Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/collectionofpubl04desp

# ALGER L'ÉTÉ

# ALGER L'ÉTÉ

PAR

CHARLES DESPREZ

---

LE CLIMAT. LA JOURNÉE DES ALGÉRIENS.
LES DIMANCHES. LES FÊTES.
LA CAMPAGNE. LA JOURNÉE D'UN PARTICULIER.
LA MUSIQUE MILITAIRE. LE COLLÉGE ARABE.
LES BAINS DE MER. LE JOURNALISME.

---

ALGER

ÉDITION D'AMATEUR

1863

# ALGER L'ÉTÉ

---

A M. ALEXANDRE DE LAVERGNE

Lorsque le gouvernement de l'Algérie fut détaché du ministère de la guerre, il vous était, on le dit du moins, cher Monsieur, très facile d'échanger la belle place que vous occupiez alors si dignement au bureau des affaires arabes, contre une position pareille, ou même plus brillante encore, au chef-lieu de la colonie.

Vous avez reculé, paraît-il, devant le climat. Vous vous êtes figuré cette pauvre cité d'Alger livrée, huit mois sur douze, aux rayons calcinants d'un soleil équatorial, et ses infortunés habitants condamnés à toutes les tribulations qu'engendrent les températures extrêmes.

Abandonnant alors une carrière qui vous semblait comporter des périls et demander une lutte au-dessus de vos forces, vous vous êtes remis tout entier à la

composition de ces livres charmants qui vous ont déjà valu tant de brillants et légitimes succès.

N'auriez-vous pas mieux servi néanmoins les lettres et l'Etat tout ensemble, si plus exactement renseigné sur les étés du Sahel, vous n'aviez pas cru devoir décliner la charge honorable à laquelle vous appelaient ici vos talents administratifs ? La colonie, si bien pourvue qu'elle soit, manque encore de guides sûrs, et la vieille Mauritanie offre au génie du romancier une mine féconde en sujets dramatiques, en types originaux.

Mais quoi de moins irrévocable que les résolutions humaines ! Des circonstances imprévues peuvent vous rappeler au timon des affaires arabes. Que ce ne soit plus alors la crainte du climat qui vous arrête. J'habite incontestablement le local le plus chaud d'Alger. Frustré des brises du nord par les hautes maisons qui d'un côté le dominent, avancé comme un cap sur une place torréfiée depuis le matin jusqu'au soir, il ne perd ni un rayon de soleil, ni un reflet de mur, ni un souffle de sirocco. Ma constitution, d'autre part, est singulièrement impressionnable. Le moindre excès l'atteint, et les grandes chaleurs ne lui sont pas moins nuisibles que les froids rigoureux. Vous devrez donc me croire d'autant plus, si je vous vante les charmes de l'été d'Alger, que je me suis trouvé plus à même d'en sentir les inconvénients.

## Le climat

Et d'abord, permettez-moi de vous le dire, vous ne connaissez l'été que de nom. Les prétendus étés de Paris ne vous en ont montré que l'ombre ou la charge. Dressons en effet leur bilan. Si la neige leur fait la grâce de ne plus tomber au mois de mai, les giboulées, par contre, les harcèlent jusqu'à la fin de juin. Pour eux, même au cœur de juillet, jamais le froid ni la pluie ne désarment. Les jours caniculaires peuvent aussi bien marquer huit degrés que trente à l'anéroïde, tempête que beau fixe à l'échelle barométrique. Et les tardives fleurs qu'ils ont fait à grand'peine éclore, sont dès octobre flétries par la gelée blanche, si des chaleurs sénégaliennes ne les ont préalablement brûlées en septembre. On les désirait à la Pentecôte, on les regrette à la Toussaint. Leurs fruits ne sont guère mieux traités. Ceux qui mûrissent le font si lentement que la grêle, l'humidité, la sécheresse, les insectes en appauvrissent toujours la récolte.

Ah! j'en ai sur le cœur, de vos étés du Nord! Que de plans renversés, de travaux empêchés, de plaisirs traversés par eux! Les aubergistes de Barbison m'ont vu, six semaines durant, guetter les chênes de Franchart et les rochers des gorges d'Apremont, sans qu'une échappée de lumière m'ait permis d'en faire l'esquis-

se. J'ai parcouru, dans la saison que vous appelez belle, la Normandie, la Bretagne et l'Alsace ; mais les blanches falaises d'Etretat, les vallées pittoresques du Morbihan , les merveilles architecturales du clocher de Strasbourg, ne me sont apparues que voilées par la brume ou noyées dans la pluie. J'ai grelotté le jour de la Saint-Jean dans mes habits d'hiver ; le lendemain, par suite d'un de ces brusques revirements si communs dans le Nord, j'étouffais en veste d'été. Je compterais les clairs de lune dont j'ai pu jouir sans mélange. Je ne me rappelle aucune villégiature des environs de Paris qui ne m'ait valu plus de parties de billard, et de lectures au coin du feu, que de chasses, de pêches et de promenades. Le bal d'Asnières, la fête de Meudon, les grandes eaux de Versailles, ne reviennent à mon souvenir qu'accompagnés d'averses et de boue, que suivis de toilettes perdues et de rhumes inguérissables.

Ecoutez maintenant la monographie d'un véritable été, de celui que je viens de passer, beaucoup par fantaisie, un peu par dévouement. Etudier au double point de vue du confort et de l'hygiène, une saison si peu connue du climat africain et contre laquelle tant de préjugés s'élèvent encore, n'était-ce pas une tâche propre à stimuler la curiosité du touriste et le zèle du philanthrope ? Ne valait-elle pas qu'on lui sacrifiât quelque bien-être, qu'on encourût pour elle quelques dangers ? Mais, récompense aussi prompte que belle, le profit s'est tout d'abord substitué aux sacrifices, la santé à la maladie et le ravissement aux ennuis consentis par avance.

Avril, qui n'est chez vous qu'une fallacieuse antiphra-

se, ouvre ici la saison d'été, l'hiver ayant compté comme printemps. La chaleur est déjà de dix-huit degrés, et le nombre des jours de pluie se réduit à cinq environ pour toute la durée du mois. Les orangers, les acacias, les arbres de Judée, les asphodèles, les œillets, les lupins, les iris, joignent leurs fleurs à celles qui, comme la violette, la rose, la cassie, le plombago, le géranium, n'ont un seul jour, même en décembre, cessé d'embaumer la campagne. Les amandes, les petits pois, les artichauts, les asperges abondent. Les hirondelles arrivent. On sort les chaises. On musèle les chiens.

Le joli mois de mai, ce rêve malheureux des poètes septentrionaux, n'est point à Alger une fiction. Il y fleurit en vile prose, aussi resplendissant que dans vos plus beaux vers. Le lis, le chèvre-feuille, le laurier rose, le jasmin, s'épanouissent sur les murs, dans les haies, au bord des ruisseaux. Les abricots, les prunes, les figues, les cerises sont en pleine maturité. L'air moins cru baigne l'horizon de vapeurs bleuâtres. Tout semble concourir pour enchanter l'esprit, pour enivrer les sens. La plupart des hiverneurs ont l'habitude de retourner chez eux à la fin d'avril. Grande faute, double inconvénient. Ils se privent de la meilleure saison des pays chauds, et se condamnent à la pire des climats tempérés, neutralisant ainsi les bons effets du voyage.

Juin continue les délices de mai. Le thermomètre oscille entre vingt et vingt-cinq degrés. Menace-t-il de monter plus haut? quelques instants de pluie calment son ardeur. Malgré l'élévation et la puissance du soleil, la terre con-

serve encore assez d'humidité pour fournir aux fraîcheurs du soir. La campagne est dans tout son éclat. Au feuillage rare et foncé des arbres du midi se joignent les tendres verdures et les rameaux luxuriants des essences du nord. Les clématites, les lianes, parure de l'hiver, commencent à se dessécher, mais leurs gracieux festons se colorent en même temps des plus riches tons du carmin, du citron et de l'amarante. Les raquettes du cactus se couronnent de fleurs jaunes, les turions d'aloès s'élancent comme des futaies du redoutable faisceau de leurs lances. Les grenadiers attachent au bord du chemin leurs bijoux de corail. L'azédarach, dont les feuilles d'un vert luisant se ramassent en forme de grappes, mêle aux grappes dorées de ses baies les grappes lilas de ses fleurs. Derniers et éphémères présents de vos automnes, les chrysanthèmes, les dahlias s'épanouissent, mais avec un avenir de quatre mois de floraison. La tubéreuse, plante rare, impossible chez vous, rustique, généreuse ici, donne de longs rameaux dont le parfum indéfinissable semble une concentration des arômes les plus exquis de l'oranger, du lis, du jasmin et du datura.

Le grand travail de la nature finit en juillet. Toutes les promesses se réalisent, alors qu'en France il leur faut encore compter avec des semaines d'intempéries. La moisson est faite depuis longtemps. On cueille le raisin, les pêches, les melons et les figues de Barbarie. Quant aux pommes, aux poires, aux bananes, aux oranges, il serait assez difficile de préciser l'époque de leur maturité. On en mange sans interruption.

enade n'est, à Paris, qu'un objet de curiosité. Nos

indigènes lui font plus d'honneur. S'il faut en croire un médecin arabe dont je vous recommande le nom quand vous serez parrain, Djellal ed Din Abou'l Oualid Abd er Rhaman Mohammed es Soïouti, le Prophète a dit : « Dans chaque grenade, il y a un grain qui vient du paradis et possède la vertu de guérir tous les maux. Celui qui veut profiter de ce grain doit, pour être sûr de ne pas le perdre, manger exactement tous ceux que contient le fruit. »

Les pluies ont définitivement cessé. Une goutte d'eau serait un phénomène. Les statistiques ne signalent rien de tel depuis des années. Les cieux, suivant la belle expression de Racine, semblent fermés et devenus d'airain. Le soleil à midi darde presque d'aplomb. Néanmoins, la température se maintient à des niveaux très supportables. La moyenne en est de vingt-six degrés. J'ai vu des soirées assez fraîches pour qu'on éprouvât le besoin de reprendre ses vêtements de laine. Et cependant, curieuse anomalie, tandis qu'à Paris dont la latitude est si favorisée déjà, le thermomètre tombe parfois à dix degrés, des villes moins rapprochées qu'Alger des tropiques, subissent des chaleurs de trente-deux à trente-cinq degrés.

La science, du reste, a déjà constaté la supériorité de ce pays dans les saisons extrêmes. La différence entre l'hiver et l'été y est moindre que partout ailleurs. Ainsi Malte, Pau, Nice, Rome, Barcelone, Livourne, Palma, Malaga, Madère, dont les hivers sont plus froids que ceux d'Alger, ont aussi des étés plus chauds. L'air du Sahel doit à sa sécheresse une salubrité que ne saurait offrir, à égalité et même à infériorité de température, une atmosphère humide. J'ai, par exemple, beaucoup plus difficilement

supporté, il y a trois ans, l'été de Palerme que, cette année, celui d'Alger.

Si l'on devait se plaindre ici de la chaleur, ce serait au mois d'août seulement ; mais où ne s'en plaint-on pas alors ? Ni Paris, ni Saint-Pétersbourg, ni même Haparanda ne font exception à la règle. La colonne thermométrique s'établit fixement au-dessus de vingt-cinq degrés, sauf les jours fort rares encore, où règne le vent du désert. D'ailleurs, on a régulièrement, depuis midi jusqu'à six heures du soir, la brise de mer qui produit l'effet d'un immense éventail et neutralise les trois quarts de la chaleur.

Je l'ai nommé ce vent terrible ; il faut donc bien que, narrateur consciencieux, je vous en dise quelque chose. C'était pendant l'été de 1860, peu de jours après mon débarquement. Je feuilletais un livre au cercle Duchassaing. Le jour, d'abord suffisant, malgré qu'on eût tout fermé suivant l'usage rationnel adopté dans les pays chauds, baissa peu à peu, et tomba même au point d'interrompre ma lecture. Je me levai pour ouvrir les persiennes ; mais à peine eus-je entre-bâillé la fenêtre, que je me sentis repoussé comme par les flammes d'un vaste incendie. — Le sirocco !... fit un membre. Vous êtes, sans doute, déjà passé devant la bouche d'un four ou le brasier d'une locomotive. Le sirocco produit exactement la même sensation. Je descendis néanmoins pour étudier dehors un phénomène si nouveau pour moi. Mais loin d'en souffrir, je m'en amusai presque. On le sait, en effet : le vent du Sahara qui fatigue et énerve les gens du pays, stimule au contraire et regaillardit les nouveaux venus. Et l'on médirait d'un pareil climat ! Poli jusque dans ses boutades, hospitalier jusque dans ses rigueurs !

L'air était chargé d'une poussière épaisse et tellement impalpable, qu'on l'eût prise pour du brouillard, si les dépôts blanchâtres qu'elle laissait partout ne fussent venus détruire cette conjecture. Les rayons du soleil, engagés dans ce milieu compact, y formaient une auréole immense dont l'éclat rutilant blessait les yeux. La mer, d'un gris fauve, mêlait ses vagues furieuses aux pesantes vapeurs d'un horizon terne et borné. On n'apercevait plus, des collines onduleuses du Sahel et des verts sommets de Mustapha, qu'une silhouette vague et décolorée. Quant à l'Atlas aux pentes d'azur, il était tout entier comme noyé dans un bain de cendre. L'invasion du fléau s'étant faite à l'improviste et ne remontant guère à plus d'une heure, les passages, les couloirs, les galeries, les voûtes, si nombreuses à Alger, avaient conservé leur température du matin. Mais dans les rues larges, sur les places et notamment au long des quais, la chaleur était stupéfiante. Elle dépassait sensiblement celle du corps humain. On fourrait les mains dans ses poches, on relevait le col de son habit pour avoir frais. Les Arabes, dont le costume est si bien approprié au climat, s'enveloppaient dans leurs burnous comme en hiver. Bon nombre, couchés au pied des murs et pelotonnés de leurs membres, ne laissaient plus à l'air qu'une surface restreinte et impénétrable. Les feuilles des arbres se fanaient à vue d'œil ; il semblait même qu'on les entendît rôtir et crépiter. A des minutes d'un calme lourd et suffocant succédaient les raffales d'un vent lancinant. Des nuages ou plutôt des bancs de sable volant éclipsèrent bientôt le disque déjà fort obscurci du soleil ; et les différentes nuances

de jaune, de citron, d'orange et de safran sous lesquelles apparaissaient vaguement les objets, suivant leur distance ou leur coloris, se fondirent en un seul ton cuivré, plombé, mixte, indéfinissable.

Au moment où je me disposais à rentrer chez moi, mon attention fut attirée par un groupe de gens ébahis qui regardaient avec de grands yeux quelque chose d'accroché à la muraille. Je m'approche pour connaître l'objet de leur étonnement. C'était un de ces thermomètres monumentaux dont les opticiens aiment à parer la devanture de leur boutique. Il marquait quarante-et-un degrés ! A l'ombre, bien entendu ; car au soleil il n'en eût pas donné moins de cinquante. L'industriel, averti par nos exclamations, des équipées de son instrument, accourut pour le retirer. Peut-être craignait-il qu'il n'éclatât dehors. Je monte ; j'étais à peine au tiers de l'escalier, que le maître d'hôtel s'élance à ma rencontre comme quelqu'un qui porte une grande nouvelle : — Voilà, dit-il, trente ans que j'habite ce pays, je n'ai encore rien vu de semblable.

Bien que les domestiques eussent pris soin de fermer dans ma chambre, le sirocco ne l'avait pas non plus épargnée. Une épaisse couche de poussière, aussi ténue que le pollen des lis, couvrait uniformément les meubles et s'était fixée d'une manière si tenace à quelques feuilles de papier restées sur le bureau, qu'il me fut impossible d'en faire usage. La mine de plomb s'écrasait dessus, et la plume de fer n'y produisait qu'un griffonnage pâteux. La couverture de mes livres et le carton de mes albums s'étaient en outre recroquevillés comme s'ils fussent demeurés tout un jour devant le feu. Un annuaire de l'Al-

gérie que je me rappelle parfaitement avoir fermé la veille, bâillait à se rompre le dos. Une brochure dont j'avais le matin même coupé soigneusement les pages, se roulait en des contorsions étranges. Il semblait qu'elle eût défrayé, trois mois durant, le public peu soigneux d'un cabinet de lecture.

Le vent continua toute la soirée ; il n'empêcha pas cependant la musique. Intrépides sont nos soldats, qu'ils manient la baïonnette ou qu'ils embouchent le trombone. Assis devant l'orchestre, en compagnie de plusieurs officiers, je m'étais rapproché de l'un d'eux pour causer. Insensiblement, au beau milieu de nos histoires, je me sentis échauder la main. Je crus d'abord avoir été touché par le bout allumé d'une cigarette ; erreur bien permise en ce siècle tabachique. Mais non ; c'était l'épée du voisin dont la garde brûlait comme un fer à repasser. Tous les métaux, du reste, en leur qualité de corps conducteurs, offraient la même singularité. Mon lorgnon me grillait le nez, et je n'étais pas sans crainte pour le mouvement de ma montre dont la chaleur traversait les doublures de mon gousset. Le marbre et la pierre, également conducteurs, étaient devenus presque dangereux, et les habitués de la balustrade qui sert de parapet à la place évitaient de s'y asseoir. A mesure que la nuit tombait, l'horizon s'enflammait de lueurs effrayantes. On les attribuait généralement à des feux de chaumes ou de broussailles allumés dans la plaine par les cultivateurs ; mais les alarmistes y voyaient des incendies de moissons causés par la chaleur seule !

Le vent tourna pendant la nuit, et le lendemain il ne

restait plus du phénomène que le souvenir. Je ne sache pas en effet que l'on meure du sirocco. Pourriez-vous en dire autant des froids de quinze à vingt degrés qui frappent certains de vos hivers ? Et puis, des soirées de ce calibre, il ne s'en voit, au pis aller, que tous les trente ans ; une ou deux dans la vie.

Je me figurais naguère comme vous, cher monsieur, que la végétation devait d'autant plus vite se flétrir qu'elle s'était plus tôt prodiguée. Me voici bien désabusé maintenant. Que les gazons n'aient point tous conservé leur fraîcheur, nul doute. Au paradis seul l'éternel printemps. L'eau d'ailleurs manque en mille endroits ; mais partout où transsude le plus petit ruisselet, partout où fonctionnent des norias, partout où quelque ombre de bois ou de colline se projette, j'ai constamment trouvé la pelouse aussi verte que les arbres. D'ailleurs vous le savez, nos caroubiers, nos oliviers, nos orangers, ne craignent pas plus le soleil, que votre buis, vos thuyas, vos sapins ne redoutent la gelée.

Quelques ondées annoncent le mois de septembre. Le vent du nord souffle plus fréquemment, et soulève, en touchant la terre chaude encore du rivage africain, des masses de vapeur qui teignent nos aurores des plus riches nuances. Les ardeurs de l'été sont finies ; on n'en a plus que les délices. Les prés reprennent leur ton d'émeraude, et les fleurs de l'hiver n'attendent pas que celles de l'été soient flétries pour commencer leur règne. Au jasmin, à l'héliotrope, se marient le doux cyclamen, la scille maritime et vingt espèces curieuses dont les noms ne sont connus que des botanistes.

La plupart des valétudinaires, disais-je tout à l'heure, quittent trop tôt leur hivernage. Ils viennent aussi le chercher trop tard. Lorsque en novembre ils se décident à se mettre en route, déjà les brouillards malsains de l'automne et les premiers froids de l'hiver ont empiré leur état. Le trajet alors s'effectue dans les plus mauvaises conditions. Ciel gris qui vous chagrine, neige qui vous transit, compétiteurs qui vous disputent les coins en vagons, les cabines au paquebot, mer houleuse qui vous abîme, et pour comble d'avanie, difficulté de se loger comme on voudrait en arrivant. Hôtels, maisons meublées, chambres garnies, sont écrémés déjà. Tandis qu'en s'y prenant au milieu de septembre, on échappe à tous ces ennuis. La triste émigration se change même en partie de plaisir. Bon temps, beau ciel, coins à discrétion, hublot à bord, mer d'huile, et vingt fenêtres à choisir sur la place du Gouvernement. Un magnifique restant d'été charme les premiers jours de l'exil, et vous sauve de la nostalgie. L'installation est faite et parfaite. Viennent les pluies maintenant, vous les supporterez d'autant mieux que vous savez quels doux loisirs, quelles charmantes promenades vous réserve la moindre éclaircie.

## La journée des Algériens

La population d'Alger ne m'a paru ni moins nombreuse, ni moins active en été qu'en hiver. Les ouvriers poursuivent leurs travaux, les industriels leurs affaires, les désœuvrés leur flânerie avec le même air de zèle et d'intrépidité qu'à Noël. Leur costume seul est changé. La toile et les couleurs claires au lieu de la laine et des teintes sombres. La troupe, la première, a donné le signal en inaugurant, dès le quinze avril, le pantalon blanc. Le civil, plus frileux, il faut croire, ne s'est dégarni qu'à la fin de juin. Alors seulement, on a vu les Arabes dépouiller un des trois burnous superposés qui les emmaillotent l'hiver, les Maures, quitter leur caban, les Kabyles leur gandoura ; les petits indigènes courir nu bras, nu cou, nu jambes, sans aucun autre vêtement que la chemise de coton et le seroual de calicot ; les Espagnols abandonner la vareuse pour la blousette ; les colons enfin s'habiller de coutil, brodequins de coutil, cravate de coutil, chapeau même garni d'une surcoiffe et d'un bavolet de coutil. Quant aux dames, elles sont partout trop esclaves de la mode pour que les ardeurs du climat leur permettent de rien changer, extérieurement du moins, à l'ordonnance des gravures qui leur sont envoyées de Paris.

La santé publique ne laisse rien ou presque rien à dési-

rer. Je puis à cet égard m'autoriser du témoignage de l'honorable directeur de notre école de médecine, le docteur A. Bertherand qui, de tous les Esculapes d'Alger a la plus forte charge, je ne dirai pas d'âmes, mais de corps.

La fièvre ne sévit que dans certains cantons de l'intérieur, auprès des eaux stagnantes et des terrains nouvellement défrichés; les dyssenteries ne sont, la plupart du temps, que le résultat d'imprudences.

La seule affection véritablement endémique, c'est la bourbouille, autrement appelée gale bédouine, à cause des rougeurs et des démangeaisons qui la caractérisent. Mais, loin de s'en défendre, on l'accepte comme une inoculation aux aventures du climat; loin de s'en plaindre, on la bénit comme un dérivatif aux graves indispositions que pourrait occasionner une température insolite. Le fait est que plus elle vous cuit, vous harcèle, vous martyrise, et plus on se sent d'appétit, de gaieté, de vigueur. Sans oublier les plus vieux Africains, elle favorise de préférence les nouveaux débarqués. *Et quorum pars magna fui.*

Voulez-vous savoir maintenant les habitudes, les travaux, les plaisirs de la saison? A l'avantage d'avoir en hiver des jours plus longs que les vôtres, Alger joint celui d'en avoir en été de plus courts. Les nuits alors suffisent à ce rayonnement de calorique, à ces abondantes rosées qui tiennent presque lieu de pluie. Les matinées ainsi rafraîchies offrent tant d'attrait, qu'à l'opposé de leurs voisins d'Espagne et d'Italie, les Algériens se lèvent de bonne heure. L'aube à peine commence à poindre, que les lampistes laghouatis, armés du long bâton, signe distinctif de leur état, courent d'un réverbère à l'autre

et se dépêchent d'éteindre le gaz. Les débitants d'absinthe et de champoreaux ouvrent leurs boutiques, funestes écueils où tout ouvrier qui passe tient à honneur de payer la dîme de son salaire et de sa santé. Ne fallait-il pas, comme ils disent ici, tuer le ver et se mettre le cœur au ventre!

La plupart des ouvriers actuellement employés à Alger sont des maçons, et les maçons des Espagnols. Aussi diffèrent-ils complètement, pour l'aspect, du populaire parisien, si disgracieux en général avec sa tête enfoncée jusqu'au cou dans sa casquette, et la longue blouse bleue qui lui pend jusque sur les mollets. Petits, mais bien proportionnés, les épaules larges, le cou dégagé, la nuque haute, les cheveux noirs, le teint brun, les yeux brillants, les traits plutôt agréables que beaux, l'attitude toujours académique, ils portent un chapeau de feutre élégamment incliné sur le front, une ample chemise de couleur, un pantalon blanc que serre à la taille une écharpe rouge. Leurs pieds sont chaussés d'espadrilles. Vus d'assez loin pour que les taches, trous et pièces de leurs vêtements s'effacent, ils me rappellent ces sveltes titis, ces fringants débardeurs qui, de notre temps, éclipsaient, au bal de l'Opéra, le pierrot, le bébé, le chicard, de mode aujourd'hui.

Le ver expédié comme il faut, ils prennent la direction de leurs chantiers : boulevard de l'Impératrice, nouveau lycée, rue Napoléon, chemin de fer. On bâtit partout maintenant. Et, sauf aux heures de sieste, les voilà, le marteau, l'équerre, la truelle en main, piochant, cognant, travaillant jusqu'au soir. Ni soleil, ni sirocco, ne

les arrête. On dirait une armée de salamandres. Les muezzins cependant, perchés dans les hauts minarets, font entendre leur appel nasillard; et les ombres du crépuscule ne sont pas encore dissipées que déjà les mosquées s'emplissent de croyants.

Bientôt le soleil paraît. Les maisons ouvrent leurs portes et déversent leurs habitants. Ce sont d'abord les maîtres d'hôtel, les ménagères, les bonnes, les ordonnances qui, raccrochés en chemin par le petit commissionnaire maure à deux sous la course, vont au marché faire la provision. Commis de magasin, bureaucrates, clercs, écoliers, étudiants, fonctionnaires, se montrent ensuite. Les flâneurs, les messieurs, les dames suivent de près. Quel lit si doux vaudrait alors les rues baignées d'ombre, et cette divine fraîcheur que répand sur Alger la brise encore tout imprégnée des brumes de la mer et des rosées de la montagne!

A dix heures, on bat la retraite, et les soldats rentrent dans leurs casernes où la sollicitude du règlement, venant en aide à leur imprévoyance, les invite à passer dans le farniente les plus chaudes heures du jour. Les ouvriers suspendent leur besogne. Quelques-uns restent dans les chantiers, mangent la provision apportée le matin, et dorment à l'abri d'un pan de mur en construction. La plupart vont passer chez eux les trois heures de repos qui leur sont accordées.

Les bourgeois cependant, les employés, les officiers déjeunent solidement, trop solidement peut-être, accumulant chope sur demi-tasse, gloria sur petit verre, en dépit de la Faculté qui prescrit aux Européens, si-

non la diète frugale adoptée par les indigènes, du moins un régime plus en rapport avec les besoins de l'acclimatation. La gourmandise est, du reste, un peu le défaut caractéristique des civilisations avancées. « Nous mangeons trop » confessait lui-même le grand apologiste de la fourchette, Brillat-Savarin. Et puis, le moyen de résister à l'attrait de ces succulents déjeuners de cinq plats que les pensions d'Alger nous servent pour un prix qui semblerait fabuleux chez vous! La sieste vient après, sieste bénie, sieste sacrée. Je connais des Algériens qui feraient plus volontiers le sacrifice de leur nuit que de leur sieste.

L'activité citadine, un peu ralentie dans le milieu du jour, reprend sur les trois heures, et croît à mesure que le soleil baisse. Alger se présente alors dans ses meilleures conditions d'aspect. L'ombre tant désirée se répand dans les rues, s'allonge sur les places, et repose agréablement l'œil fatigué de lumière. Le ciel se teint de nuances lilas, roses, verdâtres, purpurines. La mer se calme, s'aplanit, s'endort, et sur sa nappe de lapis glissent lentement les voiles dorées par les feux du couchant. Les gens du beau monde ont fait leur toilette, et fuyant les arcades où l'air du soir n'a pas encore eu le temps de pénétrer, ils viennent étaler sur la place du Gouvernement, leurs crinolines et leurs sourires, leurs panamas et leur superbe. On se retrouve, on s'aborde, on circule par groupes, on se concerte, on s'associe pour les plaisirs du soir.

Les musiques de la garnison, qui jouent, en hiver, de quatre à cinq heures, se font entendre le soir, en été, depuis huit heures jusqu'à neuf. C'est à peu près la seule

distraction journalière qui soit alors offerte aux Algériens; mais elle a tant de charme que nul ne paraît s'en lasser. Riche et pauvre, civil et soldat, tout le monde s'y porte avec empressement. D'avance on a rangé les chaises, dressé les pupitres. Fournis à tour de rôle par les régiments de ligne, d'artillerie et de chasseurs, les virtuoses ne tardent pas à paraître avec leurs instruments dont le cuivre poli miroite aux feux du gaz ou de la lune. Les dilettantes, suivant leur fortune ou leur fantaisie, s'assoient par groupes sur les chaises, par files sur la balustrade, font cercle debout autour de l'orchestre, ou se promènent à pas comptés en longeant l'allée des platanes.

Les morceaux, en général, ne brillent pas moins par le choix que par l'exécution. On en joue cinq. Un boléro d'abord, une marche, un pas redoublé, façon de lever de rideau qui met en haleine les exécutants et relance au loin les retardataires. Viennent ensuite les compositions de haute graisse, comme disait Montaigne, ouvertures, fantaisies, mosaïques, opéras : la *Dame blanche*, le *Trouvère*, le *Chalet*, *Freychutz*, *Lucie*, le *Prophète*. Une valse pour finir, un galop, une mazurka, quelque chose de vif, de sautillant, de gai : le *Rossignol* avec ses onomatopées musicales ; le *Chemin de fer* où les instruments harmonisent le bruit des roues, de la vapeur et de la foule; la *Saint-Hubert*, avec ses claquements de fouets, ses aboiements de chiens, ses coups de fusil et ses trépignements des cavalcades.

Entre les morceaux, on devise avec cet abandon qu'inspire un esprit heureusement disposé. Rien de tel en effet que la musique pour favoriser l'entregent. Des sympathies

se révèlent, des œillades se glissent, des compliments s'échangent, de société à société, de promeneur à promeneuse. Tantôt l'obscurité protège les intrigues, tantôt, compliee de l'observateur, l'indiscrète Phœbé dénonee les regards, vend les gestes, trahit les sourires. Tout, sous ses doux rayons, semble beau, riche, aimable. Les femmes sont toutes jolies, les hommes tous galants, les toilettes toutes fraîches, les haillons même luxueux.

A neuf heures, on éteint les chandelles, on rentre les pupitres, et les musiciens regagnent en rangs leur caserne. Le coup de canon retentit, les tambours battent la retraite, le public se retire, et bientôt il ne reste plus dehors que les flâneurs forcenés et les prolétaires domiciliés qui sur le rebord d'un trottoir, qui sur les marches d'un escalier.

A moins toute fois que nos braves ne se fassent, de régiment à régiment, la politesse d'un punch d'adieu ou de bien venue, politesse que les embarquements de troupes occasionnés par les affaires d'Italie, de Cochinchine et du Mexique ont rendue, eet été, fréquente. L'honorable compagnie s'attable alors sous la tonnelle d'un café de choix. On lui sert à plein bol la liqueur flamboyante. A deux pas, en dehors du jardin, l'orchestre militaire joue morceau sur morceau, s'abreuve et joue encore, s'abreuve et joue toujours ; tant et si bien que parfois le son de la cloche qui détache onze heures du minaret de la mosquée Djedid, heurte en chemin la fugue d'un piston ou la ritournelle d'un saxophone. Le public non invité profite, à distance, bien entendu, de ces agapes fraternelles, et la couchée se trouve d'autant retardée.

## Les Dimanches.

Des fêtes, des solennités varient agréablement l'agréable monotonie des jours ordinaires. Tous les dimanches, il y a, le matin, messe en musique à la cathédrale. Les autorités s'y rendent en grande tenue. Les soldats présentent les armes, les tambours battent aux champs sur leur passage. Le beau sexe abonde. Une demoiselle quête. On exécute de jolis morceaux. Et tout cela ne prend guère plus de vingt minutes. La parade se fait après, sur la place du Gouvernement. Voltigeurs, artilleurs, génie, zouaves, turcos y défilent au pas relevé devant le général Yusuf, que sa noble et gracieuse attitude distingue entre tous les brillants officiers qui forment son cortége.

Le jardin Marengo voit, dans l'après-midi, ses allées pittoresques et ses massifs ombreux se bigarrer des mille nuances qui caractérisent le costume de la plupart des Algériens, qu'ils soient arabes, juifs, espagnols ou même français. La musique militaire joue dans un espèce d'enclos où viennent aboutir les plus riants sentiers de la promenade. On circule à l'entour, fumant la cigarette, lorgnant, baguenaudant, s'entretenant avec ses connaissances ; et dans l'intervalle des symphonies, on va jeter un coup d'œil sur les curieux pensionnaires du jardin zoologique.

Cet établissement, de création toute nouvelle, est l'œuvre du commandant Loche. L'estimable naturaliste s'était à la longue formé, dans une cour mauresque de la rue des Abdérames, une petite ménagerie d'amateur. D'abord ignorée même des voisins, elle s'ébruita bientôt. Ce fut à qui voulut la voir. Mais la curiosité pouvait-elle excuser l'indiscrétion de ces visites incessantes dans la demeure d'un particulier? On avisa. Le commandant offrit ses bêtes à la ville; la ville en accepta la charge. Et le jardin zoologique fut. Une panthère, des lions, des singes, des serpents vinrent se joindre tour à tour aux hyènes, aux chacals, aux aigles, aux vautours du noyau primitif. Et telle est aujourd'hui la vogue de cette exhibition, qu'on s'occupe déjà de lui donner plus d'importance. Les bêtes auxquelles l'espace commence à manquer, s'en iraient habiter le jardin d'acclimatation. Un budget suffisant leur serait alloué, non plus par la ville, dont les nombreux besoins absorbent les faibles ressources, mais par l'Etat, qu'un établissement de ce genre ne saurait trop, dit-on, intéresser. La nature du climat et la facilité de l'importation permettraient effectivement d'entretenir des espèces que l'on n'acquiert et ne conserve que bien péniblement dans le nord.

Mais les quadrupèdes et les volatiles admirés suivant leur mérite, revenons au jardin Marengo. Les divines inspirations que vous eussiez rencontrées là, mon cher maître, vous qui les trouvez déjà si jolies dans votre sévère appartement du Marais! Les délicieux romans que nous eussent valus vos méditations en ce lieu poétique! Quelques bancs placés à l'ombre des dattiers, des

plombagos et des magnolias, y convient les promeneurs au repos, y facilitent les rencontres, y provoquent les liaisons. Le terrain incliné vers la mer y laisse souffler doucement un vent toujours frais et salubre, et dans les trouées du feuillage aux teintes les plus variées, resplendit le double azur du ciel et des flots.

Plusieurs monuments de plaisance marient la blancheur de leurs marbres et la panachure de leurs mosaïques à la verdure des bosquets. Ici, dans un quinconce de bellombras, s'arrondit la coupole d'un petit marabout auquel semblent prodiguées toutes les coquetteries du style levantin. Là, dans un bassin tapissé de végétations aquatiques, s'élève une fontaine aux vasques étagées, aux sculptures moussues, aux cannelures limoneuses. Un buste colossal de Napoléon Ier trône à l'extrémité de la principale avenue ; et plus bas, regardant l'horizon de France, une inscription commémorative gravée sur le socle d'une colonne rappelle que, s'il ne l'a pas entreprise, le fondateur de notre dynastie impériale avait du moins rêvé la conquête de l'Algérie. Enfin, en dehors du jardin mais lui faisant suite pour la perspective, se profile élégamment sur les vieux remparts crênelés de la ville, remparts qu'on est hélas ! en train de démolir, la jolie petite mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman-et-T'çalbi, véritable joyau d'architecture orientale et de grâce décorative.

Vous vous êtes peut-être déjà demandé pourquoi ce nom de jardin Marengo dans une province africaine. Voici ce que j'ai lu. Quand, après la conquête, il s'agit de dégager les environs d'Alger qu'obstruaient des cimetières

tout pleins de trous et de broussailles, les condamnés militaires furent chargés des terrains contigus à la porte Bab-el-Oued. Et si vite et si bien ils firent, que des pentes adoucies, des allés sinueuses, des massifs d'arbres verts, des plates bandes de rosiers, des bordures de romarin succédèrent comme par enchantement aux touffes de cactus et d'agaves qui hérissaient les flancs abrupts de la colline. Ce paradis improvisé reçut d'abord le nom des ouvriers qui le créèrent ; on l'appela jardin des Condamnés, nom triste et malheureux qui fut, peu de temps après, remplacé par celui de l'officier sous l'intelligente direction duquel s'étaient accomplis les travaux, le capitaine alors, aujourd'hui le colonel Marengo.

Vous vous demandez peut-être maintenant pourquoi ce nom italien de Marengo à un citoyen français. Voici ce qu'on m'a rapporté. Le colonel n'était encore que simple tambour et s'appelait, sauf son respect, Capon, le 14 juin de l'an de grâce 1800. Plein de jeunesse, bouillant de courage, il se couvrit de gloire à l'épopée de Marengo. Napoléon, témoin de ses hauts faits, lui demanda son nom. — Capon, Sire, dit le héros. — Capon, répartit l'Empereur, on s'est trompé pour sûr à ton baptême. Il faut changer de parrain. Prends Marengo !... Quel plus beau titre de noblesse ! Le tambour monta vite en grade, et notre colonel est aujourd'hui maire de Douéra.

Mais au concert du jardin Marengo ne se bornent pas les plaisirs du dimanche. Ils n'en sont même, pour beaucoup de gens, que le pis aller. On a les fêtes patronales. Le moindre hameau du Sahel se croirait déshonoré s'il ne se rigolait au moins une fois l'an comme nos communes de Fran-

ce. Une salle de bal est construite à grand renfort de drapeaux, de lampions et de guirlandes de feuillage. Point de tente ; il ne saurait pleuvoir. On prépare des jeux, quelquefois un feu d'artifice. Des commissaires sont choisis, et puis en avant la trompette. On colle à tous les murs d'Alger des affiches conçues dans un style entraînant. Fête de Chéraga, de Birtouta, de Birkadem, de Saint-Eugène, de la Maison-Carrée, du Ruisseau, de Birmandreïs. Jeu du pot cassé, de la peau de bouc, de l'œuf, du canard, du saut du chat, des ciseaux, de la plus belle grimace. Une robe, un rasoir, une ceinture, une calotte, un peigne pour le vainqueur. Bal gratuit, orchestre nombreux. Tombola !

La route n'est jamais bien longue. Vous partez vers trois heures, à la fraîche, en calèche, en omnibus, à pied. Paysage toujours superbe. Lui seul eût, au besoin, suffi. Pourtant des personnages y manquaient. Voici la fête, les voici ! Quel groupe charmant ! Les femmes sont assises ; créoles, Provençales, Corses, Maltaises, Andalouses. Une Andalouse peut-elle être laide ! Les garçons papillonnent, les gamins assiégent les jeux, les commissaires que distingue un nœud de rubans à la boutonnière, circulent d'un air empressé. Rires, lazzis, gaudisseries. Le jour baisse ; on illumine. Le violon paraît, les quadrilles se forment, et l'on danse une partie de la nuit.

## Les Fêtes

Voulez-vous étudier un peuple ? Rien de tel que les solennités. Elles l'attirent dehors et le mettent tout entier sous vos yeux, avec ses défauts et ses qualités, ses misères et ses grandeurs, ses folies et ses recueillements. Aussi, première communion, baïram musulman, arrivées et départs d'escadres, procession du saint viatique, anniversaire de Sidi-Ferruch, distributions de prix, célébration du 15 août, n'en ai-je pas manqué une seule. Il serait bien trop long de vous les décrire toutes. Les deux principales suffiront d'ailleurs pour vous faire juge de leur caractère et de leur magnificence au milieu de nos races mêlées et de nos vastes horizons.

A tout seigneur, tout honneur. La Fête-Dieu d'abord. J'ai déjà vu bien des processions, et des plus merveilleuses, et des plus étonnantes. L'Italie que j'ai si minutieusement explorée ne connaît point, vous le savez, de rivale en ce genre. Nos opéras les plus pompeux ne sauraient donner qu'une faible idée de l'ostentation théâtrale qui, dans Rome, préside aux cérémonies religieuses. Nos carnavals les plus hauts en couleur pâliraient auprès des exhibitions du saint culte chrétien au Corso de Palerme. Mais tout à l'opposé de ces villes singulièrement dévotes, où le burlesque et l'effrayant semblent faire les principaux frais de la fête, Alger n'offre à la piété de sa popula-

tion fidèle, que des files charmantes et de respectables cortéges.

Vous pensez bien que j'avais choisi pour observatoire le belvédère sans pareil de ma chère maison d'Apollon. Quelques amis vinrent m'y joindre, et d'intéressants entretiens permirent à chacun d'attendre sans ennui le grand spectacle pour lequel fenêtres, balcons, terrasses, et jusqu'aux toits des constructions qui encadrent la place du Gouvernement, se garnirent peu à peu d'une foule immense.

Je vous ai déjà fait vingt fois la description du splendide panorama qui se déroule autour de ma demeure : le Djurdjura plus léger à l'œil qu'un nuage ; l'Atlas aussi bleu que le ciel au zénith ; les pentes du Sahel vertes comme un jardin anglais ; la mer, indescriptible, parce qu'elle est de toutes choses la plus changeante et la plus belle. Il y faut joindre maintenant les drapeaux aux mille couleurs dont les navires s'étaient pavoisés, et les masses de curieux européens, arabes, israélites, qui se pressaient confusément autour de la place.

Un reposoir était au centre, s'adossant au socle même de la statue du duc d'Orléans ; reposoir un peu trop modeste peut-être ; mais quel monument, quelle Babel ériger en ce lieu qui n'eût été quand même écrasé par la grandeur du site ! Il faut vous dire enfin, pour compléter cet inventaire du décor, que le soleil d'Afrique, ordinairement si chaud, si fatigant, surtout à cette époque de l'année, s'était comme exprès voilé d'une vapeur opaline, qui donnait à ses rayons une tiédeur caressante, à sa lumière des tons pleins de douceur, d'harmonie, de suavité.

Vers cinq heures, la procession qui, descendue bien auparavant de la cathédrale, avait déjà, suivant l'itinéraire habituel, évolué par la rue de Chartres, la place Bresson et la rue Bab-Azoun, déboucha, tambours et musique en tête. Oriflammes, dès lors, guidons, bannières, croix, petits garçons, petites filles, jeunes gens, demoiselles, lycéens, pensionnats, séminaires, confréries, sœurs de charité, sacristains, bedeaux, diacres, curés, défilèrent en telle quantité qu'ils étaient innombrables, en tel ordre, élégance et richesse qu'ils faisaient à voir un inexprimable plaisir.

Il y avait des enfants tout roses comme les roses, d'autres bleus comme les bluets. Certaines théories de vierges panachées ressemblaient à des carrés de tulipes ; d'autres, nuancées de lilas tendre, simulaient des collections de fuchsias et des planches de balsamines. On voyait des marmots ailés comme les anges, de petits Saint-Jean habillés de la toison biblique, et des agneaux sans tache enrubannés depuis la queue jusqu'à la tête. Des fleurs partout, partout des fleurs. Tous les fronts en étaient ornés, tous les cierges garnis, toutes les croix enguirlandées. Des cordons fleuris reliaient entr'eux les drapeaux ; et des chérubins couronnés de roses jetaient des pétales de roses devant les pas du bon Dieu.

Car, si long que fût le cortége, le Saint-Sacrement parut enfin sous son dais de velours écarlate. Il s'avança majestueusement au milieu des dignitaires en grand costume, des conseillers en robe rouge, des magistrats en toge noire, des officiers chamarrés de croix, et des ecclésiastiques parés de leurs ornements des grands jours. Au mo-

ment solennel de l'élévation, la foule s'agenouilla, les cloches carillonnèrent, les tambours (cent caisses) battirent aux champs, les musiques (six orchestres) entonnèrent l'hymne d'usage, les canons des forts retentirent, et les batteries de l'escadre firent tonner leurs plus bruyantes pièces.

Après avoir béni la pieuse assistance, et la ville infidèle et la terre d'Afrique, au passé si riche de souvenirs, à l'avenir si rempli de promesses, le prêtre, descendant de l'autel, s'est dirigé vers la balustrade qui forme balcon sur le port, et là, pour la seconde fois, élevant le saint viatique, il a béni la mer, la mer, route de France, chemin de la grande patrie. Et dans mon âme, ainsi que lui sans doute, je priais Dieu de rendre sûre et rapide cette voie périlleuse et lente des flots, qui fut depuis la conquête, et sera sans doute encore longtemps, hélas! le plus grand obstacle au progrès de la colonie et au triomphe de la civilisation sur ce beau rivage. Et plus avant encore au fond de mon cœur, je sollicitais une heureuse traversée pour ma bonne mère, qui doit bientôt venir aussi demander au climat privilégié du Fâhz, la santé et le bonheur qu'il dispense si libéralement à son ex-moribond de fils.

Autant la procession avait mis de lenteur à projeter, masser, pelotonner ses longues lignes sur la place, autant, son œuvre accomplie, elle mit de promptitude à se retirer, ou pour mieux dire, à fondre. En un clin d'œil, l'ostensoir et son dais, les prêtres et leur clergé, les hauts onctionnaires et leurs subalternes, les écoliers et leurs nentors, les militaires et leur musique, les vierges cou-

ronnées, les bambins pomponnés, les Saint-Jean, les agneaux, eurent rendu le terrain libre à ses promeneurs habituels. Les ornements sacrés furent enlevés de l'autel, les tapis relevés, les roses balayées.

Cependant le soir était venu. Les pavois des vaisseaux, jusqu'alors flottillant au souffle de la brise, pendirent mornes, faute d'air, et bientôt, rappelés par un même signal, glissèrent au long des cordages. Les hirondelles, un instant envolées par joyeuses nuées dans le ciel, rentrèrent dans leurs nids. Les tambours de la garnison battirent la retraite. Soldats, passants et flâneurs, tour à tour disparurent. Et moi, seul à ma fenêtre, le cœur débordant d'émotion et la tête de souvenirs, je demeurai longtemps encore à contempler la mer, le ciel, les étoiles et toutes ces splendeurs nocturnes qu'il semblait que les bénédictions du jour eussent rendues plus que jamais immenses.

Deux mois après cette imposante cérémonie eut lieu la fête du 15 août. Je ne vous décrirai ni les salves d'artillerie, ni le *Te Deum*, ni les distributions de secours. Ces préludes de la journée se règlent ici comme en France. Les réjouissances proprement dites ne commencent que vers trois heures, sur la place du Gouvernement. Déjà très piquants par eux-mêmes, ces vieux amis de la gaieté gauloise empruntent au mélange des races, à la bizarrerie des costumes, à l'accentuation des physionomies, un surcroît de haut goût et d'étrangeté.

Tandis qu'amateurs effrénés du baquet, les Biskris se disputent la gloire d'être mouillés, trempés, lavés ; que les yaouleds plus agiles, mais non toujours plus heureux,

opposent l'art inné d'une équitation fantastique aux rodomontades du tourniquet, une légion de nègres envahissent la place. Un drapeau les précède avec cette devise : Vive la liberté, abolition de l'esclavage. Les uns frappent comme des possédés sur d'énormes tambours, les autres font choquer entre leurs doigts crochus des castagnettes de fer aussi grandes que des assiettes. Et puis, ils se mettent à danser, à sauter, à bondir, à tournoyer comme des énergumènes. Un vacarme à vous assourdir, un spectacle à vous ahurir. J'avais déjà, l'hiver passé, vu quelques scènes de ce genre, aux lumières, dans une cour ; mais combien celle-ci me parut plus bizarre, plus diabolique, en plein soleil, au milieu de ce fourmillement aux mille nuances, de ce brouhaha aux mille clameurs ! Je suis bien sûr que dans la foule on n'eût pas trouvé dix gibus. Les habits noirs brillaient par leur absence. On ne voyait stationnant, grouillant, flottant, que burnous blancs, jambes nues, chemises bariolées, calottes rouges, chapeaux de paille et feutres mous de toutes les couleurs.

Un changement d'exercice appelait-il l'attention sur un nouveau point, il se faisait aussitôt des courants, des flux, des remous, des poussées étranges. Les groupes se fondaient, les lignes se rompaient, les cercles se brisaient pour s'aller reformer ailleurs. Et le factionnaire turco, si ferme pourtant, si tenace à la consigne, ne pouvait qu'à grand'peine discipliner ces évolutions formidables.

Je n'avais encore jamais eu l'occasion d'assister à l'assaut d'un mât de cocagne. Que de travail, de luttes, de courage ! Il faut d'abord essuyer, dépolir le bois. Il glisse, il se dérobe. Chacun y met toute sa force, tout son génie,

toutes ses loques. L'un sacrifie son mouchoir, l'autre compromet sa chemise. On s'entr'aide d'abord, quitte plus tard à s'entrenuire. On fait la courte échelle, on se grimpe sur les épaules, par quatre, par cinq de hauteur. Et puis, au premier parvenu, qu'il ait gratuitement profité du labeur de tous, qu'il les ait déloyalement surpassés, n'importe, la foule admire et bat des mains. N'est-ce pas là la vie humaine!

Il y eut le soir une illumination superbe. Des aigles, des guirlandes, des lustres, des devises, se dessinaient en lignes de feu tout autour de la place. Les lampions, les verres de couleur, les lanternes chinoises éclairaient nombre de fenêtres. La cathédrale, les mosquées et la plupart des monuments publics présentaient un rare coup d'œil.

Le feu d'artifice ne laissa rien non plus à désirer. Ce festival pyrotechnique demande moins la prodigalité des pièces qu'un point convenable pour en jouir. A Paris, on vous refoule trop au loin, et vous ne voyez souvent que du feu, pardonnez-moi le jeu de mots, dans les plus beaux feux du monde. Ici, j'étais comme dessous, au milieu de cette vaste esplanade où se pressaient des masses de population. Les chandelles romaines, les ballons enflammés et les fusées volantes pleuvaient sur nous dru comme grêle, et par instants il semblait qu'on fût sur le bord d'un valcan. Le morceau principal représentait un palais mauresque entre deux palmiers. Mais ce qui m'a le plus frappé, ce sont des feux de Bengale bleus, blancs, rouges et verts qui, disséminés dans la montagne, répandaient un jour intense, mais singulier, sur les spectateurs, et faisaient briller tour à tour, en des nimbes d'apothéose, les

vieux murs de l'antique Alger, le Fort-Neuf, l'élégant marabout, et les bosquets du jardin Marengo.

A huit heures, au son de deux orchestres servis par les musiques de la garnison, un bal populaire eut lieu sur la place, bal tumultueux s'il en fut jamais, plein de gaieté rebelaisienne. Il fallait voir ces entrechats, entendre ces lazzis : zouaves avinés dansant la tarentelle, négros débraillés tournant comme des toupies, gamins en haillons couvrant les saxophones de leurs cris. De la tribune où je m'étais posté, la place offrait un spectacle incroyable. C'était, au gré des comparaisons, une mer houleuse, une émeute, une bacchanale, un cercle de l'Enfer du Dante.

Mais un billet reçu trois jours auparavant d'une main obligeante et restée inconnue, me conviait à des polkas moins turbulentes. Chemin faisant pour y prendre part, je rencontrai, dans la rue Bab-el-Oued, la musique de l'infanterie qui sonnait la retraite. Trente spahis aux turbans blancs, aux burnous écarlates, l'éclairaient en portant des torches. Une foule épaisse suivait, et le cortége accomplissant, au milieu de bravos frénétiques, un itinéraire indiqué, tourna devant la cathédrale, longea la rue Napoléon, défila devant la statue du maréchal Bugeaud, descendit la rampe du Palmier, et regagna son gîte par la rue Bab-Azoun.

Mabille et le Château des fleurs nous ont gâtés dans leurs fêtes de nuit. Il serait difficile, je crois, d'en surpasser l'éclat. Mais le jardin Marengo, avec ses arbres des tropiques, ses allées onduleuses, ses girandoles de lanternes s'accrochant au tronc bizarre des bellombras, se balançant dans le feuillage des dattiers, se distinguait par

un cachet oriental inconnu sur les bords de la Seine.

Que vous dirai-je des toilettes, des danses, des rafraîchissements? Trois mots suffiront : bon goût, gaieté, profusion. La Chaussée-d'Antin ne peut rien de mieux. Mais je dois appuyer sur un détail qui semble propre à la seule Algérie, la rare beauté de créoles. Toutes les françaises nées sous ce ciel ont un charme de physionomie, une douceur de regard, une fraîcheur de carnation surtout, dont Catane elle-même si fameuse pour ses jolies femmes, offrirait peu d'exemples.

On s'amusa toute la nuit, et l'aube seule eut raison du bal. Il fallait voir alors se retirer lentement, deux à deux, trois par trois, les galants cavaliers et les jolies danseuses! Point de chapeaux, point de mantilles, point de parapluies; mais la tête nue, les bras nus, l'éventail à la main, comme dans un salon; et salon vraiment que ce beau jardin, avec sa température de calorifère, ses lambris de feuillage et son plafond d'azur!

Et puis, dans les maintiens un aimable abandon, dans tous les yeux de doux regards, sur toutes les lèvres d'attrayants sourires. Que de secrets à deviner! que de romans à saisir au vol! Je vous le répète, mon cher maître, Alger est la patrie du roman, ou du moins il en possède au plus haut degré la suprême essence, l'amour! « Les joies de l'amour, a dit un poëte africain, qu'elles sont vives dans ce pays où la beauté du ciel vous enivre, où la fraîcheur de l'ombre vous trouble, où le chant des oiseaux est plus passionné qu'ailleurs, où l'humble cri de la cigale elle-même semble un refrain d'infatigable plaisir! »

## La Campagne

Si j'avais de la famille ici, quelques intimes, un simple compagnon, j'aurais voulu passer l'été à la campagne. C'est ce que font beaucoup d'Algériens même très occupés. Vous connaissez cette existence amphibie qui consiste à ne rester en ville que les heures strictement dues au travail du bureau, pour vivre le reste du temps dans un cottage de banlieue. Ces villégiatures saccadées entraînent à Paris de nombreux mécomptes. D'abord, il faut courir très loin pour trouver la campagne vraie. Tant de rues, tant de faubourgs à traverser! Les deux trajets, aller du matin et retour du soir, prennent alors les proportions d'un voyage. Et quel voyage! En voiture, vous êtes assourdi par le bruit du pavé, ou éclaboussé par la fange du macadam ; il vous faut suivre un long, long, long boyau de rue que bordent, spectacle assommant, des maisons, des maisons, toujours des maisons. En chemin de fer, les préoccupations de l'exactitude vous assiégent une heure avant le départ, vous poursuivent une heure après l'arrivée. Moins de boue, mais plus de fumée; moins de maisons, mais des tunnels humides, sombres, inquiétants; une tranchée de mine, un soupirail d'enfer.

Vous perdez ainsi la meilleure partie de votre temps mignon. Si le reste encore profitait toujours! Mais il faut dîner à la hâte; le jour baisse si vite! Et que de fois la pluie n'a-t-elle pas contrarié le petit tour de parc ou de jardin que vous vous promettiez de faire avant la nuit!

Vous demeurez alors au logis, non moins renfermé, non moins claquemuré, mais un peu moins commodément installé que dans votre appartement de la rue Payenne. Les matinées sont fraîches; un épais brouillard les attriste souvent. La rosée ne sèche guère avant midi. Le bureau vous rappelle à dix heures. Ou, supposé même un congé, des vacances, combien de fois, vu le mauvais temps, ne devez-vous pas substituer aux délassements champêtres, le boston, le trictrac, ou, suprême déboire, le loto !

Ici, cher monsieur, la vie de campagne a, sans restriction ni interruption, tout ce qu'on peut humainement souhaiter. Proximité de la ville, trajet amusant, végétation superbe, temps dont le seul défaut est la trop constante sérénité. Le Frais-Vallon, Saint-Eugène, la vallée des Consuls, El-Biar, Mustapha, Hussein-Dey, Kouba, se trouvent presque aux portes d'Alger, et l'on y peut choisir à souhait, l'artiste une maison mauresque avec sa terrasse et ses colonnades; le bourgeois une habitation française aussi confortable que laide; le personnage, une de ces villas récemment construites où la grâce d'un style moitié gothique et moitié byzantin ne le cède qu'à la perfection des aménagements. Tous sites à ravir. Ici des pentes gazonnées, boisées, fleuries, qu'envierait la Touraine; là des rocs sourcilleux comme au fin fond des Apennins; la plaine du Hamma, un jardin enchanté; la chaîne de l'Atlas, une écharpe d'azur; la mer enfin, la mer!

L'invasion de 1830 avait fort maltraité les vergers du Sahel. Bien de hautes futaies, bien de nobles palmiers, bien des oliviers séculaires ont chauffé les bivouacs et fait cuire la soupe de nos enfants terribles de troupiers

qui, venus pour venger un outrage, étaient loin de se douter qu'en même temps ils fondaient une colonie. Mais aujourd'hui ce vandalisme est en grande partie réparé. La sève a, sous ce ciel, une telle puissance que déjà les arbres plantés sous le gouvernement du maréchal Clauzel se confondent avec les contemporains de Barberousse.

Il faudrait avoir vu, pour se rendre bien compte d'un reboisement si soudain, le jardin d'Essai; les campagnes princières du Gouverneur, du général Yusuf, du comte de Gerson, sur les pentes de Mustapha; la villa du docteur Trollier, à Fontaine-Bleue; les cultures de M. Parnet, à Hussein-Dey; la terre de M. Simounet, au pied des coteaux de Kouba; et cent autres dont je ne connais pas les heureux possesseurs.

Votre honorable ami, M. de Toustain du Manoir, habite, au milieu des charmants vallons d'El-Biar, une propriété délicieuse. Il voulut bien m'y recevoir un jour. La route est des plus agréables. Après avoir franchi la porte du Sahel, on suit la crête de la montagne. Des buissons d'agaves et de cáctus, des massifs de cyprès, des haouchs bien tenus, s'étendent sur la droite. A gauche se déploie, dans les bleuâtres profondeurs, l'incomparable panorama de la baie d'Alger. On tourne bride auprès d'une jolie petite église, et l'on descend dans une voie romaine au-dessus de laquelle se recourbent et s'enchevêtrent une telle quantité d'arbres et de lianes, qu'on dirait un tunnel de verdure. Contrairement à la plupart des habitations de ce village qui, perchées sur des mamelons, semblent autant d'observatoires, celle de votre ami ne s'aperçoit que de près. Elle est comme enfouie dans une forêt vierge. Une

double rangée de caroubiers et de lauriers roses lui sert d'avenue. Veut-on jouir du paysage, un réseau d'allées pleines d'ombre vous mène à des points de vue pittoresques. La santé et le bonheur m'ont paru fleurir dans cet Elysée.

Qui ne croirait, les yeux fermés, à l'excellence d'une campagne où se plaisent, même en été, les horticulteurs! J'en ai rencontré plusieurs ici qui jadis gravitaient autour de mon père, un maître comme vous savez. M. Laffey, l'un d'eux, possède aux alentours de Kouba une terre dans laquelle je suis allé le visiter plusieurs fois. On prend, pour s'y rendre, le chemin qui mène au vallon de la Femme-Sauvage. Une demi-heure suffit au trajet. La maison de l'horticulteur est simple, mais commode, et magnifiquement située. Si je voulais peindre un tableau d'Alger, c'est ce point que je choisirais. Le jardin, vous devinez ce qu'il doit être entre les mains d'un homme si versé dans l'art de la bouture et de l'assolement. Une puissante haie d'arbres épineux lui sert de clôture. Des oliviers, dont on n'ose imaginer l'âge, des peupliers d'une espèce particulière, l'ombragent en grande partie. Sur le terrain, doucement incliné vers la mer, s'épanouissent par milliers des fleurs de tout pays.

Je connais un avocat, ou plutôt, comme on dit ici, un défenseur, qui passe tous ses étés à la vallée des Consuls. Il plaide, cependant. La vallée des Consuls est moins une vallée qu'un plateau suspendu à mi-côte de la Bouzaréah. Deux chemins y conduisent. L'un, carrossable tout entier, zigzague aux flancs abrupts de la

montagne, et passe au pied de la nouvelle église de Notre-Dame d'Afrique. Si très peu d'arbres l'ombragent, une interminable série de beaux aspects l'enchantent. L'autre chemin longe le rivage au milieu des bastides qui rappellent en cet endroit les environs de Marseille. Mais arrivé devant Saint-Eugène, il faut quitter la voiture et gravir à pied des sentiers ardus dont néanmoins les grâces alpestres font, tout le temps, oublier la raideur. Mon homme occupe une maison mauresque au milieu du jardin le plus touffu de la vallée. Fanatique de couleur locale, tout ce qu'on peut désirer en ce genre, il l'a : cour entourée de galeries, colonnes torses, balustre enluminé, bassin de marbre, poissons rouges. Il voit le paysage à travers des fenêtres grillées comme dans les romans espagnols. Il lit le *Mobacher* à l'ombre des térébinthes. Il mange des bananes et boit du café maure.

Mais à tous ces plaisirs, il préfère encore la chasse. Entendez-le vanter la faune du Sahel et de la Mitidja ! Les cailles sont si grasses, leur vol est si pesant, elles partent si près, qu'on en peut expédier jusqu'à cinquante et plus dans sa journée. Les perdrix, la chaleur les énerve à tel point, qu'elles s'endorment dans les arbres où l'on n'a plus que la peine de les tirer à bout portant. Le lièvre et le lapin pullulent en beaucoup d'endroits. Des gibiers inconnns chez vous, le raton, la genette, le chacal et même l'hyène, varient les émotions du chasseur. Et pour peu qu'on pénètre dans la province, on rencontre le gangas, le flammand, le singe et l'outarde.

## La journée d'un particulier

Il faudrait avoir vécu la vie de chacun pour connaître tous les moyens de satisfaction que peut fournir Alger pendant l'été. Aussi me bornerai-je à vous faire le récit d'une de mes journées. *Ab uno disce omnes.* Peut-être y trouverez-vous des détails sympathiques. Et voyant quel bon lot a su tirer un individu venu seul, inconnu, désœuvré, maladif, il vous sera facile d'imaginer le sort que ce pays réserve à qui l'aborde avec de la famille, des amis, des intérêts, de la santé.

Je dors les fenêtres ouvertes. Ce sommeil en quasi-plein air qui serait, je suppose, fort dangereux à la campagne, n'offre, à la ville, nul inconvénient. Les habitations, chauffées de reste tout le jour, y sont trop serrées les unes contre les autres pour que la fraîcheur des nuits puisse sensiblement les atteindre. Le matin donc, nulles persiennes à pousser, nuls rideaux à tirer, nul mal à se donner pour jouir à pleins yeux du spectacle si beau de l'aurore. Je m'éveille à la douce clarté de ses premiers rayons, au toucher délicat des fraîches brises qu'elle apporte, aux cris joyeux des hirondelles qui la saluent en voletant par milliers dans les airs. Calculez sur l'esprit, sur l'humeur, sur le tempérament, les effets de semblables préludes ! Une journée peut-elle être mauvaise après !

Les premiers instants du matin, je les donne à ces menues affaires, à ces loisirs, à ces riens qui sont plus véritablement le travail et le bonheur que nombre d'occupations et de jouissances trop vantées. Vous devez en savoir quelque chose. On note ses impressions de la veille, on écrit des lettres, on taille des crayons pour les croquis du jour. On médite un article, on moule une copie, on recoud un bouton. On va, vient, fait cent tours, passant ici la revue des dessins fixés à la muraille, arrosant là des fleurs, consultant un miroir pour le nœud de la cravate, ou regardant par la fenêtre le mouvement de la population déjà très curieux à cette heure. La toilette, soin toujours ennuyeux pour qui ne comprend rien aux joies de la fashion, marche pendant ce temps, et l'on est quelque fois tout surpris de se trouver chaussé, lavé, coiffé, vêtu de pied en cap, sans l'avoir fait exprès.

Il est sept heures environ quand je sors. Vous me voyez de là-bas : le large chapeau gris, le pantalon blanc, l'habit couleur mauve, très pâle (on brave ainsi plus impunément le soleil), la canne à la main, la cigarette aux lèvres, un album, une brochure, un manuscrit dans la poche. Le bon moment ! Je ne me rappelle pas avoir une seule fois descendu l'escalier tristement. Quelles appréhensions, quels mécomptes, quels chagrins ne cèderaient ici devant le prestige d'une matinée d'été ! N'en déplaise à messieurs les gourmands, les voluptueux, les ambitieux, les superbes, il y a pour certaines organisations quelque chose de plus enivrant que le vin, les femmes, la richesse, la gloire, c'est un ciel bleu, avec un air doux, et l'indépendance.

Je traverse à pas lents, l'œil au guet, en observateur, la place du Gouvernement et les arcades de la rue Bab-Azoun. Quelques types nouveaux sont examinés, quelques visages connus salués, quelques amis complimentés. Je ne crois pas qu'il existe au monde de ville où l'on se crée plus aisément qu'ici des relations. Il suffit que vous ayez une fois allumé votre cigare à celui d'un particulier, causé quelques minutes avec un voisin sur les chaises, pour que ce soit une connaissance. Avec une connaissance, on connaît toute la ville. Il paraît y régner une homogénéité digne des âges patriarcaux. J'ai vu dans la rue, les dignitaires les plus décorés, les dandys les mieux pomponnés, frayer avec des gens dont le mérite se cachait sous un habit plus que modeste.

Lorsque je suis de quelques minutes en avance, je fais volontiers une fugue au marché. Il est situé sur la place de Chartres, en contre-haut de la rue Bab-Azoun. On y monte par un escalier dont les marches sont continuellement encombrées par une foule d'individus, les uns rôdant autour des magasins qui le bordent, les autres stationnant, fumant, jouant aux cartes dans la poussière. Ce sont, les premiers, des passants, des soldats, des galopins; les seconds des commissionnaires n'ayant pour tout vêtement qu'une longue chemise aussi sale et trouée que possible, et pour tout gâgne-pain qu'une couffe destinée à recevoir les objets qu'on leur donne à porter.

Le marché n'est pas couvert; et l'on n'a, s'il vient à pleuvoir, d'autre refuge que les galeries qui l'entourent. Mais pleut-il jamais en été ! Quant au soleil, l'ombre de quelques maisons basses et le feuillage de deux maigres saules

pleureurs sont seuls chargés de vous en garantir. Mais le matin de bonne heure, ces abris suffisent. Une fontaine assez jolie occupe le milieu de la place. Les marchands sont rangés en lignes parallèles, non si régulièrement toutefois, que l'œil ne puisse trouver çà et là des scènes de ce beau désordre si cher à l'artiste : paniers trop pleins qui se renversent, agents qui saisissent des fruits gâtés, portefaix qui se disputent, chiens qui se battent, caouadji qui circule, la pince à feu dans une main et la tasse de café dans l'autre.

On peut bien dire que toutes les races du monde et toutes les productions de la terre sont représentées en cet étroit espace, depuis le nègre du Soudan jusqu'au Samoïède de la mer Glaciale, depuis le coco des tropiques jusqu'à la pomme de pin des forêts sibériennes. Le public, chalands, vendeurs, parasites, fusionne à l'envi : le colon avec le Bédouin, la redingote avec le burnous, le châle avec la gandoura. Mais les denrées sont autant que possible rangées par espèces. Les fleurs à droite, les œufs et le fromage à gauche ; ici les grains, là la verdure ; les fruits d'un côté, les légumes de l'autre.

C'est autour des fleurs que l'on flâne le plus volontiers. Tout vous y attire de prime abord : l'odeur, l'aspect, la compagnie. Si quelque noble dame en effet, quelque élégant cavalier, quelque gentille donzelle, affronte les éclaboussures et les bousculades du marché, ce n'est guère en général que pour y faire emplette de bouquets. Ces bouquets sont de plusieurs sortes : les simples, dont nul art n'a groupé les fleurs ; les composés, où des cercles de roses, de réséda, d'héliotrope, convergent autour d'une

tubéreuse ou d'un magnolia central; et les bouquets arabes auxquels suffit une poignée de violettes ou de cassies entourées de feuilles de géranium. Quant aux chapelets d'églantine et de jasmin, dont les Maures aiment tant à s'orner les oreilles, ils font l'objet d'un petit commerce ambulant.

On aurait beau passer des années à Alger, qu'on ne pourrait se lasser d'admirer certains produits du sol. Les pommes de terre, les piments, les cédrats, les raisins son d'un volume prodigieux. Il y a des melons de toute taille et de toute couleur. Je suis, un jour, tombé comme en extase devant des bottes d'ognons et des paquets de raves. A ces comestibles, dont le type nous est, du moins, connu, se mêlent des végétaux singuliers, mystérieux, hyperboliques : des gombauds, sorte de capsule cotonneuse, recherchée des indigènes qui, paraît-il, la mangent en salade ; des pommes de merveille (un savant m'en a dit le nom : *momordica balsamina*), fruit rugueux d'un jaune éclatant, avec des grains améthystés qui servent à fabriquer un remède contre les piqûres ; enfin des figues de Barbarie en telle quantité qu'elles tiennent au moins le quart de la place.

Les Algériens accusent pour la figue de Barbarie un goût non moins vif que les Anglais pour le pudding, les Allemands pour la choucroûte, les Provençaux pour l'ail, et les Italiens pour le macaroni. Comme elles sont d'un transport et d'un dépouillement assez difficiles, vu leurs aiguillons, on les mange ordinairement sur place, devant l'établi même du marchand qui vous épluche et présente successivement avec adresse et promptitude les dix ou quin-

ze fruits auxquels donne droit la modique somme de cinq centimes. Si le yaouled et le journalier espagnol forment la principale clientèle de ces débits populaires, l'élégante et le gandin créoles s'en passent aussi volontiers la fantaisie. J'ai vu plus d'un porte-monnaie de chagrin à fermoir doré s'ouvrir pour acquitter le prix d'une consommation qu'on ne songeait même pas à dissimuler. Estimable franchise! Pleine d'une eau fraîche et limpide, mais médiocrement savoureuse, la figue de Barbarie possède, assure-t-on, des vertus opportunes en ce climat débilitant.

Je vous ai déjà dit par quel singulier traitement les médecins m'ont guéri d'un spleen aussi noir qu'opiniâtre; ils m'ont fait faire de la gymnastique, mais là, rudement, indéfiniment, comme un bateleur. Le superbe régénérateur de l'homme, Triat, le grand Triat, vous l'attesterait au besoin. C'est à ses cordes lisses, à ses trapèzes, à ses haltères que j'attribue en partie le retour de santé dont je jouis à cette heure. Aussi, pour éviter des rechutes probables, me suis-je imposé l'habitude d'exercer tous les jours un peu l'appareil musculaire.

Alger n'a pas de gymnase public. Je crois même qu'il serait fort difficile d'y trouver d'autres instruments que les barres et les trapèzes établis pour les collégiens dans une petite cour écartée du lycée. La protection de M. de Toustain et l'obligeance du proviseur m'ont valu l'entrée de cette cour. C'est là que je me dirige après la visite du marché. Les élèves sont en récréation. Je passe au milieu de leurs jeux ; je traverse leur quatre coins et coupe leur cheval fondu. Aussi, des balles, des toupies me caressent-

elles parfois les mollets en revanche. Ils ont paru d'abord très étonnés de me voir ainsi m'enfermer tout seul dans leur petite cour. Les plus curieux se mirent aux écoutes, entre-bâillèrent la porte et finirent par me surprendre au milieu de mes cabrioles. Émoi, stupéfaction. On me supposa des prétentions à l'emploi de gymnasiarque. Le titulaire même, je l'ai su plus tard, en conçut quelque crainte Mais bientôt la vérité se fit jour; et maintenant, loin d'exciter la moindre défiance, je ne passe plus sans qu'une demi-douzaine de mains, tant de maîtres que d'élèves, viennent serrer la mienne. Aimables écoliers! que ne puis-je reprendre avec vous l'uniforme et la camaraderie de Louis-le-Grand! Je n'ai plus votre âge, soit; mais j'ai votre jeunesse encore.

## La Musique militaire

Après vingt minutes environ d'exercice, je me rends à la caserne. Au collége! à la caserne! Vraiment, si je me bornais à vous dire, sans l'expliquer, l'emploi de mon temps, vous ne sauriez plus, cher monsieur, que penser de votre ami. Mais pour s'avouer peintre amateur et gribouilleur humoristique, il n'en réserve pas moins tout entier son caractère d'animal raisonnable. Vous connaissez les tristes circonstances qui m'ont ravi, dès l'âge de vingt ans, cette élasticité du tympan indispensable pour jouir de la musique de théâtre et des orchestres de salon. Depuis

lors, adieu les brillants opéras, adieu les tendres symphonies, adieu ces récréations de l'oreille qui trompent le chagrin et doublent le bonheur ! Insensible, ou peu s'en faut, au gazouillement délicat du violon, du piano, de la guitare et de la flûte, l'ouïe, chez moi, n'est plus apte à saisir et goûter que la voix retentissante des instruments de métal. Pour comble de disgrâce, ce débris de faculté ne trouvait à Paris que de rares satisfactions. On y fait bien de la musique militaire; mais quand? à l'heure du dîner; mais où ? nul n'en sait jamais rien. Aussi n'avais-je guère entendu, depuis ma sortie du collége jusqu'à mon débarquement sur cette rive fotunée, que des trompes de conducteur et des orgues de Barbarie.

Jugez donc de ma joie lorsqu'en abordant pour la première fois la place du Gouvernement, j'y trouvai plus de quarante cuivres rangés en cercle et faisant vibrer l'air de leurs retentissants accords ! Finie la privation, déjoué le malheur! Des mélodies, des passages, des airs entiers, que j'avais à la longue oubliés, remplirent mon oreille d'enchantement et mon cœur d'heureux souvenirs. Jugez en outre de mes transports lorsque j'appris que la musique avait ainsi lieu tous les jours, alternativement exécutée par la ligne, l'artillerie, les chasseurs et les zouaves. Incontestablement, la douceur du climat, la beauté des horizons, le charme de l'indépendance sont pour beaucoup dans les motifs qui m'attachent à ce pays, mais nul doute que la récupération des plaisirs les plus fins de l'ouie n'y entre également pour une large part.

Vous pensez bien que dès lors je n'aie plus voulu manquer un seul de ces concerts providentiels. Arrivé le pre-

mier, toujours au premier rang, j'en partais le dernier. Mon assiduité fut remarquée par les chefs de musique. L'un d'eux voulut même bien un jour m'en complimenter. Le reste se devine. Nous causâmes entre les morceaux. Rien ne lie plus vite les gens que la similitude des goûts. Ma prédilection pour les cuivres devait toucher particulièrement un homme voué dès son enfance au culte du sax-horn. Il me proposa d'assister à ses répetitions du matin. C'était, vous comprenez, le plus grand service qu'il pût me rendre.

Je ne perdis pas un seul jour pour répondre à son obligeante invitation. Je ne connaissais encore des casernes que la façade, et cette perspective était peu de nature à me les faire aimer. L'intérieur me plairait mieux sans doute. J'entre. On me donne un planton pour guide. Je traverse une vaste cour ; des soldats y pansaient leurs chevaux. Je monte un escalier tournant, et me voilà dans la chambrée. Les musiciens, rangés en cercle au fond, mettaient en préludant leurs instruments d'accord. Leur chef me voit, m'accueille en camarade et m'offre, pour m'asseoir, un lit.

Le spectacle d'un casernement ne manque pas, comme nous disions à l'atelier, de cachet. Soixante lits environ meublent la pièce. Ils y sont rangés sur deux lignes, la tête contre la muraille. Deux espèces de chenets de fer et trois planches en forment le châlit. Le reste, draps, traversin et matelas, dont la nuance quelquefois pourrait laisser à désirer, disparaît sous une bonne couverture grise qui donne à l'ensemble un air de confort et de propreté. Au long des murs courent des rayons sur lesquels les

effets sont méthodiquement disposés : sacs, souliers, habits, fourniments. A de gros clous pendent les sabres, les gibernes, les fourragères. Mais ce qui caractérise la chambrée des musiciens, ce sont les instruments. Trompettes, trombones, pistons, sax-trombas, saxophones, saxhorns, cloches, tambours, timbales, castagnettes, on en voit partout, sur les lits, sur les planches, aux murailles, jusqu'au plafond. Les fenêtres donnent d'un côté sur la cour, de l'autre sur la mer. Un soleil resplendissant, des jours pleins de reflets éclairent le tableau, frappant ici la bande écarlate d'un pantalon, faisant briller là des boutons de veste, accrochant une lumière à la poignée d'un sabre, ou laissant discrètement dans l'ombre un soldat qui s'habille. Avis aux peintres de genre.

On commença par jouer l'ouverture de *Guillaume Tell* qui figurait au programme du soir. Déjà dehors j'entendais presque bien ; j'entendis parfaitement dans la caserne. Les murs y sont d'une sonorité remarquable, et l'on peut à loisir s'approcher des virtuoses. J'avais craint d'abord que les interruptions, les reprises, les tâtonnements ne détruisissent en partie l'agrément que je m'étais promis. Mais loin de là ; des répétitions dites de détail avaient depuis longtemps débrouillé la matière, et tout marcha le mieux du monde. L'exécution favorisée par le négligé du costume, la qualité de l'éclairage et l'absence de ce public dont une moitié gêne et dont l'autre intimide, me parut même supérieure à celle de la place. Inutile de dire si je manquai désormais une seule de ces excellentes répétitions. Elles ont lieu tous les matins et durent à peu près deux heures, douces heures, dont pourtant j'ai trouvé moyen d'augmente

encore le charme. Il est rare en effet que je n'aie pas quelque lecture en train, quelque composition sur le métier. J'apporte mon ouvrage. La musique éveille l'idée, la pare, l'enrichit ; l'idée, réciproquement, anime la musique, l'explique, la complète. Le roman semble plus touchant, et la symphonie plus mélodieuse.

Mes virtuoses ont adopté un petit chien noir qui, loin d'accueillir comme ses congénères la musique par des hurlements, semble au contraire possédé du plus ardent dilettantisme. Il ne manque pas une seule répétition, il assiste régulièrement aux concerts de la place, et suit obstinément ses maîtres partout où leur service les envoie, à la parade, au bal, à l'église. Vienne la guerre, il y sera. Je me prends quelquefois à rire en songeant que moi aussi je suis un peu devenu, à l'exemple de leur petit chien noir, le satellite de ces braves gens. Ils n'exécutent plus guère de morceau que je n'accoure pour l'entendre. Ce zèle me vaut quelquefois des parties délicieuses.

Un soir, par exemple, je fus averti que la musique irait, le lendemain matin de très bonne heure, accompagner de ses accords l'exercice à feu sur la plage d'Hussein-Dey. Levé comme toujours à l'aube, je me rendis au carrefour Bresson et trouvai, devant le théâtre, un omnibus au nom baroque qui ne mit guère plus d'une heure pour compléter son chargement et se décider à partir. Je connaissais déjà les beautés de la route pour l'avoir explorée vingt fois en hiver ; mais qu'elle était encore plus pittoresque et plus riante en cette fraîche matinée d'un radieux jour de juillet ! Les verts coteaux de Mustapha, les villas mauresques du Telemli, les hauts platanes du

jardin d'Essai, la coupole orientale du grand séminaire, les pentes marbrées de l'Atlas, offraient, dans la vapeur ténue qui les voilait encore, un tableau dont il serait difficile d'imaginer la beauté. Du reste, il n'est paysage si laid que ne puisse embellir l'aurore.

Je trouvai l'école installée sur cette vaste lande que forme, de ses alluvions, l'Harrach à son embouchure. Les canonniers étaient à leurs pièces, servant, chargeant, braquant, pointant, faisant feu. D'épais nuages de fumée, bleuâtres à leur centre et frangés sur leurs bords des plus riches nuances, s'arrondissaient, s'allongeaient, se repliaient, se déchiraient, s'éparpillaient dans le ciel pur. Les boulets et les bombes décrivaient leurs courbes rapides, et s'en allaient creuser au loin le sable jaillissant en gerbes de poussière. Le but placé, me dit-on, à huit cents mètres, témoignait, par de fréquentes avaries, l'habileté de nos artilleurs. Et simultanément, à quelques pas derrière la batterie, dans un champ de géraniums en fleur, la musique exécutait les plus jolis morceaux de son répertoire.

Un autre jour eut lieu l'école en mer. Réveil plus que jamais à l'aube, toilette sommaire et pas accéléré vers la voûte de l'Amirauté pour attendre au passage mon complaisant introducteur. Alger vu d'un peu loin, par un beau lever de soleil, quelle étrangeté, quelle magnificence! Les lumières sont du rose des fleurs de pêcher, les ombres du bleu des violettes de Parme. Les lignes blaireautées par l'air et la distance ne sautent plus aux yeux, et la dernière chose à laquelle pourrait ressembler

ce fantastique amphithéâtre échiqueté de couleurs tendres, c'est précisément une ville.

Mais les soldats sont arrivés. Grimpons sur un ouvrage plus ou moins à cornes, en vue des pièces qu'on apprête, et des cibles qui semblent au loin, dans la plaine argentée des flots, deux nénuphars blancs sur leur tige. Près de nous fleurissent, charmant le regard et parfumant l'air, mille plantes cultivées dans ces petits jardins, bâche, pot, caisse, tonneau, marmite, dont l'homme astreint à vivre loin des champs, aime à s'entourer. Le ciel avait cette sérénité, l'atmosphère cette douceur, qui favorisent sans relâche nos étés d'Algérie. L'orchestre du régiment exécutait un des vingt chefs-d'œuvre de Meyerbeer, la *Marche aux flambeaux*.

Tout à coup le feu commence. Un premier boulet part avec fracas. De l'œil on en suit le vol. Il effondre la mer à côté de la cible, et fait jaillir au ciel une immense colonne pulvérisée, puis une autre bien loin de là, puis une autre encore, et puis une autre, et puis une autre, jusqu'à douze et quinze. On dirait une procession de cachalots souffleurs, ou bien les grandes eaux de Versailles, ou bien encore une rangée de peupliers saupoudrés de givre. Je n'avais jamais vu ce singulier phénomène des ricochets ou des rebondissements du boulet sur la mer, et j'en fus vraiment émerveillé. O Parisiens qui croyons tout savoir ! Le but incessamment touché, fut trois fois culbuté dans l'espace d'une heure. Cependant, assis près du timbalier, le petit chien noir, mon fidèle émule, ne semblait pas moins se complaire

au bruit du canon qu'aux symphonies de ses quarante maîtres.

Après la répétition de musique, le déjeuner; après le déjeuner, les journaux au cercle Duchassaing, l'endroit le plus frais peut-être d'Alger. Il y a surtout un petit boudoir tapissé de perse à bouquets roses où l'on pourrait se croire dans un chalet, au bord d'un lac de Suisse. La brise de mer y souffle sans interruption; le jour y est de la teinte azurée des lointains; un carrelage en marbre blanc, des portes formant courant d'air, y maintiennent constamment la température à deux ou trois degrés plus bas que dans les autres pièces. Et puis la *Presse* et le *Moniteur* sont là qui vous disent, à leur bulletin météorologique : Bordeaux, couvert ; Paris, pluie ; Londres, brouillard. Si le malheur d'autrui vous apitoie, qu'il vous fait bien comprendre aussi votre félicité !

Je vais quelquefois, vers midi, faire un tour dans les tribunaux. La correctionnelle est souvent très drôle, et la cour pleine d'intérêt. Au fond de la plupart des affaires criminelles arabes, se trouve un drame saisissant, et les assises ou les conseils de guerre d'Algérie ont tous les jours à juger des causes dont les détails, s'ils étaient exploités par la littérature, feraient pâlir bien des romans qui passionnent le monde. Un exemple entre mille.

La scène est au conseil de guerre d'Oran. Taïeb comparaît ponr avoir coupé le nez, la main gauche et deux doigts de la main droite à sa jeune épouse Fathma, âgée de seize ans à peine. Taïeb est un homme de haute taille, au regard froid et presque féroce. Il semble convaincu que l'acte barbare qui l'amène devant notre justice est lé-

gitime pour tout vrai musulman. Peu lui importent les lois des infidèles ; notre châtiment pourra l'atteindre, mais non le convaincre. Il répond avec un calme qui tient du cynisme aux questions du président :

« Je m'appelle Taïeb. J'ignore mon âge ; on dit que j'ai trente ans. Je demeure au douar Fouanis où j'exerce la profession de fellah. Vous me demandez ce que j'ai à dire pour ma défense ? Rien. Le 4 juillet, j'ai coupé le nez et la main gauche à ma femme parce qu'elle me trompait avec mon neveu Bel-Aid. Voilà ! J'ai voulu me venger. Je les avais par trois fois surpris seuls dans ma tente. La première fois, je leur fis des reproches et défendis à mon neveu de venir chez moi. La seconde fois, je ne pus les atteindre ; ils me virent de loin et se sauvèrent chez ma sœur. Ma femme avait sa ceinture défaite. La troisième fois, je menaçai Fathma de la tuer. Elle me répondit avec énergie : Frappe-moi si tu veux, mais j'aime Bel-Aid. A partir de ce moment, je ne doutai plus de mon déshonneur. J'étais obligé de travailler à mes moissons. Mon frère qui aurait pu veiller sur ma tente, était aussi occupé en dehors du douar. Je réfléchissais nuit et jour à ce que je devais faire. Je me demandais s'il fallait me tuer ou tuer ensemble les deux coupables. Je me décidai enfin à donner une bonne correction à ma femme.

» Le 4 juillet, elle me proposa d'aller laver de la laine à trois quarts d'heure du douar. J'acceptai et nous partîmes. Il fait très chaud, lui dis-je après avoir marché quelque temps ; si nous nous reposions à l'ombre ? Je l'attirai ainsi dans un gourbi abandonné ; j'étendis mon burnous sur le sol, et par de douces paroles je la décidai à se coucher ;

puis faisant semblant de la caresser, je lui pris les mains et les lui attachai avec son foulard. Ma femme alors commença à être un peu inquiète ; elle se leva, mais je la recouchai de force. S'imaginant que je voulais seulement la battre, elle se rassura et me dit : Tu fais bien de prendre les devants, parce que je t'aurais fait tuer. Ces paroles m'irritèrent tellement que je lui coupai le nez et le poignet gauche avec le couteau que je porte toujours sur moi. Je voulais ainsi la défigurer et la mettre hors d'état de travailler. Je savais qu'alors ma vengeance serait complète, car j'étais sûr que dans cet état elle ne trouverait jamais à se remarier. C'est en voulant saisir mon couteau qu'elle s'est blessée à la main droite. Je n'avais pas l'intention de lui faire d'autres blessures, puisque ma vengeance était accomplie. Ce qui m'a exaspéré, c'est qu'elle n'a ni crié, ni pleuré, ni supplié ; elle avait l'air de me braver.

« Je l'ai ensuite relevée pour la mener au douar Zeurg, qui était voisin du gourbi où nous nous trouvions. Mais en route elle s'est évanouie. Je suis alors allé seul. J'ai raconté à mon beau-frère ce qui venait de se passer. Le chef du douar et la djemâa se transportèrent auprès de ma femme et la conduisirent chez sa mère. Quant à moi, j'attendis jusqu'à ce que le caïd vînt m'arrêter. Si j'avais voulu tuer ma femme, je l'aurais égorgée du premier coup. Je le répète, j'ai voulu seulement la punir en la mettant dans l'impossibilité de trouver désormais un mari ou un amant. Pour cela il fallait qu'elle ne pût plus travailler et qu'elle fût défigurée, car elle était jolie. »

Après l'interrogatoire de l'accusé, l'audition des témoins. Le premier introduit est la victime, la jeune

Fathma. Elle est voilée comme toutes les femmes indigènes. Le président lui fait dire par l'interprète de montrer ses blessures. Elle découvre son bras gauche qui n'est plus qu'un moignon encore emmaillotté de linge, sa main droite où manquent deux doigts, et enfin sa figure qui présente un large trou à la place du nez. Tout le conseil et l'auditoire sont émus et éprouvent un sentiment de répulsion à la vue de cette enfant, victime de la vengeance d'un sauvage. Fathma dépose ainsi :

« Depuis longtemps mon mari me faisait des scènes de jalousie. Le 4 juillet, contrairement à son habitude, il eut pour moi de douces paroles et m'engagea à aller laver de la laine avec lui. Arrivés près du ruisseau, nous nous reposâmes quelques instants dans un gourbi. Taïeb se conduisit d'abord avec moi comme s'il eût voulu prendre ses droits d'époux, puis il m'attacha les mains et les pieds. Je criais au secours ; je le suppliais de ne pas me tuer. Il me coupa le nez, la main gauche, deux doigts de la main droite, et prit la fuite. Malgré mes blessures, je me levai, ramassai ma main, la mis dans mon mouchoir et marchai dans la direction du douar Zeurg. Je vis bientôt paraître la djemâa et le chef du douar. Ils me conduisirent chez ma mère. »

Le président demande à Fathma s'il est vrai qu'elle ait eu des relations avec Bel-Aid. Elle soutient énergiquement qu'elle a toujours été fidèle à son mari. Huit autres témoins sont entendus et confirment l'accusation portée contre Taïeb. Mais la fidélité de Fathma paraît moins sincère qu'elle le prétend. Malgré la répugnance des Arabes à raconter les affaires qui touchent à l'infidélité

de leurs femmes, deux témoins déposent de certains bruits qui ont couru dans le douar sur la légèreté de sa conduite. Le réquisitoire du commissaire impérial et le plaidoyer du défenseur entendus, le conseil admet en faveur de Taïeb le bénéfice des circonstances atténuantes, et le condamne à cinq ans de réclusion.

## Le Collége arabe

D'autres fois, je vais au collége arabe. Un des spectacles les plus intéressants pour l'observateur, comme un des faits les plus importants pour l'avenir de la colonie, c'est, sans contredit, le progrès silencieux mais rapide, et le résultat déjà considérable obtenu par l'éducation franco-musulmane. Quand, au sauvage fanatisme de cet adolescent des Beni-Raten qui, fait prisonnier pendant la dernière campagne de Kabylie, refusa de manger, et cracha sur la viande qu'on lui présentait, on compare la douceur et la courtoisie de nos jeunes étudiants indigènes, on ne peut trop regretter que l'établissement qui les forme si bien ne compte pas déjà, au lieu de cinq ou six ans, vingt ans de durée. Que de questions encore pendantes en Algérie seraient maintenant résolues, que de pénibles tâtonnements évités, que d'améliorations réalisées! Car il faut bien le reconnaître, c'est moins à l'action de la presse, aux efforts de la diplomatie et à l'exemple de nos armées expéditionnaires, qu'à l'influence personnelle de quelques

jeunes Orientaux élevés dans nos lycées de France, que nous devons l'aurore de civilisation dont commencent enfin à s'éclairer les rives du Nil et du Bosphore.

Reçu d'abord poliment, en qualité de visiteur, je le fus bientôt avec cordialité, comme un intime ami. Et maintenant, à peine ai-je franchi le seuil de l'hospitalière maison dont la façade resplendit avec ses balustres de pierre et son enseigne en lettres d'or devant la statue du maréchal Bugeaud, que cent visages me sourient, que cent mains se disputent la mienne. Le directeur du collége, M. Perron, ancien directeur de l'école de médecine du Caire, est un savant du plus grand mérite. Habile auteur non moins que traducteur fidèle, il a déjà produit, ou fait passer de l'arabe dans notre langue, plusieurs ouvrages très curieux. Le sous-directeur, M. Depeille, plus particulièrement occupé des détails de l'administration classique, joint aux éminentes qualités que nécessite son emploi, les manières les plus affables. Que de charmantes heures j'ai passées près de lui, recueillant d'une oreille avide les intéressantes notions qu'il doit à sa longue expérience du caractère arabe! Il n'y a dans l'établissement qu'un seul fonctionnaire indigène, le vénérable iman Si Hassan, chargé de l'éducation religieuse. Les maîtres, tous français, sont des jeunes gens instruits, sérieux, aimables. Mais comment les louerai-je mieux qu'en faisant l'éloge de leurs élèves !

On en compte à peu près cent. Leur uniforme est des plus gracieux. Ils portent sur le front rasé la petite chachia rouge avec le long flot de soie bleue tombant sur les épaules. Aux jambes, des bas chinés; aux pieds, des souliers

découverts. La culotte à mille plis, descendant jusqu'au mollet comme celle de nos zouaves, est en drap bleu barbeau ainsi que le gilet. Une ceinture en laine rouge leur serre la taille. Mais la plus éclatante pièce de leur ajustement, c'est une veste de drap fin, couleur amarante, soutachée de ganses violettes et rehaussée par quelques agréments en filigrane d'or, dont les uns bordent l'ouverture des manches depuis le poignet jusqu'au coude, et dont les autres dessinent, à chaque extrémité du collet, l'étoile symbolique enchâssée du croissant.

S'ils se ressemblent tous de loin, de près rien de plus dissemblable. Autant de têtes, autant de types : ceux-ci bistrés comme des Indiens, ceux-là jaunes comme des Chinois, quelques-uns roses comme des Anglais. Ils sont en outre presque tous marqués de tatouages : une croix au milieu du front, de petites raies sur la joue, des arabesques sur les mains. Il y a des Kabyles, des Bogharis, des Biskris, des Laghouatis. Les uns ont l'humeur enjouée des Français, les autres l'habitude réfléchie des Orientaux. Néanmoins, pour me recevoir, ils montrent tous le même empressement. Taillé-je mon crayon, c'est à qui s'offrira pour modèle; proposé-je de causer, les interlocuteurs d'accourir.

En général, ils ignorent leur âge. Un élève auquel je demandais le sien, répondit : Je ne peux pas savoir ; mon père est mort... Quelques-uns, bien que très jeunes encore, ont été mariés plusieurs fois. S'ils se plaignent par instants de la vie dépendante et claustrale à laquelle on les assujétit, c'est, m'a-t-il semblé, plutôt par genre que par aversion. Quel écolier n'a maudit son école ! Ils

patientent d'ailleurs en songeant aux bonnes places de caïd, d'iman, d'adhel, d'agha, de bachagha, que leur vaudra bientôt leur docilité. A les voir si polis, si complaisants, si respectueux, à les entendre parler français d'un ton de voix si doux et d'un accent si pur, on les prendrait pour des compatriotes, et non pour les enfants de ces horrifiques Bédouins qui durant près de trente années tinrent nos armes en échec.

Il se trouve, parmi eux, de petits chérifs, de petits marabouts, qu'à leurs bonnes façons on croirait échappés de nos hôtels du faubourg Saint-Germain. Mohammed-ben-Ali a pour père un des chefs kabyles qui luttèrent le plus opiniâtrément contre nous. Pris pour ôtage à la fin des hostilités, il suivit en France et en Italie le général Renault son protecteur. Il a chassé le lièvre à Bougival et l'Autrichien à Solferino. C'est aujourd'hui un charmant jeune homme. Il n'a conservé du Kabyle que le profil accentué. D'esprit et de cœur il est Parisien. Dans deux ans il quittera le collége pour entrer à l'école de Saumur.

Badaoui, le 14 (on les appelle ainsi presque tous par leur numéro pour éviter les homonymes), le 14 est fils d'un hadj caïd de Boghar. Un trait vous suffira pour l'apprécier. Il me présenta, le jour de ma fête, un compliment que je pourrais qualifier de fusioniste, tant le double génie chrétien et musulman s'y mariaient avec adresse. Texte et traduction en regard. Les déliés mignons de l'écriture anglaise accolés aux riches broderies de la calligraphie arabe. Les hyperboles du style oriental auprès des termes plus mesurés de l'épistolaire française : « Louanges à Dieu unique ; son empire est éternel. A

celui qui lira le présent écrit, celui dont le nom est pur, le cœur bienfaisant, la puissance élevée, qui possède la science et les belles lettres, notre ami, l'être qui nous est le plus cher, que le salut de Dieu soit sur lui ! Monsieur, je me suis réjoui d'apprendre que ce jour était celui de votre fête, et je m'empresse de vous écrire cette lettre pour attirer sur vous les bénédictions du ciel... » Au dîner que, le soir, j'offris suivant l'usage, mon jeune convive en burnous se montra beaucoup mieux appris que nombre d'habits noirs de ma connaissance.

Une soixantaine d'enfants européens suivent en qualité d'externes les cours du collége arabe. Ils prennent leur récréation avec les indigènes, et la meilleure camaraderie semble présider aux jeux de ce petit monde disparate. Abd-el-Kader-ben-Couscoussou reprend au bond la balle d'Auguste Prudhomme ; Jean Mercadet souffle à Caddour-ben-Ali sa leçon. Bien mieux, des invitations se font de Kabyle à Champenois et de Normand à Boghari pour l'époque des vacances ; et la réception dans l'appartement de ville répond à l'hospitalité sous la tente du douar. Formée sur les bancs du collége, l'amitié se poursuit sous les palmiers d'une oasis et s'achèvera quelque jour dans un salon de France.

Je suis de tous les galas, de toutes les diffas, de toutes les parties de plaisir. Les grands manient déjà fort bien le fusil ; on les exerce devant moi. C'est la fête du directeur ; on m'invite au repas, à la cantate, au feu d'artifice. Doit-on passer une journée à la campagne ? une place m'est réservée dans la voiture aux provisions. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec le joli vallon d'Hy-

dra. Quelle scène enchanteresse ! Végétation splendide, caroubiers touffus, peupliers géants, pins en forme de parasol. Aqueduc ancien, festonné de lianes. Pentes émaillées de fleurs. Et sur le tapis vert d'un pré, dans l'ombre tamisée des arbres, à deux pas d'un vieux café maure, nos gentils écoliers avec leur costume éclatant, leur gaieté bruyante et leur appétit de quinze ans, couchés par groupes de dix à douze autour d'un dîner de cantine.

Chaque année, vers le milieu du mois de juin, à l'occasion de l'Aïd-el-Kebir, le directeur de la medersa d'Alger, Si Hassan-ben-Brihmat, réunit chez lui pour les festoyer, tous les élèves du collége. L'honorable chérif n'attendit même pas que j'eusse manifesté le désir d'assister à cette solennité pour m'envoyer une invitation formelle; et comble de faveur, le matin du grand jour, je voyais entrer chez moi un petit Maure de neuf à dix ans, doux et joli comme le sont tous les enfants arabes de cet âge. Un seroual de calicot blanc, un gilet de drap lilas tendre, une ceinture en soie rose et des sbabeth vernis composaient son costume. Il me dit qu'il était fils de Si Brihmat, et qu'il venait pour m'emmener à l'habitation de son père.

Je pris, sous sa direction, les rampes tortueuses de la vieille cité barbaresque. Nous gravîmes notamment deux ou trois rues que l'édilité moderne a complètement épargnées, et qui montrent encore, dans tout leur mystérieux caractère, les clôtures sans fenêtres, les murs surplombants, les étages en surjet et les kheroudjis en tambour de l'architecture mauresque. Après quelques zigzags réellement fantastiques, nous aperçûmes une porte entrebâillée, devant laquelle se tenaient, debout et l'œil au

guet, comme des gens qui veulent honorer un visiteur attendu, les domestiques et les enfants de la maison. C'était là.

Je fus effectivement accueilli par de telles démonstrations, qu'à part le lieu de la scène et le costume des personnages, j'aurais pu supposer que je rentrais dans ma chère famille après dix ans d'absence. Les serviteurs m'accablèrent de politesses, et les deux plus jeunes enfants du maître, beaux comme des amours et parés comme des idoles, se jetèrent dans mes bras, tandis que mon gracieux petit guide, s'élançant dans l'intérieur, y porta la nouvelle de mon arrivée. Deux secondes à peine suffirent pour son message. Il ressortit bientôt, toujours courant, toujours radieux, et me pria de monter avec lui l'escalier d'une de ces maisons mauresques, assez nombreuses encore à Alger et trop souvent décrites déjà, pour que j'en veuille analyser ici les arcs ogivaux, les colonnes torses et les galeries circulaires.

Le digne thaleb m'attendait au premier étage. C'est un homme d'environ quarante ans, d'une belle tenue, d'un visage superbe, et dont les traits respirent à la fois la noblesse et la douceur. A la majesté de ses poses, à l'arrangement de ses burnous, au chapelet de corail noir qu'il tenait entre ses doigts, l'illusion était complète : il me semblait voir l'émir Abd-el-Kader lorsque, subjugué définitivement par la magnanimité de l'Empereur, il vint lui faire à Paris l'hommage suprême de son prestige politique et de son ascendant religieux. Si-Brihmat s'avança vers moi d'un air affable, me serra cordialement les mains, m'adressa quelques compliments et me fit asseoir

sur le divan qui s'élevait, comme un trône, quelques centimètres au-dessus des coussins et des tapis du principal salon.

Huit ou dix conviés autochthones étant arrivés sur ces entrefaites, il s'excusa de me laisser seul, et se porta vers eux. J'en profitai pour examiner la pièce où je me trouvais. Un lit doré, du goût le plus étrange, en occupait une des profondeurs. Dans l'autre se trouvait, lui faisant vis-à-vis, une bibliothèque de style indigène, avec panneaux olive à compartiments bariolés de chrôme et de vermillon. Les murs étaient ornés d'étagères arabes et de tableaux religieux, parmi lesquels brillaient dans leur cadre, à la meilleure place, une vue de la Mecque, un plan de Médine, et des mains ouvertes dont les doigts, au lieu de hachures et d'ombres, contenaient des chefs-d'œuvre calligraphiques inspirés, sans nul doute, par le Koran.

Je fus présenté aux nouveaux venus dans des termes que ma modestie eût vraisemblablement récusés si j'avais pu les entendre, car je me vis soudain comme adoré par ces farouches Berbères dont le regard auparavant ne semblait rien moins que sympathique. Ils se saisirent avec transport de la main que je leur tendis, et ne la lâchèrent que pour aller baiser les livres du savant dont on voyait, à défaut de reliures dorées, les dos archaïques et les tranches séculaires à travers les vitraux de la bibliothèque.

Bientôt cependant commencèrent à poindre, au débouché de l'escalier, les quatre-vingt-dix élèves du collége entrant deux à deux sous la surveillance de leurs maîtres.

Ils eurent, en un clin-d'œil, envahi toute la galerie. L'amphitryon marcha vers eux et les accueillit d'une façon vraiment touchante, se baissant et se multipliant pour suffire à ces jeunes fronts qui sollicitaient la grâce de son baiser paternel.

Je vous ai déjà décrit l'élégant uniforme des écoliers de la rue d'Isly. Disposez tous ces gracieux petits personnages en vingt attitudes diverses, avec leurs fronts rasés de frais, leurs teints bronzés, leurs regards éveillés, leurs dents brillant comme l'ivoire entre leurs lèvres souriantes; jetez au milieu d'eux quelques Bédouins aux jambes nues, aux haïks grossiers, aux longs burnous de laine, image de la barbarie; quelques maîtres français en habit noir, en bottes vernies, emblême de la civilisation; campez, sur le premier plan, notre chérif, servant comme de trait d'union, distribuant à tous, avec impartialité, les témoignages affectueux de son hospitalité patriarcale; éclairez enfin cette scène des splendides rayons du soleil africain tombant à flots dorés d'un ciel bleu comme le saphir, et vous conviendrez que nulle prise de smalah, nul assaut de Laghouat, nulle danse d'Aïssaoua, ne saurait rivaliser pour l'effet, avec ce suave tableau de paix, de fête et de bonheur.

Leurs salamalecs terminés, les élèves se rangèrent au long de la balustrade, et l'un des plus marquants de la première classe, déroulant un écrit magnifiquement encadré d'arabesques et d'attributs islamiques, lut un compliment dont je pus suivre le débit sur une traduction française, exprès stylée pour moi par la meilleure plume du collège. Ce morceau exprimait en si bons termes, des

sentiments remplis de tant d'amour et d'une telle gratitude pour Allah, Napoléon III et Si Brihmat, que le professeur ému jusqu'aux larmes n'y put répondre que par de nouveaux embrassements. Après quoi, les écoliers rompant les rangs, ôtèrent, suivant la politesse africaine, leurs quatre-vingt-dix paires de souliers et pénétrèrent dans les salles destinées à les recevoir.

L'apparition du directeur ayant complété le nombre des invités, les domestiques procédèrent au service de la diffa. Une table, ou mieux un plateau, fut d'abord apporté pour les convives d'âge. Ils eurent quelque peine à s'y mettre à la turque, mais enfin, une demi-violence aidant, les plus raides en vinrent à bout. Loin de moi la prétention d'essayer ici la description, déjà tant de fois faite et si souvent réussie, d'un repas oriental. Encore moins voudrai-je le juger. Celui de ce jour eût-il été cent fois moins bon, que je l'aurais trouvé délicieux, vu d'abord un peu l'étrangeté des plats et vu surtout la grâce toute particulière avec laquelle les honneurs nous en furent faits.

Je ne vous parlerai donc ni du pilau de riz à la canelle, ni des tranches de mouton bouilli, ni des volailles au piment; mais je ne puis résister au désir d'illustrer la meilleure pièce du festin, un couscoussou magistral. Sur le vaste lit d'une pâte fine et grenue comme la semoule, s'arrondissaient en couronne des quartiers de poulet, au milieu desquels s'étendait un sable appétissant de gros pois et d'amandes. Quelques jattes de lait furent posées autour et prêtèrent l'onctueuse humidité de leur crême à ce mets naturellement un peu sec. Une haute pyramide

de galettes au miel d'un goût vraiment parfait termina cette première édition de la diffa. Nous nous levâmes pour faire place à la seconde, que suivit, sans désemparer, une troisième, immédiatement continuée par une quatième, à laquelle une cinquième empressée servit de clôture.

Notre rôle actif s'acheva par le lavage des mains sous le bec jaillissant de l'aiguière, et par la sensuelle absorption d'une petite tasse de café, trouble à la vue, mais excellent au goût. De pipe et de cigare, il n'en fut pas plus question que de vin, les tolba s'interdisant de fumer. Objets de spectacle d'abord, nous devenions spectacteurs à notre tour, et j'avouerai que, pour ma part, j'y pris un énorme plaisir. Il était vraiment curieux de démêler à leur geste, à leur physionomie, ceux des élèves qui, faits depuis quelque temps à l'ordinaire français du collége, ne voyaient déjà plus dans le régime arabe, avec son brouet noir, ses épices outrées, son gobelet commun, sa fourchette d'Adam et ses cuillères de bois, qu'une réminiscence historique; et ceux qui, nouveaux venus des gourbis et réfractaires encore à la subtilité de nos usages, se retrempaient avec bonheur dans les habitudes chéries de leur enfance. L'amphitryon possédait en outre si bien l'art d'amuser à la fois tout son monde, et les convives hors de tour me tenaient compagnie si bonne, que le temps passa comme un rêve heureux.

La cinquième et dernière édition de la diffa terminée, chacun se leva pour sortir. Les parents, d'ailleurs, rassemblés dans la rue, attendaient leurs enfants avec impatience, et ceux-ci, malgré toute la joie dont ils semblaient

remplis, ne devaient pas moins désirer de prendre possession des trois jours de congé que leur vaut l'Aïd-el-Kebir.

Les embrassades et les salamalecs de l'arrivée recommencèrent de plus belle, avec addition d'une cérémonie particulière à cette solennité religieuse. L'aîné des fils de la maison, grand jeune homme de dix-neuf à vingt ans, déjà fort avancé dans nos emplois civils, s'étant armé d'un élégant flacon tout rempli d'eau de rose, le secouait sur le front des invités à mesure qu'ils franchissaient le seuil, et chacun de retenir et d'étendre avec la main, la fine pluie par tout son visage.

Quand fut venu, pour ses convives français, le moment de prendre congé, Si Brihmat s'empara du flacon et voulut, suprême courtoisie, les asperger lui-même. Mais au-lieu de leur jeter, suivant le rituel adopté, le liquide odorant à la face, il le secoua délicatement sur leur doigts. C'est donc les mains pleines de parfums et le cœur de reconnaissance, que nous quittâmes cette maison hospitalière.

Et maintenant, après les cordiaux embrassements de ces agapes fraternelles, ne le croyez-vous pas comme moi, cher monsieur, si jamais, pour le malheur de l'Algérie, un nouveau Bou-Maza, un autre Bou-Baghla, devait y relever l'étendard de l'insurrection, il ne pourrait sortir que de la tente éloignée d'un douar, ou des profondeurs du désert, et nous aurions pour nous, dans nos rangs, à toujours et à toute épreuve, nos enfants d'adoption, les élèves du collége arabe.

# Les Bains de Mer

Je rentre ordinairement vers deux heures, pour la sieste. Si courte qu'elle soit, la sieste est presque indispensable dans les pays chauds. On s'en relève le corps plus léger, l'esprit plus inventif, et le travail auquel on se livre, dessin, lecture ou composition, en profite. Des amis viennent-ils vous voir, on les reçoit avec plus de plaisir. Mes visiteurs, du reste, sont tous gais, spirituels, aimables, et, pour le plus grand nombre, jeunes. Les jeunes parlent haut.

A quatre heures, le bain. On peut sortir; le soleil n'est plus à craindre, et l'eau chauffée depuis le matin a gagné son maximum de température. Dans le Nord, les bains de mer m'ont toujours semblé moins un amusement qu'un traitement médical. Excepté quelques jours, au plus fort de la canicule, on y grelotte, on s'y morfond, on y gèle. Si les hôtels somptueux, les casinos, le jeu, la mode enfin ne s'en étaient mêlés, on ne verrait pas, j'en suis sûr, Dieppe, Etretat, Pornic, Royan, Biarritz et autres fameuses localités balnéaires, réunir la centième partie des baigneurs qui s'y disputent aujourd'hui la place. Et encore, à les observer de près, ces soi-disant baigneurs, sur cent, combien s'en mouille-t-il? Une douzaine tout au plus. Il faut effectivement qu'ils soient bien forts ou bien malades pour affronter une pareille épreuve. En Espagne,

en Italie, les bains froids méritent mieux le nom d'agrément, mais cet agrément dure peu ; car soit coutume, soit préjugé, on ne commence à se tremper qu'après la Saint-Pierre, c'est-à-dire le 30 juin, pour ensuite cesser brusquement au milieu d'août. Ici les bains de mer sont une volupté et une longue volupté. On en prend pour son plaisir depuis les premiers jours de mai jusqu'aux derniers du mois d'octobre, et l'on peut très bien continuer tout l'hiver si la santé l'exige.

J'ai débuté, sur les dadas de la vie, par l'amour de la natation. De quels cris de joie n'ai-je pas salué les premières brasses que je pus faire à l'école du pont d'Austerlitz ! On y conduisait le lycée deux fois par semaine ; et malgré la fraîcheur souvent glaciale de l'eau, les jours de bain me plaisaient encore plus que les jours de sortie. Un sentiment réfléchi se mêlait toutefois à ce goût affolé. Je me disais qu'à maîtriser un élément aussi redoutable on doublait son unité physique. L'homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. Que dire de celui qui d'abord garanti lui-même, peut de plus, à l'occasion, sauver son prochain d'une mort affreuse ! Chateaubriand, dans ses voyages, se donnait la satisfaction de boire à tous les fleuves, à tous les lacs, à tous les océans qu'il trouvait sur sa route. Au lieu de boire, j'ai nagé. La Seine, la Gironde, le Rhin, l'Elbe, le lac Majeur, la Manche et la mer d'Ionie le savent. Malheureusement, bientôt vinrent des froids, des raideurs, des symptômes inquiétants ; force fut de leur opposer la prudence ; et je supprimai les bains froids.

Un jour, en me promenant sur la plage de Mustapha, je

vis un vieillard qui batifolait dans la mer avec autant de quiétude que s'il se fût trouvé dans une baignoire de la Samaritaine. Je lui demandai comment à son âge il pouvait commettre une pareille imprudence. Pour toute réponse il courut à son paletot, prit dans la poche un thermomètre et le plongea dans l'eau. Deux minutes après il me le mettait sous les yeux. Jugez de ma surprise, le mercure y marquait trente degrés centigrades ! Oh bien, me dis-je, à Luchon, les bains minéraux de piscine, si chers aux rhumatisants, n'ont que vingt-huit degrés, et je me défierais d'une mer plus chaude et plus minéralisée qu'eux !

Le lendemain, je me rendis au seul établissement que possède Alger. Il est adossé contre les rochers qui bordent l'esplanade Bab-el-Oued. Un archipel d'écueils y forme des bassins dont la profondeur varie. C'est aux nageurs de choisir suivant leur talent, suivant leur courage. En deux minutes je fus prêt, lancé, immergé. Le thermomètre du vieillard avait dit vrai. Telle était la douceur de l'eau que, suivant la grotesque comparaison d'Autran, elle produisit sur moi l'effet d'un gilet de flanelle. Mais l'endroit me déplut. Pas de soleil, peu d'espace, quelques précieux pour compagnie. Aussi pris-je la résolution de me baigner désormais, comme je faisais naguère en voyage, n'importe où.

Or, de tous les lieux essayés, plage de Mustapha, rochers de Saint-Eugène, extrémité du môle, grève de Bab-el-Oued, c'est ce dernier que j'ai choisi. Dix minutes au plus suffisent pour s'y rendre, et les bellombras qui bordent l'esplanade abritent la moitié du chemin. Le sable y

est d'une finesse extrême. L'inclinaison moyenne du terrain permet à la fois aux novices de s'ébattre à distance sans perdre pied, aux habiles de se distinguer sans avoir à courir trop loin. C'est du reste le rendez-vous préféré de la plupart des tritons algériens. Il y vient des compagnies de soldats, clairon et tambour en tête, des bandes d'écoliers, des nuées de gamins, dont quelques-uns ne comptent guère plus de trois à quatre ans. Nulle exception de rang, d'âge, de race ni de sexe. Le rentier plonge sous le biskri, la juive barbotte auprès de l'étudiant.

Cette affluence donne à la plage autant de sécurité que d'entrain. J'y rencontre toujours une douzaine de connaissances. Et de lutter alors, de jouer et de rire. On choisit pour but un tronc d'arbre qui flotte, une barque qui passe, et c'est à qui l'atteindra le premier, à la brasse, à la coupe, en nageant sur le dos. On lance au loin un galet de brique rouge ou de marbre blanc, dont la couleur attire les yeux, et tous ensemble on plonge à sa recherche. La mer est-elle forte? on glisse sous les vagues, on se laisse bercer par elles, on s'exerce dans l'art périlleux du lancement et de l'abordage. Et puis revenu sur le sable, on fume, on cause, on regarde le paysage et les scènes variées qui l'animent. Enfin, si pour se rhabiller on n'a pas, comme à l'établissement, la jouissance d'un paillasson, d'une cabine et d'un miroir, les piquants épisodes auxquels donne lieu la difficulté d'atteindre à ses habits sans se salir les pieds, les bons rapports qu' engendre le prêt gracieux d'une corne ou d'un peigne, et pour certains aussi des motifs bubgétaires, compensent largement cette privation.

L'appétit ne saurait manquer après de pareils exercices. On dévore. Et le corps garde jusqu'au soir une fraîcheur dont on goûte d'autant mieux le charme que chacun semble prendre à tâche de vous le rappeler. Le commun des martyrs sue, fond, halète, s'essuie, s'évente autour de vous, et pour vous, heureux privilégié, l'air est sans pesanteur, le concert sans canards, la beauté sans défauts, le bonheur sans mélange.

Au lieu d'imiter les Algériens, qui rentrent presque tous une fois la musique finie, j'aime à prolonger la soirée, comme on fait à Palerme, à Naples, à Venise, tantôt en devisant sous le palmier séculaire nouvellement planté devant l'hôtel de la Régence, tantôt en canotant dans le port avec quelques amis. L'un d'eux prit une fois sa mandoline. Quand nous eûmes quitté le bord, il se mit à chanter. Sa voix était puissante et sympathique; l'accompagnement, facile et doux, semblait un ramage d'oiseaux. La lune brillait de son plus vif éclat. Le flot dormait. A l'horizon du midi se profilaient vaguement sur un ciel sans nuages les contours vaporeux de la chaîne atlantique. L'ouest avait pour décoration la ville toute blanche, avec ses lignes de façades, ses escaliers de maisons indigènes, ses mosquées et ses minarets. Mille feux scintillaient au flanc de ce vivant amphithéâtre. Un pareil tableau ne s'oublie jamais.

# Le Journalisme

On peut, vous le voyez, passer ici l'été fort agréablement. Je ne vous ai cependant encore dit que les moins préférées de mes occupations, que les plus menus de mes bonheurs. Vous connaissez ma singulière passion pour la publicité. Cette passion, si louable chez les écrivains de votre valeur, mon cher maître, est dit-on, des plus condamnables chez un rapsodiste. Quelques amis, du moins, ne se sont pas fait faute de me rappeler, en mainte occasion, les peines dont les anciens punissaient les mauvais auteurs.

Est-il donc, après tout, beaucoup plus criminel de faire imprimer ses sornettes que de les aller de vive voix colporter en tout lieu, débiter à tout venant? Vous savez de quelle façon Molière a traité les fâcheux. Et dussiez-vous m'accuser d'être orfèvre, j'estime pour ma part beaucoup plus un méchant écrivain qu'un bavard médiocre. Celui-ci vous accoste, vous poursuit, vous tourmente bon gré, mal gré, d'un verbiage ordinairement aussi vide pour le fond que défectueux pour la forme. Combien sur cent causeurs en compte-t-on d'aimables? Celui-là ne vous impose pas, ne vous offre même pas son livre; il se contente de le mettre en vue. Les idées en ont toujours été plus ou moins mûries, le style châtié. Les détails de la publication : mise au net du brouillon, lec-

ture du gérant, correction des épreuves, exigent de l'auteur, à défaut d'un travail plus sérieux, une certaine attention. Le reste ensuite vous regarde. Ne lisez, n'achetez, ne regardez même pas l'intrus, libre à vous.

Quoi qu'il en soit, péché capital ou véniel, j'ai pu donner ici carrière à mon goût pour le griffonnage. Outre le *Moniteur* particulièrement voué aux publications officielles et aux apologies de commande, il y a deux journaux français paraissant plusieurs fois par semaine : l'*Akhbar* qui le premier voulut bien me décerner le titre envié de rédacteur, et le *Courrier de l'Algérie* dont la flatteuse hospitalité n'est pas le moins doux souvenir que je garderai de ma vie plumitive.

Il ne pouvait, vous comprenez bien, être question pour moi d'aborder ces articles de fonds, ces graves bulletins qui tiennent le haut du pavé dans la composition d'un journal. Il faut pour les traiter un esprit positif, une instruction solide et la grande expérience du monde. Ma vie privée, mes études sommaires et mon imagination badine me reléguaient forcément au feuilleton, aux variétés, voire même aux faits divers. Laissant donc à de plus dignes le cantonnement des Arabes, la décentralisation, le droit de tonnage, le barrage des oueds, le budget séparé, le lin, le tabac, le coton, et autres problèmes coloniaux, je me suis renfermé prudemment dans le genre moins ambitieux du compte-rendu, de l'anecdote et de la fantaisie. La pluie et le beau temps, les cérémonies religieuses, les solennités nationales, les distributions de prix, ont tour à tour défrayé mon humeur écrivassière. Je n'oserais pas trop demander au lecteur

s'il a pris quelque plaisir à ces berquinades, mais pour moi, je m'y suis amusé l'impossible. On profite deux fois d'une chose à la raconter, vingt fois à la rédiger, cent fois à la faire imprimer.

Si le nom d'un journaliste parisien de quelque poids est connu dans le monde entier, sa personne, tout au contraire, demeure parfaitement ignorée même de ses voisins. Il n'y a d'exception que pour les très grands : les Dumas, les Janin, les Véron, les Gautier ; et encore faut-il que la charge s'en mêle. Dans une petite ville, la notoriété de l'individu marche de pair avec la célébrité du nom. Il suffit d'avoir signé deux articles dans un journal pour être aussi connu que Monsieur le maire. Cet éclat peut blesser la modestie d'un auteur, si jamais auteur fut modeste, mais il lui vaut en retour certains avantages. Tranchez-vous du Juvénal? on vous craint. Un trait de satire est si tôt lancé ! A la poste, on vous remet vos lettres avec plus d'exactitude ; vous êtes mieux servi au restaurant, mieux habillé chez le tailleur, mieux ordonnancé par le médecin. Professez-vous au contraire l'optimisme du docteur Pangloss ? On vous adore. L'éloge a tant de charmes ! et vous en disposez. C'est à qui sollicitera l'honneur de faire votre connaissance. Il vous pleut des déclarations. Reste seul l'embarras du choix. Vous choisissez pourtant ; et je pourrais citer plus de trois Algériens dont la précieuse amitié ne m'a pas été autrement acquise.

Est-ce à vous, cher maître, qu'il faut apprendre les voluptés idéales que procure la composition d'un roman, d'un poème, d'une anecdote, de toute œuvre enfin où la

fiction domine ? J'ai toujours un article en train dans la poche. Plutôt quatre crayons que deux. Toujours une douce préoccupation dans l'esprit : plan qui se dessine, intrigue qui se noue, phrase qui s'arrondit. Suis-je à la promenade, au cercle, dans ma chambre ? mon heureux petit monde me tient compagnie. L'autre, l'ennuyeux, disparaît avec ses boues, ses douleurs et ses monstres. Je regarde les passants, les mouches, le plafond, le bout de mes souliers, et je vois des anges, des paradis. Les plus riches palais sont à moi, les meilleurs amis, les plus belles femmes. Il est deux heures du matin, tout le monde est rentré, couché, dort, ronfle et fait des rêves plus ou moins saugrenus, que souvent je suis encore là, tout seul sur un banc de la place, fort mal assis, fort triste en apparence, mais planant en réalité dans les cercles élyséens de la pensée ravie.

Viennent ensuite les petits bonheurs de la publicité. Un élégant ne tressaille pas plus à voir son buste orné d'un paletot de Dussautoy, qu'un écrivain son style revêtu de caractères typographiques. Sur le brouillon, il était lourd ; les pattes de mouches l'embarrassaient, les ratures l'obscurcissaient. Imprimé, c'est du Buffon, c'est du Voltaire, à l'œil, du moins. Votre article paraît enfin. On le lit au salon, dans la boutique, au café, dans la rue, partout. Vous ne le voyez pas, mais vous le supposez. Et vous sentez comme une transfusion intellectuelle vous apparenter instantanément des milliers d'individus. Les inconnus que vous rencontrez ne vous semblent plus étrangers. Vous les salueriez, vous leur tendriez presque la main. N'ont-ils pas, à défaut de votre sang dans les

veines, vos pensées dans l'esprit? Un critique parfois vous jette bien la pierre ; c'est toujours un imbécile. La masse ne dit rien ; silence approbatif. Vos amis, s'ils ricanent tout bas, tout haut vous complimentent. Votre œuvre enfin s'est augmentée d'une pièce nouvelle qui, le jour venu des ressouvenirs, fera nombre charmant avec les poésies de collége, les lettres d'amour et les impressions de voyage.

Le journaliste amateur a, de plus, certains agréments qu'ignorent hélas! la plupart de ses confrères. Il travaille à son heure, à son idée, pour son plaisir. Indépendant comme l'oiseau, il voltige de feuille en feuille. L'inspiration regimbe-t-elle, il flâne. Moins on s'entête et plus vite revient la veine. Il choisit librement les sujets qui l'inspirent. Aussi les traite-t-il toujours sinon avec le génie qui force les bravos, du moins avec l'amour qui concilie les cœurs.

Mais je m'oublie à vanter la douceur de travaux dont je suis probablement le seul à jouir. Il est d'ailleurs temps de conclure. Certes, à bien chercher, peut-être verrait-on quelque ombre s'ajouter aux lumières du tableau que je viens d'esquisser d'un été algérien. Tout le monde n'affectionne pas exclusivement la musique militaire, la natation, le soleil, la lune, la peinture et le journalisme. Il est d'autres besoins. Or, on ne trouve ici, depuis la fin de mai, jusqu'aux premiers jours d'octobre, ni spectacles, ni concerts proprement dits. On n'a même pas la res

source de ces fêtes mauresques et de ces danses d'Aïssaoua qui, l'hiver, alimentent la curiosité des étrangers. L'éparpillement de la société rend les soirées presque impossibles. Un bal ferait événement. Si curieux qu'il semble d'abord, le vent du sud finit toujours par fatiguer. Je crois fermement que ceux qui sont malades à Alger le seraient pareillement et même beaucoup plus ailleurs; mais il suffit que, vu la différence de climat, les indispositions soient autres, pour qu'on s'en effraie doublement.

Aussi, toute considération personnelle écartée, suis-je loin de prétendre que l'on doive venir à Alger pour le seul agrément d'y passer l'été. Je pourrais même désigner cent stations préférables, sur le bord des lacs de Suisse, aux villes d'eaux de France et d'Italie. Je sais surtout, dans le golfe enchanté de Naples, une île merveilleuse, Ischia, qu'a chantée Lamartine en des vers immortels. Je sais dans Ischia (ceci n'est point une réclame, c'est un cri de conscience et de gratitude) je sais dans Ischia le plus charmant réduit, la villa du docteur Chevalley de Rivaz, où tout malade est sûr de trouver de la santé, tout poète des inspirations, tout peintre des sites sublimes et tout galant homme un ami. Mais je me crois aussi en mesure de soutenir qu'on ne doit pas non plus fuir Alger uniquement pour ses chaleurs. En définitive, l'été d'Alger, favorable à quelques-uns, n'est redoutable pour personne.

Faut-il maintenant vous demander pardon, cher monsieur, d'avoir osé vous écrire, comme on dit, à travers le public? J'ai pensé que mes observations pourraient

ainsi profiter à plus d'un, et que, publiées sous vos auspices, elles contribueraient plus efficacement à détruire les injustes préventions qui pèsent encore sur la belle patrie à laquelle chaque jour, même le plus brûlant, m'attache davantage.

CHARLES DESPREZ.

Alger, septembre 1862.

Alger. — Imp. de l'*Akhbar* — ED. BALME et Cie.

# ALGER L'ÉTÉ

ALGER. — TYPOGRAPHIE BASTIDE

PLACE DU GOUVERNEMENT.

# ALGER L'ÉTÉ

PAR

CHARLES DESPREZ

---

LE CLIMAT. LA FLANERIE. L'EXPOSITION BAB-AZOUN.
LES DIMANCHES. LES FÊTES. LA CAMPAGNE. LE JARDIN D'ESSAI.
LA MUSIQUE MILITAIRE. LE COLLÉGE ARABE.
LA BIBLIOTHÈQUE.
LES BAINS DE MER. LE JOURNALISME.

---

TROISIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

ALGER
BASTIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS
CHALLAMEL, LIBRAIRE-ÉDIT., COMMISS^re POUR L'ALGÉRIE
30, Rue des Boulangers

1865

# ALGER L'ÉTÉ

## A M. ALEXANDRE DE LAVERGNE

Lorsque le gouvernement de l'Algérie fut détaché du ministère de la guerre, il vous était, on le dit du moins, cher monsieur, très facile d'échanger la belle place que vous occupiez alors si dignement au bureau des affaires arabes, contre une position pareille, ou même plus brillante encore, au chef-lieu de la colonie.

Vous avez reculé, paraît-il, devant le climat. Vous vous êtes figuré cette pauvre cité d'Alger livrée, huit mois sur douze, aux rayons calcinants d'un soleil équatorial, et ses infortunés habitants condamnés à toutes les tribulations qu'engendrent les températures extrêmes.

Abandonnant alors une carrière qui vous semblait comporter des périls et demander une lutte au-dessus

de vos forces, vous vous êtes remis tout entier à la composition de ces livres charmants qui vous ont déjà valu tant de brillants et légitimes succès.

N'auriez-vous pas mieux servi néanmoins les lettres et l'État tout ensemble, si, plus exactement renseigné sur les étés du Sahel, vous n'aviez pas cru devoir décliner la charge honorable à laquelle vous appelaient ici vos talents administratifs? La colonie, si bien pourvue qu'elle soit, manque encore de guides sûrs, et la vieille Mauritanie offre au génie du romancier une mine féconde en sujets dramatiques, en types originaux.

Mais quoi de moins irrévocable que les résolutions humaines! Des circonstances imprévues peuvent vous rappeler au timon des affaires arabes. Que ce ne soit plus alors la crainte du climat qui vous arrête. J'habite incontestablement le local le plus chaud d'Alger. Frustré des brises du nord par les hautes maisons qui d'un côté le dominent, avancé comme un cap sur une place torréfiée depuis le matin jusqu'au soir, il ne perd ni un rayon de soleil, ni un reflet de mur, ni un souffle de siroco. Ma constitution, d'autre part, est singulièrement impressionnable. Le moindre excès l'atteint, et les grandes chaleurs ne lui sont pas moins nuisibles que les froids rigoureux. Vous devrez donc me croire d'autant plus, si je vous vante les charmes de l'été d'Alger, que je me suis trouvé plus à même d'en sentir les inconvénients.

---

## I

## LE CLIMAT

Et d'abord, permettez-moi de vous le dire, vous ne connaissez l'été que de nom. Les prétendus étés de Paris, ne vous en ont montré que l'ombre ou la charge.

Dressons en effet leur bilan.

Si la neige leur fait la grâce de ne plus tomber au mois de mai, les giboulées, par contre, les harcèlent jusqu'à la fin de juin. Pour eux, même au cœur de

juillet, jamais le froid ni la pluie ne désarment. Les jours caniculaires peuvent aussi bien marquer tempête que beau fixe à l'anéroïde, huit degrés que trente à l'échelle thermométrique. Et les tardives fleurs qu'ils ont fait à grand'peine éclore, sont dès octobre flétries par la gelée blanche, si des chaleurs sénégaliennes ne les ont préalablement brûlées en septembre. On les désirait à la Pentecôte, on les regrette à la Toussaint.

Les fruits ne sont guère mieux traités. Ceux qui mûrissent, le font si lentement, que la grêle, l'humidité, la sécheresse, les insectes en appauvrissent toujours la récolte.

Ah ! j'en ai sur le cœur, de vos étés du Nord ! Que de plans renversés, de travaux empêchés, de plaisirs traversés par eux !

Les aubergistes de Barbison m'ont vu, six semaines durant, guetter les chênes de Franchart et les rochers des gorges d'Apremont, sans qu'une échappée de lumière m'ait permis d'en faire l'esquisse.

J'ai parcouru, dans la saison que vous appelez belle, la Normandie, la Bretagne et l'Alsace ; mais les blanches falaises d'Étretat, les vallées pittoresques du Morbihan, les merveilles architecturales du clocher de Strasbourg, ne me sont apparues que voilées par la brume ou noyées dans la pluie.

J'ai grelotté le jour de la Saint-Jean dans mes habits d'hiver ; le lendemain, par suite d'un de ces brusques revirements si communs dans le Nord, j'étouffais en veste d'été.

Je compterais les clairs de lune dont j'ai pu jouir sans mélange.

Je ne me rappelle aucune villégiature des environs de Paris qui ne m'ait valu plus de parties de billard, et de lectures au coin du feu, que de chasses, de pêches et de promenades. Le bal d'Asnières, la fête de Meudon, les grandes eaux de Versailles, ne reviennent à mon souvenir qu'accompagnés d'averses et de boue, que suivis de toilettes perdues et de rhumes inguérissables.

Ecoutez, maintenant, la monographie d'un véritable été, de celui que je viens de passer, beaucoup par fantaisie, un peu par dévouement. Étudier au double point de vue du confort et de l'hygiène, une saison si peu connue du climat africain et contre laquelle tant de préjugés s'élèvent encore, n'est-ce pas une tâche propre à stimuler la curiosité du touriste et le zèle du philanthrope? Ne valait-elle pas qu'on lui sacrifiât quelque bien-être, qu'on encourût pour elle quelques dangers? Mais, récompense aussi prompte que belle, le profit s'est tout d'abord substitué aux sacrifices, la santé à la maladie, et le ravissement aux ennuis consentis par avance.

Avril, qui n'est chez vous qu'une fallacieuse antiphrase, ouvre ici la saison d'été, l'hiver ayant compté comme printemps. La chaleur est déjà de dix-huit degrés, et le nombre des jours de pluie se réduit à cinq environ pour toute la durée du mois. Les orangers, les acacias, les arbres de Judée, les asphodèles, les œillets, les lupins, les iris, joignent leurs fleurs à

celles qui, comme la violette, la rose, la cassie, le plombago, le géranium, n'ont un seul jour, même en décembre, cessé d'embaumer la campagne. Les amandes, les petits pois, les artichauts, les asperges abondent. Les hirondelles arrivent. On sort les chaises. On musèle les chiens.

Le joli mois de mai, ce rêve malheureux des poètes septentrionaux, n'est point à Alger une fiction. Il y fleurit en vile prose, aussi resplendissant que dans vos plus beaux vers. Le lis, le chèvrefeuille, le laurier rose, le jasmin, s'épanouissent sur les murs, dans les haies, au bord des ruisseaux. Les abricots, les prunes, les figues, les cerises sont en pleine maturité. L'air moins cru baigne l'horizon de vapeurs bleuâtres. Tout semble concourir pour enchanter l'esprit, pour enivrer les sens.

La plupart des hiverneurs ont l'habitude de retourner chez eux à la fin d'avril. Grande faute, double inconvénient. Ils se privent de la meilleure saison des pays chauds, et se condamnent à la pire des climats tempérés, neutralisant ainsi les bons effets du voyage.

Juin continue les délices de mai. Le thermomètre oscille entre vingt et vingt-cinq degrés. Menace-t-il de monter plus haut? quelques instants de pluie calment son ardeur. Malgré l'élévation et la puissance du soleil, la terre conserve encore assez d'humidité pour fournir aux fraîcheurs du soir.

La campagne est dans tout son éclat. Au feuillage rare et foncé des arbres du midi se joignent les ten-

dres verdures et les rameaux luxuriants des essences du nord. Les clématites, les lianes, parure de l'hiver, commencent à se dessécher, mais leurs gracieux festons se colorent en même temps des plus riches tons du carmin, du citron et de l'amarante. Les raquettes du cactus se couronnent de fleurs jaunes, les turions d'aloès s'élancent comme des futaies du redoutable faisceau de leurs lances. Les grenadiers attachent au bord du chemin leurs bijoux de corail. L'azédarach, dont les feuilles d'un vert luisant se ramassent en forme de grappes, mêle aux grappes dorées de ses baies les grappes lilas de ses fleurs. Derniers et éphémères présents de vos automnes, les chrysanthèmes, les dahlias s'épanouissent, mais avec un avenir de quatre mois de floraison. La tubéreuse, plante rare, impossible chez vous, rustique, généreuse ici, donne de longs rameaux dont le parfum indéfinissable semble une concentration des arômes les plus exquis de l'oranger, du lis, du jasmin et du datura.

Le grand travail de la nature finit en juillet. Toutes les promesses se réalisent, alors que par toute l'Europe il leur faut encore compter avec des semaines d'intempéries. La moisson est faite depuis longtemps. On cueille le raisin, les pêches, les melons et les figues de Barbarie. Quant aux pommes, aux poires, aux bananes, aux oranges, il serait assez difficile de préciser l'époque de leur maturité. On en mange sans interruption.

Rien de savoureux comme l'orange au mois de juillet. En connaissent seuls le mérite ceux qui vivent

aux lieux de sa production, car l'excès de maturité la rend alors intransportable.

La grenade n'est, à Paris, qu'un objet de curiosité. Nos indigènes lui font plus d'honneur. S'il faut en croire un médecin arabe dont je vous recommande le nom quand vous serez parrain, Djellal-ed-Din-Abou-el-Oualid-Abd-er-Rhaman-Mohammed-es-Soïouti, le Prophète a dit : « Dans chaque grenade, il y a un grain qui vient du paradis et possède la vertu de guérir tous les maux. Celui qui veut profiter de ce grain doit, pour être sûr de ne pas le perdre, manger exactement tous ceux que contient le fruit. »

Les pluies ont définitivement cessé. Une goutte d'eau serait un phénomène. Les statistiques ne signalent rien de tel depuis des années. Les cieux, suivant la belle expression de Racine, semblent fermés et devenus d'airain. Le soleil, à midi, darde presque d'aplomb. Néanmoins, la température se maintient à des niveaux très supportables. La moyenne en est de vingt-six degrés. J'ai vu des soirées assez fraîches pour qu'on éprouvât le besoin de reprendre ses vêtements de laine. Et cependant, curieuse anomalie, tandis qu'à Paris dont la latitude est si favorisée déjà, le thermomètre tombe parfois à dix degrés, certaines villes moins rapprochées qu'Alger des tropiques, subissent des chaleurs de trente-deux à trente-cinq degrés.

La science, du reste, a déjà constaté la supériorité de ce pays dans les saisons extrêmes. La différence entre l'hiver et l'été y est moindre que partout ailleurs. Ainsi Malte, Pau, Nice, Rome, Barcelone, Li-

vourne, Palma, Malaga, Madère, dont les hivers sont plus froids que ceux d'Alger, ont aussi des étés plus chauds.

L'air du Sahel doit à sa sécheresse une salubrité que ne saurait offrir, à égalité et même à infériorité de température, une atmosphère humide. J'ai, par exemple, beaucoup plus difficilement supporté, il y a cinq ans, l'été de Palerme que, cette année, celui d'Alger.

Si l'on devait se plaindre ici de la chaleur, ce serait au mois d'août seulement; mais où ne s'en plaint-on pas alors? Ni Paris, ni Saint-Pétersbourg, ni même Haparanda ne font exception à la règle. La colonne thermométrique s'établit fixement au-dessus de vingt-cinq degrés, sauf les jours, fort rares encore, où règne le vent du désert. D'ailleurs, on a régulièrement, depuis midi jusqu'à six heures du soir, la brise de mer qui produit l'effet d'un immense éventail et neutralise les trois quarts de la chaleur.

Je l'ai nommé, ce vent terrible; il faut donc bien que, narrateur consciencieux, je vous en dise quelque chose.

C'était pendant l'été de 1860, peu de jours après mon débarquement. Je feuilletais un livre au cercle où la recommandation d'un ami m'avait fait recevoir avec le titre de membre étranger.

Le jour, d'abord suffisant, malgré qu'on eût tout fermé suivant l'usage rationnel adopté dans les pays chauds, baissa peu à peu, et tomba même au point d'interrompre ma lecture.

Je me levai pour ouvrir les persiennes ; mais à peine eus-je entre-bâillé la fenêtre, que je me sentis repoussé comme par les flammes d'un vaste incendie.

— Le siroco !... fit un membre.

Vous êtes, sans doute, déjà passé devant la bouche d'un four ou le brasier d'une locomotive. Le siroco produit exactement la même sensation.

Je descendis néanmoins pour étudier dehors un phénomène si nouveau pour moi. Mais loin d'en souffrir, je m'en amusai presque. On le sait, en effet : le vent du Sahara qui fatigue et énerve les gens du pays, stimule au contraire et ragaillardit les nouveaux venus.

Et l'on médirait d'un pareil climat ! Poli jusque dans ses boutades, hospitalier jusque dans ses rigueurs !

L'air était chargé d'une poussière épaisse et tellement impalpable qu'on l'eût prise pour du brouillard, si les dépôts blanchâtres qu'elle laissait partout ne fussent venus détruire cette conjecture.

Les rayons du soleil, engagés dans ce milieu compact, y formaient une auréole immense dont l'éclat rutilant blessait les yeux.

La mer, d'un gris fauve, mêlait ses vagues furieuses aux pesantes vapeurs d'un horizon terne et borné.

On n'apercevait plus, des collines onduleuses du Sahel et des verts sommets de Mustapha, qu'une silhouette vague et décolorée. Quant à l'Atlas aux pentes d'azur, il était tout entier comme noyé dans un bain de cendre.

L'invasion du fléau s'étant faite à l'improviste et ne remontant guère à plus d'une heure, les passages, les couloirs, les galeries, les voûtes, si nombreuses à Alger, avaient conservé leur température du matin. Mais dans les rues larges, sur les places et notamment au long des quais, la chaleur était stupéfiante.

Elle dépassait sensiblement celle du corps humain. On fourrait les mains dans ses poches, on relevait le col de son habit pour avoir frais. Les Arabes, dont le costume est si bien approprié au climat, s'enveloppaient dans leurs burnous comme en hiver.

Les feuilles des arbres se fanaient à vue d'œil; il semblait même qu'on les entendît rôtir et crépiter.

A des minutes d'un calme lourd et suffocant succédaient les rafales d'un vent lancinant.

Des nuages ou plutôt des bancs de sable volant éclipsèrent bientôt le disque déjà fort obscurci du soleil; et les différentes nuances de jaune, de citron, d'orange et de safran sous lesquelles apparaissaient vaguement les objets, suivant leur distance ou leur coloris, se fondirent en un seul ton cuivré, plombé, mixte, indéfinissable.

Au moment où je me disposais à rentrer chez moi, mon attention fut attirée par un groupe de gens ébahis qui regardaient avec de grands yeux quelque chose d'accroché à la muraille.

Je m'avance pour connaître l'objet de leur étonnement. C'était un de ces thermomètres monumentaux dont les opticiens aiment à parer la devanture

de leur boutique. Il marquait quarante-et-un degrés! A l'ombre, bien entendu; car au soleil il n'en eût pas donné moins de cinquante.

L'industriel, averti par nos exclamations, des équipées de son instrument, accourut pour le retirer. Qui sait! Peut-être craignait-il qu'il n'éclatât dehors.

Je monte; j'étais à peine au tiers de l'escalier, que le maître d'hôtel s'élance à ma rencontre comme quelqu'un qui porte une grande nouvelle.

— Voilà, dit-il, trente ans que j'habite ce pays, je n'ai encore rien vu de semblable.

Bien que les domestiques eussent pris soin de fermer les persiennes et les fenêtres de ma chambre, le siroco ne l'avait pas non plus épargnée. Une épaisse couche de poussière, aussi ténue que le pollen des lis, couvrait uniformément les meubles et s'était fixée d'une manière si tenace à quelques feuilles de papier restées sur le bureau, qu'il me fut impossible d'en faire usage. La mine de plomb s'écrasait dessus, et la plume de fer n'y produisait qu'un griffonnage pâteux.

La couverture de mes livres et le carton de mes albums s'étaient en outre recroquevillés comme s'ils fussent demeurés tout un jour devant le feu. Un annuaire de l'Algérie que je me rappelle parfaitement avoir fermé la veille, bâillait à se rompre le dos. Une brochure dont j'avais le matin même coupé soigneusement les pages, se roulait en des contorsions étranges. Il semblait qu'elle eût défrayé, trois mois durant, le public peu soigneux d'un cabinet de lecture.

Le vent continua toute la soirée. Il n'empêcha pas cependant la musique. Intrépides sont nos soldats, qu'ils manient la baïonnette ou qu'ils embouchent le trombonne.

Assis devant l'orchestre, en compagnie de plusieurs officiers, je m'étais rapproché de l'un d'eux pour causer. Insensiblement, au beau milieu de nos histoires, je me sentis échauder la main. Je crus d'abord avoir été touché par le bout allumé d'une cigarette; erreur bien permise en ce siècle tabagique. Mais non; c'était l'épée du voisin dont la garde brûlait comme un fer à repasser.

Tous les métaux, du reste, en leur qualité de corps conducteurs, offraient la même singularité. Mon lorgnon me grillait le nez, et je n'étais pas sans crainte pour le mouvement de ma montre dont la chaleur traversait les doublures de mon gousset.

Le marbre et la pierre, également conducteurs, étaient devenus presque dangereux, et les habitués de la balustrade qui sert de parapet à la place évitaient de s'y asseoir.

A mesure que la nuit tombait, l'horizon s'enflammait de lueurs effrayantes. On les attribuait généralement à des feux de chaumes ou de broussailles allumés dans la plaine par les cultivateurs; mais les alarmistes y voyaient des incendies de moissons causés par la chaleur seule!

Le vent tourna pendant la nuit, et le lendemain il ne restait plus du phénomène que le souvenir. Je ne sache pas, en effet, que l'on meure du siroco. Pourriez-

vous en dire autant des froids de quinze à vingt degrés qui frappent certains de vos hivers ? Et puis, des soirées de ce calibre, il ne s'en voit, au pis aller, que tous les trente ans ; une ou deux dans la vie.

Je me figurais naguère comme vous, cher monsieur, que la végétation devait d'autant plus vite se flétrir qu'elle s'était plus tôt prodiguée. Me voici bien désabusé maintenant. Que les gazons n'aient point tous conservé leur fraîcheur, nul doute. Au paradis seul l'éternel printemps. L'eau d'ailleurs manque en mille endroits ; mais partout où transsude le plus petit ruisselet, partout où fonctionnent des norias, partout où quelque ombre de bois ou de colline se projette, j'ai constamment trouvé la pelouse aussi verte que les arbres. D'ailleurs, vous le savez, nos caroubiers, nos oliviers, nos orangers, ne craignent pas plus le soleil, que votre buis, vos thuyas, vos sapins ne redoutent la gelée.

Quelques ondées annoncent le mois de septembre. Le vent du nord souffle plus fréquemment, et soulève, en touchant la terre chaude encore du rivage africain, des masses de vapeur qui teignent nos aurores des plus riches nuances.

Les ardeurs de l'été sont finies ; on n'en a plus que les délices. Les prés reprennent leur ton d'émeraude, et les fleurs de l'hiver n'attendent pas que celles de l'été soient flétries pour commencer leur règne. Au jasmin, à l'héliotrope, se marient le doux cyclamen, la scille maritime et vingt espèces curieuses dont les noms ne sont connus que des botanistes.

La plupart des valétudinaires, disais-je tout à l'heure, quittent trop tôt leur hivernage. Ils viennent aussi le chercher trop tard.

Lorsque en novembre ils se décident à se mettre en route, déjà les brouillards malsains de l'automne et les premiers froids de l'hiver ont empiré leur état. Le trajet alors s'effectue dans les plus mauvaises conditions. Ciel gris qui vous chagrine, neige qui vous transit, compétiteurs qui vous disputent les coins en vagon, les cabines au paquebot, mer houleuse qui vous abîme, et pour comble d'ennui, difficulté de se loger comme on voudrait en arrivant. Hôtels, maisons meublées, chambres garnies, sont écrémés déjà.

Tandis qu'en s'y prenant au milieu de septembre, on échappe à toutes ces contrariétés. La triste émigration se change même en partie de plaisir. Bon temps, beau ciel, coins à discrétion, hublot à bord, mer d'huile, et vingt fenêtres à choisir sur la place du Gouvernement... Un magnifique restant d'été charme les premiers jours de l'exil, et vous sauve de la nostalgie. L'installation est faite et parfaite. Viennent les pluies maintenant, vous les supporterez d'autant mieux que vous savez quels doux loisirs, quelles charmantes promenades vous réserve la moindre éclaircie.

---

## II

## LA JOURNÉE DES ALGÉRIENS

La population d'Alger ne m'a paru, malgré le départ des étrangers et l'augmentation de la chaleur, ni moins nombreuse ni moins active en été qu'en hiver. Les ouvriers poursuivent leurs travaux, les industriels leurs affaires, les désœuvrés leur flânerie, avec le même air de zèle et d'intrépidité qu'à Noël.

Le costume seul est changé.

La toile et les couleurs claires au lieu de la laine et des teintes sombres.

La troupe, la première, a donné le signal en inaugurant, dès le quinze avril, le pantalon blanc.

Le civil, plus frileux, il faut croire, ne s'est dégarni qu'à la fin de juin. Alors seulement, on a vu les Arabes dépouiller un des trois burnous superposés qui les emmaillotent l'hiver, les Maures quitter leur caban, les Kabyles leur gandoura ; les petits indigènes courir nu-bras, nu-cou, nu-jambes, sans autre vêtement que la chemise de coton et le seroual de calicot ; les Espagnols abandonner la vareuse pour la blousette ; les colons enfin s'habiller de coutil, brodequins de coutil, cravate de coutil, chapeau même, garni d'une surcoiffe et d'un bavolet de coutil.

Quant aux dames, elles sont partout trop esclaves de la mode pour que les ardeurs du climat leur permettent de rien changer, extérieurement du moins, à l'ordonnance des gravures qui leur sont envoyées de Paris.

La santé publique ne laisse rien ou presque rien à désirer.

La fièvre ne sévit que dans certains cantons de l'intérieur, auprès des eaux stagnantes et des terrains nouvellement défrichés; les dyssenteries ne sont, la plupart du temps, que le résultat d'imprudences.

La seule affection véritablement endémique, c'est la *bourbouille*, autrement appelée gale bédouine, à cause des rougeurs et des démangeaisons qui la caractérisent. Mais, loin de s'en défendre, on l'accepte comme une inoculation aux aventures du climat; loin

de s'en plaindre, on la bénit comme un dérivatif aux graves indispositions que pourrait occasionner une température insolite. Le fait est que plus elle vous cuit, vous harcèle, vous martyrise, et plus on se sent d'appétit, de gaieté, de vigueur. Sans oublier les vieux Africains, elle favorise de préférence les nouveaux débarqués. *Et quorum pars magna fui.*

Voulez-vous savoir maintenant les habitudes, les travaux, les plaisirs de la saison ?

A l'avantage d'avoir en hiver des jours plus longs que les vôtres, Alger joint celui d'en avoir en été de plus courts. Les nuits alors suffisent à ce rayonnement de calorique, à ces abondantes rosées qui tiennent presque lieu de pluie.

Les matinées ainsi rafraîchies offrent tant d'attrait, qu'à l'opposé de leurs voisins d'Espagne et d'Italie, les Algériens se lèvent de bonne heure. L'aube à peine commence à poindre, que les lampistes laghouatis, armés du long bâton, signe distinctif de leur état, courent d'un réverbère à l'autre et se dépêchent d'éteindre le gaz. Les débitants d'absinthe et de champoreaux ouvrent leurs boutiques, funestes écueils où tout ouvrier qui passe, tient à honneur de payer la dîme de son salaire et de sa santé. Ne fallait-il pas, comme ils disent ici, tuer le ver et se mettre le cœur au ventre !

La plupart des ouvriers actuellement employés à Alger sont des maçons, et les maçons des Espagnols. Aussi diffèrent-ils complètement, pour l'aspect, du populaire parisien, si disgracieux en général avec sa

tête enfoncée jusqu'au cou dans sa casquette, et la longue blouse bleue qui lui pend jusque sur les mollets. Petits, mais bien proportionnés, les épaules larges, le cou dégagé, la nuque haute, les cheveux noirs, le teint brun, les yeux brillants, les traits plutôt agréables que beaux, l'attitude toujours académique, ils portent un chapeau de feutre élégamment incliné sur le front, une ample chemise de couleur, un pantalon blanc que serre à la taille une écharpe rouge. Leurs pieds sont chaussés d'espadrilles. Vus d'assez loin pour que les taches, trous et pièces de leurs vêtements s'effacent, ils me rappellent ces sveltes titis, ces fringants débardeurs qui, de notre temps, éclipsaient, au bal de l'Opéra, le pierrot, le bébé, le chicard, de mode aujoud'hui.

Le ver expédié comme il faut, ils prennent la direction de leurs chantiers : boulevard de l'Impératrice, nouveau lycée, rue Napoléon, chemin de fer; on bâtit partout maintenant. Et, sauf aux heures de sieste, les voilà, le marteau, l'équerre, la truelle en main, piochant, cognant, travaillant jusqu'au soir. Ni soleil, ni siroco, ne les arrête. On dirait une armée de salamandres.

Les muezzins cependant, perchés dans les hauts minarets, font entendre leur appel nasillard; et les ombres du crépuscule ne sont pas encore dissipées que déjà les mosquées s'emplissent de croyants.

Bientôt le soleil paraît. Les maisons ouvrent leurs portes et déversent leurs habitants. Ce sont d'abord les maîtres d'hôtel, les ménagères, les bonnes, les or-

donnances qui, raccrochés en chemin par le petit commissionnaire maure à deux sous la course, vont au marché faire la provision.

Commis de magasin, bureaucrates, clercs, écoliers, étudiants, fonctionnaires, se montrent ensuite. Les flâneurs, les messieurs, les dames suivent de près. Quel lit si doux vaudrait alors nos rues baignées d'ombre, et cette divine fraîcheur que répand sur Alger la brise encore tout imprégnée des brumes de la mer et des rosées de la montagne !

A dix heures, on bat la retraite, et les soldats rentrent dans leurs casernes où la sollicitude du réglement, venant en aide à leur imprévoyance, les invite à passer dans le far-niente les plus chaudes heures du jour. Les ouvriers suspendent leur besogne. Quelques-uns restent dans les chantiers, mangent la provision apportée le matin, et dorment à l'abri d'un pan de mur en construction. La plupart vont passer chez eux les trois heures de repos qui leur sont accordées.

Les bourgeois cependant, les employés, les officiers, déjeunent solidement, trop solidement peut-être, accumulant chope sur demi-tasse, gloria sur petit verre, en dépit de la Faculté qui prescrit aux Européens, sinon la diète frugale adoptée par les indigènes, du moins un régime plus en rapport avec les besoins de l'acclimatation.

La gourmandise est, du reste, un peu le défaut caractéristique des civilisations avancées. « Nous mangeons trop, » confessait lui-même le grand apologiste de la fourchette, Brillat-Savarin. Et puis, le moyen

de résister à l'attrait de ces succulents déjeuners de cinq plats que les pensions d'Alger nous servent pour un prix qui semblerait fabuleux chez vous !

La sieste vient après, sieste bénie, sieste sacrée. Je connais des Algériens qui feraient plus volontiers le sacrifice de leur nuit que de leur sieste.

L'activité citadine, un peu ralentie dans le milieu du jour, reprend sur les trois heures, et croît à mesure que le soleil baisse.

Alger se présente alors dans ses meilleures conditions d'aspect. L'ombre tant désirée se répand dans les rues, s'allonge sur les places, et repose agréablement l'œil fatigué de lumière. Le ciel se teint de nuances lilas, roses, verdâtres, purpurines. La mer se calme, s'aplanit, s'endort, et sur sa nappe de lapis glissent lentement les voiles dorées par les feux du couchant.

Les gens du beau monde ont fait leur toilette, et fuyant les arcades où l'air du soir n'a pas encore eu le temps de pénétrer, ils viennent étaler sur la place du Gouvernement, leurs crinolines et leurs sourires, leurs panamas et leur superbe. On se retrouve, on s'aborde, on circule par groupes, on se concerte, on s'associe pour les plaisirs du soir.

Les musiques de la garnison, qui jouent, en hiver, dans l'après-midi, se font entendre le soir, en été, depuis huit heures jusqu'à neuf.

C'est à peu près la seule distraction journalière qui soit alors offerte aux Algériens ; mais elle a tant de charme que nul ne paraît s'en lasser. Riche et pauvre,

civil et soldat, tout le monde s'y porte avec empressement.

D'avance on a rangé les chaises, dressé les pupitres. Fournis à tour de rôle par les régiments de ligne, d'artillerie et de chasseurs, les virtuoses ne tardent pas à paraître avec leurs instruments dont le cuivre poli miroite aux feux du gaz ou de la lune.

Les dilettantes, suivant leur fortune ou leur fantaisie, s'assoient par groupes sur les chaises, par files sur la balustrade, font cercle debout autour de l'orchestre, ou se promènent à pas comptés en longeant l'allée des platanes.

Les morceaux, en général, ne brillent pas moins par le choix que par l'exécution. On en joue cinq. Un boléro d'abord, une marche, un pas redoublé, façon de lever de rideau qui met en haleine les exécutants et relance au loin les retardataires. Viennent ensuite les compositions de haute graisse, comme dit Rabelais, ouvertures, fantaisies, mosaïques, opéras : la *Dame blanche*, le *Trouvère*, le *Chalet*, *Freychutz*, *Lucie*, le *Prophète*. Une valse pour finir, un galop, une mazurka, quelque chose de vif, de sautillant, de gai : le *Rossignol* avec ses onomatopées musicales ; le *Chemin de fer* où les instruments harmonisent le bruit des roues, de la vapeur et de la foule ; la *Saint-Hubert*, avec ses claquements de fouets, ses aboiements de chiens, ses coups de fusil et ses trépignements de cavalcades.

Entre les morceaux, on devise avec cet abandon qu'inspire un esprit heureusement disposé. Rien de

tel en effet que la musique pour favoriser l'entre-gent. Des sympathies se révèlent, des œillades se glissent, des compliments s'échangent, de société à société, de promeneur à promeneuse. Tantôt l'obscurité protége les intrigues; tantôt, complice de l'observateur, l'indiscrète Phœbé dénonce les regards, vend les gestes, trahit les sourires. Tout, sous ses doux rayons, semble beau, riche, aimable. Les femmes sont toutes jolies, les hommes tous galants, les toilettes toutes fraîches, les haillons même luxueux.

A neuf heures, on éteint les chandelles, on rentre les pupitres, et les musiciens regagnent en rangs leur caserne. Le coup de canon retentit, les tambours battent la retraite, le public se retire, et bientôt il ne reste plus dehors que les flâneurs forcenés et les prolétaires domiciliés qui, sur le rebord d'un trottoir, qui sur les marches d'un escalier.

A moins toutefois que nos braves ne se fassent, de régiment à régiment, la politesse d'un punch d'adieu ou de bien-venue, politesse que les embarquements de troupes occasionnés par les affaires du Mexique ont renduc, cet été, fréquente.

L'honorable compagnie s'attable alors sous la tonnelle d'un café de choix. On lui sert à plein bol la liqueur flamboyante. A deux pas, en dehors du jardin, l'orchestre militaire joue morceau sur morceau, s'abreuve et joue encore, s'abreuve et joue toujours; tant et si bien que parfois le son de la cloche qui détache onze heures du minaret de la mosquée Djedid, heurte en chemin la fugue d'un piston ou la ritournelle d'un

saxophone. Le public non invité profite, à distance, bien entendu, de ces agapes fraternelles, et la couchée se trouve d'autant retardée.

---

# III

## LA FLANERIE

Dans tous les pays du monde et surtout dans celui-ci, la saison plus particulièrement goûtée des musards, c'est l'été. Permettez-moi donc de vous faire, à propos de climat, une esquisse de la flânerie telle que les Algériens la pratiquent.

Un encyclopédiste de poids a défini la flânerie : « la paresse des gens d'esprit. »

Dire alors d'un endroit qu'on y flâne beaucoup, c'est en faire moins le procès que l'éloge. C'est établir implicitement, d'abord qu'il contient une certaine quantité d'habitants spirituels, ensuite qu'il possède plus ou moins les conditions d'étendue, d'activité, de splendeur, d'agrément, nécessaires à la flânerie. Paris regorge de badauds, et pourtant quelle capitale! Naples, la mieux douée, sinon la plus civilisée des cités italiennes, Naples a créé le far-niente.

Me voilà donc maintenant fort à l'aise pour émettre cet avis, injurieux au premier abord, mais flatteur en définitive, qu'Alger est une des villes où les flâneurs abondent le plus.

On serait même parfois tenté de croire, à l'aspect de ses rues, en de certaines heures, que le nombre des oisifs y dépasse celui des gens occupés.

Comptons, en effet.

C'est d'abord l'essaim des touristes qui, de prétextes si spécieux dont il leur plaise de l'orner, ne pourront jamais ennoblir beaucoup leur vagabondage.

Viennent ensuite les malades dont le principal traitement consiste à se promener au grand air et à se reposer au soleil.

La plupart des indigènes, avec leur tendance au fatalisme et leurs habitudes méditatives, ne font guère d'autre besogne.

A cette liste, il faut joindre une masse d'ouvriers sans ouvrage, qu'ils n'en cherchent ou n'en trouvent pas; des légions de militaires, des théories d'em-

ployés, des bandes de collégiens, auxquels leur service ou leurs classes ne prennent par jour que peu d'heures. Enfin, l'ordinaire appoint des belles dames, des marmots et des bonnes d'enfants, que jamais le travail ne tourmente guère.

Si l'on ajoute à cette énorme agglomération d'oisifs un concours vraiment prodigieux de circonstances favorables à la flânerie, telles que : la beauté d'un climat où des huit mois entiers se passent sans qu'il pleuve, la disposition panoramique d'une ville étagée en gradins sur la rive d'un golfe enchanteur, l'excessive concentration des rues, la commodité des arcades, les scènes variées d'un port de mer, l'intéressant tableau d'une colonie naissante, avec ses tâtonnements, ses naïvetés, ses échecs, ses triomphes, on comprendra sans peine que les passe-temps soient vite devenus une des choses les plus recherchées et les plus perfectionnées d'Alger.

Oisif moi-même un peu, sous couleur d'hivernage, je les ai plus ou moins expérimentés. Je puis donc essayer d'en parler, sinon avec talent, du moins avec exactitude.

La pure flânerie, la flânerie proprement dite, mère et souveraine de toutes, celle qui consiste à marcher pour le plaisir de marcher, sans direction ni but, à regarder pour le bonheur de regarder, sans motif ni discernement, compte ici de nombreux amateurs. Il y a des gens qui littéralement se promènent du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'à l'aurore. Mangent-ils? dorment-ils? On en pourrait douter, à les voir lou-

voyer sans trêve par les galeries, et de leurs pieds user les dalles des trottoirs, ne se donnant d'autre repos que la lecture des affiches ou l'examen des étalages.

L'enquête *de commodo et incommodo* pour les expropriations du boulevard compte des mois de date, la mise en adjudication des travaux du pont de Mimouch est jaunie par la vétusté ; Mme Philippe offre depuis un siècle à la curiosité des passants ses missels reliés d'ivoire ; Calanca son musée de costumes arabes ; les photographies des illustrations contemporaines semblent stéréotypées aux murs de Bastide ; pourtant il s'y rassemble constamment du monde.

Les étaux du marché, les ventes à l'encan de la place de Chartres, les liquidations forcées des magasins en faillite, les oiseleurs de la rampe de la Pêcherie, s'ils manquent souvent d'acheteurs, sont, par contre, toujours entourés de curieux.

Indépendamment du public obligé des saltimbanques, des arracheurs de dents, des chiens qui se battent, des ivrognes qui zigzaguent, des filous qu'on arrête, des convois et des régiments qui passent.

En regard de cette espèce de flâneurs, que j'appellerai par analogie les flâneurs à courre, se placent les flâneurs auxquels le repos sourit davantage, les flâneurs à l'affût. Ceux-ci se subdivisent en maintes variétés, dont la première, assez accommodante en fait de voisinage, dispute aux portefaix, aux manœuvres, aux vagabonds, les pauvres bancs à claire voie qui bordent l'allée des platanes.

Mais, en retour des inconvénients, plus ou moins exagérés toutefois, de la compagnie, quel spectacle!

D'un côté, sur la place, les promeneurs, parfois en quantité si grande que, n'étaient les authentiques documents du géographe Mac-Carthy, l'on ne croirait se tromper de guère en donnant à Alger une population de deux cent mille âmes. Ce sont des officiers au brillant uniforme, à la poitrine chamarrée de croix et de rubans; des dames richement parées, montrant au soleil étonné de la sauvage Mauritanie les robes de Baudrand et les chapeaux de la maison Besson; des étrangers pilotés par Ali-ben-Omar, le cicerone de bon ton, qui leur explique le rhamadan ou les conduit à quelque derdeba.

C'est, de l'autre, un continuel va-et-vient de piétons affairés, de chevaux, de voitures; les écoliers en récréation, les sergents de ville au guet, les pelotons en marche, les ordonnances en commission, les chariots attelés à la manière antique, les écuyers, les amazones, les omnibus de Mustapha et de Saint-Eugène, les diligences du Fondouck et de Tizi-Ouzou, le brillant coupé du gouverneur, la voiture plus modeste de l'évêque, et la confortable calèche du général Yusuf avec son jokey noir affublé d'une livrée asiatique.

Quelques figures indigènes, quelques détails de la vie musulmane, viennent de temps à autre opposer leur rude contraste aux habitudes policées de ce quartier moderne où l'élément européen domine.

Mais pour avoir un vrai tableau de la fusion nais-

sante, il faut gagner cette zone amphibie qui sépare les terrains plats de la portion déclive, la rue Napoléon, la place de Chartres, ou le bas des rampes conduisant à la Casbah.

Le café Mohammed de la rue Boutin me semble à cet effet un des meilleurs observatoires.

Quoique installé dans une maison neuve, à côté même de la cathédrale, il est tenu par un franc Mograbin qui baragouine toutes les langues et particulièrement le *sabir*. Des nattes pour s'étendre en meublent l'intérieur, tandis que des bancs pour s'asseoir garnissent, en dehors, les côtés de la porte.

Chrétiens, juifs et mahométans, simultanément le fréquentent, et se donnent pour un ou deux sous les voluptés gustuelles du café maure et du *sahaleb* musqué, jointes au plaisir toujours si prisé de voir à son aise passer le monde; monde ici doublement curieux, attendu le mélange des races et la confusion des costumes.

Ceint de l'écharpe orientale, le Parisien côtoie la Mauresque chaussée du bas en coton gris de Troyes; l'Espagnol, coiffé de la chachia tunisienne, fraternise avec le Kabyle vêtu d'un vieux pantalon de hussard.

A deux pas, devant la fontaine, se rencontrent, pour y puiser, la juive en crinoline et le biskri en blouse, l'une tenant entre ses doigts gantés la carafe de Baccarat, l'autre portant sur son épaule nue le *kolla deal n'hasse* ou pot de cuivre arabe, si gracieux de forme et si dur à l'user que les classiques

seaux de nos Auvergnats n'ont encore su prévaloir.

Préférez-vous à ces tons mélangés une couleur plus franche ? gravissons la rue Porte-Neuve.

Chemin faisant, remarquez déjà sur le seuil des portes, à l'angle des murs, au milieu même du pavé qu'ils encombrent souvent, ces indigènes accroupis, la tête penchée, le regard perdu, la cigarette ou le chibouque en main ; ils flânent.

Jetez un coup d'œil dans le demi-jour de ces étroites boutiques garnies de brimborions plus ou moins précieux. Un Maure s'y tient gravement, semblant garder sa marchandise, et paraissant attendre des chalands. Ne vous y trompez pas ; il flâne.

On assure, en effet, que des Arabes opulents, qui pourraient vivre chez eux sans rien faire, se sont ainsi constitués marchands à seule fin de mieux voir dehors et de muser plus foncièrement.

Arrivés à mi-côte, montons, sur notre droite, l'escalier raide et tortueux des Abdérames, suivons ensuite la rue d'Anfreville, et parvenus au carrefour qu'elle forme avec les rues Kléber et du Palmier, non loin de la mosquée Safir, prenons place entre deux Bédouins, sur ces bancs extérieurs.

Quoi ! direz-vous, en pleine rue ?

En pleine rue et au café Ali tout ensemble ; car ce singulier établissement borde les deux côtés de la voie publique, abritée là comme un tunnel, il est vrai, par les soliveaux d'une habitation transversale.

N'appelez point le garçon, il serait sourd à ce langage ; mais articulez le *kaouadji*, et demandez-lui,

pour qu'il vous entende, une tasse de *kaoua*, et le *djemra* pour allumer votre cigarette.

Ployez maintenant, si faire se peut, vos jambes sous votre séant, car dans ce corridor étroit et rapide, le moindre obstacle ferait trébucher les nombreux autochthones qui s'y précipitent.

Des heures passeront sans que la moindre redingote, sans que la plus légère infraction au costume oriental, vienne détruire l'harmonie de ce tableau digne du temps de la régence. Négresse aux chevilles nues cerclées du *khalkhal* sonore, Mozabites couverts de la *gandoura*, Mauresques chaussées du large *belgha*, yaouled aux cheveux teints couleur d'acajou, tebib, chaouch, iman, amin, muphti, caïd, agha, bachagha, vont, viennent, librement, naturellement, superbement, comme sous Hussein-Dey, les uns tirant vers la mosquée, les autres gagnant leur école, ceux-ci portant un plat de couscoussou, ceux-là des pots de lait aigri, et tous sautant, glissant, bondissant, à telles enseignes qu'on pourrait croire que l'homme ici n'ait été fait, comme les acrobates et les kangouroos, que pour la voltige.

A visiter quelquefois ces parages, vous serez bien vite au courant des passe-temps indigènes. Vous verrez Ouled-el-Cadi-el-Kharar et Mohammed-Telemsani nos Philidors algériens, jouer aux échecs des journées entières; Yayabel-Lil et Baghdad-ould-Kouider s'escrimer à *l'ab-sig*, jeu mozabite que défraient six petits éclats de roseau; El-Hadj-ben-Omar compter et recompter jusqu'à satiété les grains en corail noir de

son chapelet de la Mecque ; Bedal-ben-Kaddour fleurir poétiquement son oreille avec des touffes de jonquille, et Moskar-ben-Oualem fumer le hachich, en aspirant avec volupté la fine odeur de ces tiges de jasmin et de cassie mêlée, dont les fruitiers du crû donnent trois pour un sou.

Mais revenons à la place du Gouvernement, quartier général de la flanerie.

Un passe-temps des plus goûtés par tous, Arabes comme Européens, c'est de voir partir le courrier de France.

Bien qu'il ne doive pas se mettre en marche avant midi, la balustrade qui forme balcon au-dessus du port est déjà, dès huit heures du matin, garnie de curieux. On se demande le nom du bateau, le système de sa machine, l'histoire de ses traversées. On examine ses opérations, le drapeau qu'il arbore, la fumée qu'il vomit, les provisions qu'il embarque. Aura-t-il beau temps, bon vent, belle mer? On interroge le ciel, consulte la girouette, et promène, jusqu'au bord de l'horizon, des regards non moins inquiets que s'il était question de son propre salut.

Quelques minutes avant midi, les voyageurs commencent à se rendre au port avec leur cortége habitué de parents, de malles, de sacs, de produits locaux, tels que pannerées de pois verts, régimes de bananes, flacons d'essence de rose, couffes de dattes, caisses de frachs, de burnous, de pantoufles, de derboukas et d'étagères. On suit avec intérêt leurs mouvements, on étudie leurs impressions, on suppose à leur joie un

roman, on adapte à leur deuil un drame. Des fanatiques vont jusqu'à descendre au quai pour assister de plus près aux adieux, se saturer la vue de pleurs et se régaler le cœur d'embrassades.

Cependant l'heure solennelle est venue, l'escalier du bord se relève, les roues s'agitent, le bateau part. On redouble d'attention pour le voir franchir la passe et prendre la mer. S'il roule, on plaint les passagers et l'on apprécie d'autant *le plancher des vaches.* Glisse-t-il, au contraire, sur le miroir uni des flots, on envie ceux qu'il emporte, et longtemps après qu'il a disparu derrière la grande mosquée et les hautes maisons de la porte de France, l'œil jaloux le regarde encore.

Mais bien autrement saisissante est l'arrivée du paquebot.

Aux détails de l'entrée et du débarquement vont se joindre les péripéties de l'attente et le charme de l'imprévu. Paraîtra-t-il ce matin? N'arrivera-t-il que ce soir? Le *Thabor* file bien, mais l'*Alexandre* commence à boîter. Et puis, si le beau temps qui favorise notre latitude lui promet pour la fin de sa course, une marche facile, qui peut savoir quelles tempêtes ne l'auront point éprouvé au nord des Baléares!

Pour n'en rien perdre, on se porte dès l'aube à l'éternelle balustrade, et non content d'épier le grand mât auquel doit flotter le signal, on cherche à découvrir, au fond du lointain horizon, ce soupçon de fumée, cet imperceptible nuage, qui parfois précède d'assez longtemps l'apparition du pyroscaphe au-dessus

de la courbe des eaux. J'ai vu des retards de six heures, de deux jours, d'une semaine entière ; eh bien ! le flâneur algérien ne s'est pas rebuté ; et six heures, deux jours, une semaine durant, il a monté la garde à son observatoire.

Combien de fois, pendant ces interminables attentes, son meilleur régal, après tout, n'a-t-il pas dû répondre à cette question devenue fameuse : « Le courrier est-il signalé ? » Combien de fois ne l'a-t-il pas adressée lui-même, ne fût-ce que pour s'identifier plus intimement avec son cher destin de musard ! Une statistique curieuse à faire serait celle des sympathies provoquées et des liaisons inaugurées à la faveur de cette simple interrogation, autrement insinuante que le *De Amicitiâ* de Cicéron, le *Peri Philou* de Plutarque, ou même les *Traités* plus récents de Louis de Sacy ou de Mme de Lambert : « Le courrier est-il signalé ? »

Objet d'une si longue attente, le petit drapeau blanc, aux angles écarlates, aux initiales noires, N M pour la Navigation Mixte, M I pour les Messageries Impériales, a paru comme un labarum au mât de l'amirauté. Le bruit s'en répand aussitôt, et chacun de courir aux lieux les plus propices pour le contempler.

Autre perplexité maintenant. Sera-ce le *Nil* ou l'*Euphrate ?* le *Jourdain* ou bien le *Méandre ?* On en guette les vergues au-dessus de la batterie de Constantine, le beaupré à la suite du phare et des bâtiments de la Marine.

Enfin le voilà, tantôt bercé comme une escarpolette, et tantôt d'aplomb comme un train de chemin de fer. Il s'arrête un instant pour recevoir le pilote, longe avec majesté les habitations, les chantiers, les magasins, les batteries qui cerclent le port, et faisant un demi-tour à droite, il franchit la jetée du Sud.

Les plus intéressés, alors, de s'empresser pour l'accueillir. Le phaéton vert de la poste aux lettres, avec son cheval blanc si connu, débouche par la rue Bab-Azoun, contourne au trot les allées de la place, et prend pour se rendre au bord de la mer, l'antique rampe de la Marine. Les garçons d'hôtel, les biskris, dégringolent en toute hâte l'escalier de la Pêcherie pour offrir aux arrivants, ceux-ci leurs chambres bien situées et leur excellente table d'hôte, ceux-là leur bras orné de la plaque réglementaire.

Cependant le steamer a jeté ses longues amarres, si Touache, au droit du premier bassin, si Messageries, tout près de l'îlot Algefna. Superflue désormais, la provision de vapeur est lâchée dans les airs qu'elle blanchit de son ondoyant panache.

Les allées et venues des petits bateaux indiquent que les formalités préliminaires au débarquement suivent leur cours.

Le commissaire a fait sa visite; les gros sacs en cuir de la correspondance ont pris terre, et placés sur le phaéton, gagnent les bureaux où les attendent, timbre en main, les employés chargés de la distribution.

Voilà les passagers libres à leur tour. On les regarde quitter confusément le bord, s'empiler avec leurs effets dans les canots et s'approcher impatiemment des marches du quai.

Comme pour le départ, il est des amateurs que l'arrivée allèche, et qui pour en mieux jouir vont se poster sur le rivage même. Quoi de plus curieux, en effet, que tous ces visages nouveaux, les uns décomposés par la fatigue du voyage, les autres ébahis par l'étrangeté des objets qui frappent leurs yeux. Si jamais homme laissa lire au plus profond de son cœur, c'est bien dans ces instants critiques où la surprise et l'émotion nous dominent.

Les distractions que procure le mouvement des paquebots ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, accidentelles, éphémères. Un flâneur qui sait son métier peut même en éterniser la durée. Il part, chaque semaine, trois courriers pour la France; il en revient également trois. Tous les huit jours un aviso se dirige sur Bône; deux fois par mois un autre sur Oran; et les mêmes époques en voient revenir un de chacune de ces escales.

Joignons au total, les goëlettes, les lougres nationaux, les sloops, les bricks, les polacres anglais, les sandales maures, les brigantins de Tunis, les faluchi, les mistichi d'Espagne, les schifazzi, les paranzelli, les speronari d'Italie, butin éventuel, irrégulier, non moins soumis au caprice du vent qu'à la marche des affaires; les visites célèbres et les retraites solennelles: l'Empereur venant étudier les besoins de l'Al-

gérie et stimuler le zèle des colons par sa présence auguste ; un nouveau gouverneur abordant au bruit des salves tonnantes ; la jeunesse dorée d'Alger reconduisant de l'hôtel au rivage, dans un char enguirlandé de fleurs, et du rivage au pont du *Céphyse*, avec une flottille de musiciens, sa cantatrice favorite ; la *Reine-Mathilde* échouant à dix brasses du port, sous un ciel serein, par une mer d'huile, sur l'invisible écueil de Mtahan ; le terrible *Sumter* enfin, jetant jusqu'aux rochers de Saint-Eugène l'écho bruyant de ses canonnades ; et vous conviendrez aisément qu'il n'en faudrait pas davantage pour alimenter la musarderie jusqu'à la consommation des siècles.

Je clorai cette nomenclature par la physiologie d'une distraction, plus pauvre en incidents, sans doute, que les évolutions du pyroscaphe, mais qui n'en mérite pas moins, j'en appelle à tous les Africains, le nom de roi des passe-temps : la cigarette.

Ses congénères n'atteignent pas le même but. La pipe abrutit, le cigare coûte ; l'un et l'autre, partant, conseillent l'égoïsme et la misanthropie.

Quoi de moins dispendieux, à l'opposé, que la cigarette ! Un quart de centime, environ. Quoi de plus social aussi, quoi de plus propre à favoriser l'entregent ! C'est à qui répandra les trésors de sa blague, ne fût-ce que pour l'occasion d'en déployer le luxe ou la bizarrerie. L'un ouvre avec orgueil un sachet de velours aux glands de soie, aux filigranes d'or, payé comptant chez Mme Honoré, mais auquel on est bien aise de laisser supposer quelque plus galante

origine. L'autre, non moins fier, exhibe une simple vessie, mais dont le contenu doit, à l'entendre, surpasser toutes les inventions, manipulations et fabrications du monde.

Il y a, en effet, papier et papier. Le *Turco*, illustré de vignettes; l'*Algérien*, brodé d'épigraphes arabes; le *Bardou*, à la cuve pur fil; l'*Espagnol*, le *Garibaldi*, fins, fermes et soyeux; la feuille de maïs qu'il faut faire venir exprès.

Pareillement pour le tabac. On compte le *français*, au goût raide, à l'âcre saveur; le *philippin*, aimé des Mahonnais: le *chébli*, dont la douceur permet de fumer sans danger depuis le matin jusqu'au soir, et dont le parfum varie avec les boutiques. Celui de Si-el-Mouhoub-ben-Ali sent la rose; Mohammed, de la rue Kleber, mêle au sien je ne sais quelle vague senteur de benjoin et d'héliotrope; Joseph Bernard, de l'hôtel d'Orient, imprègne ses produits d'un arôme charmant, mais indéfinissable.

Auquel donner la préférence? Tenir compte des avis serait se condamner à ne jamais fumer deux fois ni le même tabac, ni le même papier. Chacun porte aux nues son marchand d'aujourd'hui, qu'il laissera demain pour un autre, objet à son tour de son engouement. Merveilleux destin d'un loisir dont l'unique mélange est l'embarras du choix!

Un fumeur doublé d'un poète pourra seul chanter dignement les profondes joies et les jubilations infinies que dispense à ses partisans la confection de la cigarette.

La feuille légère et soyeuse enlevée doucement au microscopique volume ; la floche de tabac menu, blond et moëlleux, extraite avec mesure de la blague entr'ouverte ; la magistrale lenteur que des doigts exercés savent mettre à l'artistique combinaison de ces précieux éléments ; l'amour propre flatté par la réussite du petit chef-d'œuvre que vont enfin couronner dix minutes et plus de délectation suprême ; quelle riche matière à mettre en vers alexandrins !

Et quels traits de morale aussi pour leur conclusion utile ! Les effets sédatifs, sur le tempérament, d'une incinération régulière, les saines méditations inspirées par le blanc nuage qu'une brise légère emporte vers le ciel ; les rapports de bon voisinage, les éclosions d'amitié soudaine et les faciles charités que l'ignition de la cigarette provoque ! Demander à tous, même au plus vil, avec courtoisie, le *baiser de feu*, l'accorder à tous avec empressement, n'est-ce pas concourir, dans la mesure de la circonstance, à cette grande loi d'amour que prêchent les Evangiles !

« Craignez le tabac ! C'est un double poison ; poison pour le corps et poison pour l'âme. Il jaunit les dents et infecte l'haleine, en même temps qu'il engourdit les facultés de l'intelligence et diminue l'aptitude aux travaux de l'esprit. »

Que ces menaces concernent la grosse pipe et le volumineux cigare, soit ; mais peuvent-elles atteindre notre mignone cigarette où le tabac, toujours doux et léger d'ailleurs, entre moins comme fonds que comme accessoire ? Endormît-elle même un peu l'activité cé-

rébrale, le beau malheur, dans un climat dont le tort principal est de fouetter le sang et d'agiter les nerfs outre mesure !

Muse de la nicotine ! l'encens que je brûle à tes pieds sera, j'espère, d'autant mieux accueilli qu'il part des mains d'un néophyte. J'avais jusqu'à ce jour abhorré tes présents, mais qui pourrait, à Alger, éluder une seule des conséquences de la flânerie !

J'ai goûté la plupart des heureux passe-temps qu'offre la capitale du Sahel.

Les caisses de béton qui protégent le môle m'ont vu, sur leurs arêtes, une ligne à la main, guetter, heure après heure, le cabot, la rascasse, le trois queues, l'araignée, l'oublade, hôtes plus ou moins estimés de ces bords.

Bien qu'imparfaitement initié aux mystères du *cochonnet*, de la *refente* et du *tiatia*, j'ai pratiqué le jeu chéri de l'esplanade Bab-el-Oued.

L'Exposition permanente de la rue Bab-Azoun, les salles de la Bibliothèque et la table aux journaux du cercle d'Alger ne connaissent, comme on dit vulgairement, que moi.

J'ai, dans la compagnie de La Fontaine et de Topffer, docteurs fameux en flânerie, respiré, des journées entières, les romarins en fleurs, sous les azédarachs du jardin Marengo.

Les dominos, le billard, l'écarté, la mora, le bilboquet lui-même, m'ont fourni leur appoint d'émotions candides.

Eh bien ! il est pour moi quelque chose de préféré,

c'est d'entendre un morceau d'Auber, exécuté sur la place du Gouvernement, par la ligne, l'artillerie, les chasseurs ou les zouaves, avec la cigarette de chébli aux doigts, un bras sur le bras d'un ami, un œil sur le cercle bariolé des auditeurs, un autre vers la mer où glisse, en s'approchant du port, le courrier chargé des journaux de France et des lettres de ceux que, malgré toutes béatitudes, mon cœur ne saurait oublier.

---

# IV

## L'EXPOSITION BAB-AZOUN

Un musée de produits algériens est ouvert au public plusieurs fois par semaine.

But de promenade et de distraction, plutôt que de méditation et d'étude, il est situé dans la partie la plus bruyante de la ville, au milieu même de la rue Bab-Azoun, entre la place et le théâtre, à deux pas des marchés, des concerts et de la boîte aux lettres.

Une grande enseigne rouge, suspendue pour plus d'apparence en travers des arcades, force l'attention du passant, et vaut à la collection des visiteurs qui n'y fussent jamais venus sans doute au prix de la moindre démarche.

Et puis, autre appât, du trottoir même on aperçoit, par les portes grandes ouvertes, un vestibule enguirlandé comme pour une fête. La pelle et le râteau y figurent poétiquement couronnés de roses, et les fusils symboliquement enlacés de pavots. Il n'est pas jusqu'à l'aigle empaillé, formant lustre au plafond, qui n'étreigne dans ses serres un bouquet de fleurs en guise de foudre.

Enfin, pour le connaisseur qu'allécheraient médiocrement ces banales amorces, voici déposée, dans un coin, la rondelle gigantesque d'un cèdre de la forêt de Teniet-el-Hâd, qui ne mesure guère moins d'un mètre de rayon.

Gravissons donc hardiment l'escalier, et sans mépriser toutefois ces frachs moelleux, ces zerbis épais, ces tellis rayés, qui lui donnent un peu l'aspect d'un magasin de tapis, arpentons ces vastes galeries dont les trésors s'étalent avec un goût décoratif devant lequel ont dû s'incliner plus d'une fois les exigences de la classification.

Les tapis n'étaient, dans l'escalier, qu'une avant-garde; ils se comptent par théories aux murs de chaque salle, qu'ils ornent concurremment avec divers tissus fabriqués, comme eux, à la main, dans le gourbi de la montagne ou sous la tente du désert.

Le bourgeois de Paris, qui visite aux Champs-Élysées l'exposition des produits algériens, n'accorde en général qu'une attention médiocre aux vêtements arabes. Ces fins burnous d'Aïn-Madhi, de Géryville ou de Tébessa ; ces gandouras brodées qu'on passe par la tête, ces douces fraichias, ces haïks, ces bonnets, ces pantalons, dont, à défaut d'étiquette, on ne saurait trop préciser l'usage ; ces hamels frangés qui ressemblent à d'énormes sacs de nuit, ces oussadas lamées formant bourse ou besace, ces musettes bizarrement façonnées, n'offrent à son regard qu'un ramas confus, à son esprit qu'une énigme indéchiffrable. Il lui semble voir la défroque carnavalesque d'une population fantastique. Mais ici même, où l'on rencontre à chaque pas un porteur de ces singuliers vêtements, rien d'intéressant comme la collection qui permet de les examiner à l'aise.

Vient ensuite un assortiment formidable de cribles, de couffins, de gourdes en alfa, de corbeilles en palmier et de plats pour servir les dattes, sur lesquels ont dû s'arrêter bien souvent le regard convoiteux des maurescomanes.

Je ne cite que pour mémoire les armes et les objets qui servent à l'équipement du cavalier indigène. Il faut être Beni-Zirman, Beni-Moussa, Beni-Kaina, pour admirer cette ferraille renouvelée du temps des croisades.

J'ai dit quelle nombreuse clientèle valait au musée sa position centrale ; il y vient jusqu'à des Mauresques, fait considérable quand vous saurez qu'elles ne sortent

guère que pour comparaître chez le cadi ou porter leurs nippes au Mont-de-Piété.

Si vous voulez les suivre, ce n'est ni autour des charrues, ni devant les pistolets, qu'elles vous conduiront, mais tout droit à la vitrine aux bijoux. On ne voit de tout leur visage que les yeux, mais dans ces yeux quelle expression ! Comme ils lorgnent avec envie ces boucles d'oreilles de Bou-Saada longues et pesantes comme des trousseaux de clés, ces bracelets kabyles qui ressemblent à des rouleaux de serviettes ! Comme ils fixent avec amour ces colliers de Dellis, dignes du cou d'un éléphant, ces anneaux de pieds qu'on prendrait pour des fers à cheval, ces broches compliquées grandes comme des patères, ces boutons de sulthani, ces épingles, ces bagues, ébouriffante quincaillerie qui ferait toute une année leur bonheur !...

Les ustensiles de ménage ne sont pas dédaignés pourtant; mais, observez un peu les mains et les pieds de celles qui s'y complaisent, et vous reconnaîtrez facilement qu'elles ont plus ou moins dépassé l'âge heureux où l'on préfère l'agréable à l'utile. Aussi, n'est-ce pas sans réserver beaucoup et sans critiquer souvent, qu'elles manient le chandelier de fer des Ouled-Kosseir, le plat berbère des Beni-Ouassif et la sébile en bois de tamaris de nos amis les Touareg.

Si la lampe de Bouïra, la tasse d'Ouzera, le pot à eau des Ksour et la guebouche des Beni-Raten ont aussi le don de les charmer, ces objets ne sont pas

moins appréciés de l'archéologue qui croit reconnaître en eux, malgré l'imperfection de leur forme et la grossièreté de leur peinture, l'idée mère et le type originel de ces amphores gracieuses, de ces lacrymatoires élégants, dont les anciens nous ont laissé tant d'inimitables modèles.

Je vous ferai grâce des bibelots auxquels nous ont tous initiés les boutiques arabes du passage des Panoramas et de la rue de Rivoli. Porte-monnaie, pantoufles, foulards, pipes, coffrets, lanternes, étagères, occupent ici les places d'honneur et se disputent la vénération des badauds un peu détournée toutefois, depuis quelque temps, par les souvenirs de la visite impériale : clés de la ville, fauteuil en velours grenat à l'aigle d'or sur lequel s'est assis Napoléon III, palanquin en satin rose dont s'est aidée l'Impératrice pour gravir les quartiers montueux de la Casbah, truelle et marteau d'argent ennoblis par la pose de la première pierre de ce fameux boulevard qui doit, dans la pensée de tous, ouvrir au chef-lieu colonial une ère inconnue de vogue et de prospérité.

Passons au musée d'histoire naturelle.

Les minéraux, parfaitement classés, donnent une haute idée des trésors que nous vaudra l'Algérie quand nous voudrons prendre la peine de l'exploiter. Il faudrait un volume pour vous détailler ces cuivres pyriteux, ces schliks, ces galènes cristallisées, ces onyx translucides d'Aïn-Tekbalet, ces marbres blancs de Filfilah, noirs de Sidi-Yahia, veinés et mouchetés d'Hadjar-el-Bid, lilas et roses de Bougie, dont chaque

fragment semble une pierre précieuse, et n'est effectivement qu'un simple échantillon des mines inépuisables qui n'attendent que des chemins de fer et des capitaux bien avisés pour nous prodiguer leurs richesses.

Que vous dirai-je des bois? On ne peut se lasser de les examiner. Les beaux meubles que feront un jour à nos petits-neveux ces chênes houx aux veines rayonnantes, ces pistachiers de l'Atlas plus bruns que le palissandre, ces plocamiers jaunes et durs comme du portor, ces bois de Máadid auprès desquels pâliraient la terre de Sienne et le jaune indien, ces tamaris de la nuance du café, ces lenstiques, ces oliviers, ces thuyas surtout, dont les Romains payaient jadis la racine au poids de l'or, et qui commencent enfin à retrouver faveur auprès de nos ébénistes.

Quant aux céréales, un agriculteur pourra seul apprécier dignement les gerbes de blé, d'orge et d'avoine, les spécimens de maïs, de riz et de sorgho qui garnissent les murs et couvrent les tables du musée. On a fait sur leur qualité de concluants rapports, mais leur seule beauté suffit à ravir le profane qui les prendrait volontiers pour des variétés imaginaires, sans plus de rapport avec les nôtres que n'en a le colossal bambou de la Chine avec l'humble roseau de notre France.

La merveilleuse chose aussi pour un jardinier septentrional, que certains produits maraîchers d'Algérie ! Sans doute les navets, les pois et les oignons, que modifient peu les climats, n'auraient rien qui pût le

surprendre, mais la grosseur des raisins et des figues, la nouveauté du talghouda qui entre dans la fabrication du couscoussou, l'utilité du tarsoun qui pare aux cas de disette, et l'étrangeté de quelques plantes oléagineuses telles que le madia, le térébinthe et l'arachide, le jetteraient dans un étonnement d'autant plus profond, que ces végétaux, à peine au lendemain de leur expérimentation, sont déjà cultivés sur une grande échelle.

Ce n'est pas non plus, je parie, sans intérêt, qu'il ferait connaissance avec le djelbana des Ouled-Kébir, le gerfala des Mhuaïas, la pyrèthre de Tlemcen, plantes fourragères qui varient ici, fort à propos, à en juger par la beauté du bétail, le sainfoin et la luzerne.

Les plantes textiles et tinctoriales, les cotons, les tabacs, les goudrons, les vins, les essences, nous entraîneraient trop loin. Passons vite et ne donnons qu'un regard, mais un regard d'immense estime, à ces flacons transparents qui nous montrent l'ambre liquide des ceps de Médéah, ou le rubis éclatant des nectars de Cherchell et du clos Perreaux, destinés, dans un prochain avenir, à seconder sinon à surpasser les meilleurs crûs d'Espagne et de Sicile.

Admirons, sur la foi de leurs étiquettes, ces fioles remplies d'autant de parfums qu'il en faudrait pour embaumer le cercle empesté de l'Enfer du Dante; cassie, romarin, bergamotte, myrthe, géranium, tubéreuse, on les compte par douzaines; et rendons enfin visite à ces beaux mammifères, à ces oiseaux co-

quets, à ces reptiles étranges qui, montés par une main habile, semblent moins les sujets empaillés d'une collection figurative, que les hôtes vivants d'une ménagerie stupéfiée par la baguette d'un enchanteur.

Les animaux occupent une grande place au musée de la rue Bab-Azoun. Ils remplissent sept armoires et nombre de bocaux, de boîtes, de vitrines. L'Algérie les a tous fournis, et l'on ne songe pas sans un vif intérêt, que ces êtres bizarres, excentriques, fabuleux à force de gentillesse ou de monstruosité, vont peut-être se trouver demain, ce soir même, sur notre passage, pour nous amuser ou nous épouvanter.

Ce joli petit rat de Barbarie, gros comme un dé à coudre, et rayé de jaune et de gris comme une chenille, cette mignonne avocette à nuque noire, trouvée sur les bords de l'Arrach, pourquoi n'aurais-je pas, en allant peindre d'après nature, la chance de les rencontrer?

Qui sait pareillement si ce guépard du Mzab avec ses redoutables canines, et ce périops de Bône au moins aussi long qu'un homme, ne me courront pas sus à ma première excursion dans l'Atlas?

La trouvaille de tel mégacéphale aux yeux de nacre, au corset d'émeraude, la capture de tel crytocéphale rond et rose comme une fraise, me plairait assez; j'en ferais tout de suite hommage à certain bon naturaliste de nos amis; mais en revanche, il me souri-rait fort peu de surprendre, grimpant à mon habit,

un de ces androctonus funestus du Sahara, gros comme des écrevisses et terrifiants comme le cauchemar; ou même seulement de voir à dix pas un de ces cholcus barbarus dont la laideur défie toute description. Je me suis demandé souvent ce qu'il adviendrait de nous et de la plupart de nos commensaux sublunaires, si deux ou trois variétés de ces affreuses bêtes acquéraient tout-à-coup la taille des pachydermes.

Les mammifères et les oiseaux algériens, dont la collection, dans l'état présent de la science, est aussi complète que possible, ont été tous donnés par le premier conservateur du musée, le commandant Loche. Je ne vous parlerai ni des lions, ni des léopards, ni des phoques, ni des sangliers, communs à beaucoup d'autres pays, mais je vous citerai, comme exemple des espèces particulières à la colonie, une jolie petite zorille, une fort belle genette rayée, et un magnifique chat jaune trouvé dernièrement aux environs de Ngouça.

Parmi les oiseaux, si l'aigle, l'épervier, la cicogne et l'ibis usurpent à leur profit l'attention du visiteur profane, une galéride à grande taille, une stoparola du désert et un malurus du Sahara méritent particulièrement, à cause de leur nouveauté, le suffrage des connaisseurs.

Je vous épargnerai les insectes. Les agréables font défaut, et les détestables foisonnent. Point d'ailleurs n'est ici besoin de hanter les expositions pour connaître certains aptères, maints hémiptères et maints

hétéroptères, auxquels leur sympathie pour notre individu pourrait bien valoir, hélas! le nom d'animaux domestiques.

---

# V

## LES DIMANCHES

Des fêtes, des solennités, varient agréablement l'agréable monotonie des jours ordinaires.

Tous les dimanches, il y a, le matin, messe en musique à la cathédrale. Les autorités s'y rendent en grande tenue. Les soldats présentent les armes, les tambours battent aux champs sur leur passage. Le beau sexe abonde. Une demoiselle quête. On

exécute de jolis morceaux. Et tout cela ne prend guère plus de vingt minutes.

La parade se fait après, sur la place du Gouvernement. Voltigeurs, artilleurs, génie, zouaves, turcos, y défilent au pas relevé, devant le général Yusuf, que sa noble et gracieuse attitude distingue entre tous les brillants officiers qui forment son cortége.

Le jardin Marengo voit, dans l'après-midi, ses allées pittoresques et ses massifs ombreux se bigarrer des mille nuances qui distinguent le costume algérien. Les musiques de la garnison s'y font entendre, un jour l'une, un jour l'autre, dans un enclos où viennent aboutir les plus riants sentiers de la promenade. On circule à l'entour, fumant la cigarette, lorgnant, baguenaudant, s'entretenant avec ses connaissances.

Les divines inspirations que vous eussiez rencontrées là, mon cher maître, vous qui les trouvez déjà si jolies dans votre sévère appartement du Marais ! Les délicieux romans que nous eussent valus vos méditations en ce lieu poétique !

Quelques bancs placés à l'ombre des dattiers, des plumbagos et des magnolias, y convient les promeneurs au repos, y facilitent les rencontres, y provoquent les liaisons. Le terrain incliné vers la mer y laisse souffler doucement un vent toujours frais et salubre, et dans les trouées du feuillage aux teintes les plus variées, resplendit le double azur du ciel et des flots.

Plusieurs monuments de plaisance marient la blan-

cheur de leurs marbres et la panachure de leurs mosaïques à la verdure des bosquets.

Ici, dans un quinconce de bellombras, s'arrondit la coupole d'un petit marabout auquel semblent prodiguées toutes les coquetteries du style levantin.

Là, dans un bassin tapissé de végétations aquatiques, s'élève une fontaine aux vasques étagées, aux sculptures moussues, aux cannelures limoneuses.

Un buste colossal de Napoléon Ier trône à l'extrémité de la principale avenue; et plus bas, regardant l'horizon de France, une inscription commémorative gravée sur le socle d'une colonne rappelle que, s'il ne l'a pas entreprise, le fondateur de notre dynastie impériale avait du moins rêvé la conquête de l'Algérie.

Enfin, en dehors du jardin, mais lui faisant suite pour la perspective, se profile élégamment, sur les vieux remparts crénelés de la ville, remparts qu'on est, hélas ! en train de démolir, la jolie petite mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman-et-T'çalbi, véritable joyau d'architecture orientale et de grâce décorative.

Vous vous êtes peut-être déjà demandé pourquoi ce nom de Marengo dans une province africaine.

Voici ce que j'ai lu :

Quand, après la conquête, il s'agit de dégager les environs d'Alger qu'obstruaient des cimetières tout pleins de trous et de broussailles, les condamnés militaires furent chargés des terrains contigus à la porte Bab-el-Oued. Et si vite et si bien ils firent, que des

pentes adoucies, des allées sinueuses, des massifs d'arbres verts, des plates-bandes de rosiers, des bordures de romarin succédèrent, comme par enchantement, aux touffes de cactus et d'agaves qui hérissaient les flancs abrupts de la colline. Ce paradis improvisé reçut d'abord le nom des ouvriers qui le créèrent; on l'appela jardin des Condamnés, nom triste et malheureux qui fut, peu de temps après, remplacé par celui de l'officier sous l'intelligente direction duquel s'étaient accomplis les travaux, le capitaine alors, et quelque temps après le colonel Marengo.

Vous vous demandez peut-être maintenant pourquoi ce nom italien de Marengo à un citoyen français.

Voici ce qu'on m'a rapporté :

Le colonel n'était encore que simple tambour et s'appelait, sauf son respect, Capon, le 14 juin de l'an de grâce 1800. Plein de jeunesse, bouillant de courage, il se couvrit de gloire à l'épopée de Marengo. Napoléon, témoin de ses hauts faits, lui demanda son nom.

— Capon, dit le héros.

— Capon? répartit le futur empereur; on s'est trompé pour sûr à ton baptême. Il faut changer de parrain. Prends Marengo!

Quel plus beau titre de noblesse! Le tambour monta vite en grade, et le jour de sa mort, comblé d'honneurs, estimé de tous, il était maire de Douéra.

Mais, au concert du jardin Marengo ne se bornent pas les plaisirs du dimanche. Ils n'en sont même, pour beaucoup de gens, que le pis aller. On a les

fêtes patronales. Le moindre hameau du Sahel se croirait déshonoré si, comme nos communes de France, il n'invitait et ne festoyait, au moins une fois l'an, les populations du voisinage.

Une salle de bal est construite à grand renfort de drapeaux, de lampions et de guirlandes de feuillage. Point de tente; il ne saurait pleuvoir. On prépare des jeux, quelquefois un feu d'artifice. Des commissaires sont choisis, et puis en avant la trompette. On colle à tous les murs d'Alger des affiches conçues dans un style entraînant. Fête de Chéraga, de Birtouta, de Birkadem, de Saint-Eugène, de la Maison-Carrée, du Ruisseau, de Birmandreïs. Jeu du pot cassé, de la peau de bouc, de l'œuf, du canard, du saut du chat, des ciseaux, de la plus belle grimace. Une robe, un rasoir, une ceinture, une calotte, un peigne pour le vainqueur. Bal gratuit, orchestre nombreux. Tombola.

La route n'est jamais bien longue. Vous partez vers trois heures, à la fraîche, en calèche, en omnibus, à pied.

Paysage toujours superbe. Lui seul eût, au besoin, suffi.

Pourtant, des personnages y manquaient. Voici la fête, les voici !

Quel groupe charmant ! Les femmes sont assises ; créoles, Provençales, Corses, Maltaises, Andalouses. Une Andalouse peut-elle être laide ! Les garçons papillonnent, les gamins assiégent les jeux, les commissaires, que distingue un nœud de rubans à la bou-

tonnière, circulent d'un air empressé. Rires, lazzis, espiègleries.

Le jour baisse; on illumine. Le violon paraît, les quadrilles se forment, et l'on danse une partie de la nuit.

---

# VI

## LES FÊTES

Voulez-vous étudier un peuple ? rien de tel que les solennités. Elles l'attirent dehors et le mettent tout entier sous vos yeux, avec ses défauts et ses qualités, ses misères et ses grandeurs, ses folies et ses recueillements.

Aussi, première communion, baïram musulman, arrivées et départs d'escadres, procession du saint via-

tique, anniversaire de Sidi-Ferruch, distributions de prix, célébration du 15 août, n'en ai-je pas manqué une seule. Il serait bien trop long de vous les décrire toutes. Les deux principales suffiront d'ailleurs pour vous faire juge de leur caractère et de leur magnificence au milieu de nos races mêlées et de nos vastes horizons.

A tout seigneur, tout honneur. La Fête-Dieu d'abord.

J'ai déjà vu bien des processions, et des plus merveilleuses, et des plus étonnantes. L'Italie que j'ai si minutieusement explorée ne connait point, vous le savez, de rivale en ce genre. Nos opéras les pluspompeux ne sauraient donner qu'une faible idée de l'ostentation théâtrale qui, dans Rome, préside aux cérémonies religieuses. Nos carnavals les plus hauts en couleur pâliraient auprès des exhibitions du saint culte chrétien au Corso de Palerme. Mais, tout à l'opposé de ces villes singulièrement dévotes, où le burlesque et l'effrayant semblent faire les principaux frais de la fête, Alger n'offre à la piété de sa population fidèle, que des files charmantes et de respectables cortéges.

Vous pensez bien que j'avais choisi pour observatoire le belvédère sans pareil de ma chère maison d'Apollon. Quelques amis vinrent m'y joindre, et d'intéressants entretiens permirent à chacun d'attendre sans ennui le grand spectacle pour lequel fenêtres, balcons, terrasses, et jusqu'aux toits des constructions qui encadrent la place du Gouvernement, se garnirent peu à peu d'une foule immense.

Je vous ai déjà fait vingt fois la description du splendide panorama qui se déroule autour de ma demeure : le Djurdjura plus léger à l'œil qu'un nuage ; l'Atlas aussi bleu que le ciel au zénith ; les pentes du Sahel vertes comme un jardin anglais ; la mer, indescriptible, parce qu'elle est de toutes choses la plus changeante et la plus belle. Il y faut joindre maintenant les drapeaux aux mille couleurs dont les navires s'étaient pavoisés, et les masses de curieux européens, arabes, israélites, qui se pressaient confusément autour de la place.

Un reposoir était au centre, s'adossant au socle même de la statue du duc d'Orléans ; reposoir un peu trop modeste peut-être ; mais quel monument, quelle Babel ériger en ce lieu qui n'eût été quand même écrasé par la grandeur du site !

Il faut vous dire enfin, pour compléter cet inventaire du décor, que le soleil d'Afrique, ordinairement si chaud, si fatigant, surtout à cette époque de l'année, s'était comme exprès voilé d'une vapeur opaline, qui donnait à ses rayons une tiédeur caressante, à sa lumière des tons pleins de douceur, d'harmonie, de suavité.

Vers cinq heures, la procession qui, descendue bien auparavant de la cathédrale, avait déjà, suivant l'itinéraire habituel, évolué par les rues Napoléon, de Rovigo, la place Bresson et la rue Bab-Azoun, déboucha, tambours et musique en tête. Oriflammes, guidons, bannières, croix, petits garçons, petites filles, jeunes gens, demoiselles, lycéens, pensionnats,

séminaires, confréries, sœurs de charité, sacristains, bedeaux, diacres, curés, défilèrent en telle quantité qu'ils étaient innombrables, en tel ordre, élégance et richesse qu'ils faisaient à voir un inexprimable plaisir.

Il y avait des enfants tout roses comme les roses, d'autre bleus comme les bluets. Certaines théories de vierges panachées ressemblaient à des carrés de tulipes; d'autres, nuancées de lilas tendre, à des planches de fuchsias, d'héliotropes et de balsamines. On voyait des marmots ailés comme les anges, des petits saint Jean habillés de la toison biblique, et des agneaux sans tache enrubannés depuis la queue jusqu'à la tête.

J'ai remarqué avec satisfaction que, contrairement à ce qui se passe en Espagne et en Italie, les rôles de Madeleines repentantes, Jésus porteurs de croix, archanges saint Michel et autres, étaient remplis par de tout jeunes enfants. L'intérêt que chacun porte à ces innocents petits êtres, sauvait heureusement ce que ces pieuses exhibitions ont, suivant moi, de par trop moyen-âge.

Des fleurs partout, partout des fleurs. Tous les fronts en étaient ornés, tous les cierges garnis, toutes les croix enguirlandées. Des cordons fleuris reliaient entr'eux les drapeaux; et des chérubins couronnés de roses jetaient des pétales de roses devant les pas du bon Dieu.

Car, si long que fut le cortége, le Saint-Sacrement parut enfin sous son dais de velours écarlate. Il s'a-

vança majestueusement au milieu des dignitaires en grand costume, des conseillers en robe rouge, des magistrats en toge noire, des officiers chamarrés de croix, et des ecclésiastiques parés de leurs ornements des grands jours.

Au moment solennel de l'élévation, la foule s'agenouilla, les cloches carillonnèrent, les tambours (cent caisses) battirent aux champs, les musiques (six orchestres) entonnèrent l'hymne d'usage, les canons des forts retentirent, et les batteries de l'escadre firent tonner leurs plus bruyantes pièces.

Après avoir béni la pieuse assistance, et la ville infidèle, et la terre d'Afrique, au passé si riche de souvenirs, à l'avenir si rempli de promesses, le prêtre, descendant de l'autel, s'est dirigé vers la balustrade qui forme balcon sur le port, et là, pour la seconde fois, élevant le saint viatique, il a béni la mer, la mer, route de France, chemin de la grande patrie.

Et dans mon âme, ainsi que lui sans doute, je priais Dieu de rendre sûre et rapide cette voie périlleuse et lente des flots, qui fut depuis la conquête, et sera sans doute encore longtemps, hélas ! le plus grand obstacle au progrès de la colonie et au triomphe de la civilisation sur ce beau rivage.

Et plus avant encore au fond de mon cœur, je sollicitais une heureuse traversée pour ma bonne mère, qui doit bientôt venir aussi, me promet-elle, demander au climat privilégié du Fâhz, la santé et le bonheur qu'il dispense si libéralement à son exmoribond de fils.

Autant la procession avait mis de lenteur à projeter, masser, pelotonner ses longues lignes sur la place, autant son œuvre accomplie, elle mit de promptitude à se retirer, ou pour mieux dire à fondre. En un clin d'œil, l'ostensoir et son dais, les prêtres et leur clergé, les hauts fonctionnaires et leurs subalternes, les écoliers et leurs mentors, les militaires et leur musique, les vierges couronnées, les bambins pomponnés, les saint Jean, les agneaux, eurent rendu le terrain libre à ses promeneurs habituels. Les ornements sacrés furent enlevés de l'autel, les tapis relevés, les roses balayées.

Cependant le soir était venu. Les pavois des vaisseaux, jusqu'alors flottillant au souffle de la brise, pendirent mornes, faute d'air, et bientôt, rappelés par un même signal, glissèrent au long des cordages. Les hirondelles, un instant envolées par joyeuses nuées dans le ciel, rentrèrent dans leurs nids. Les tambours de la garnison battirent la retraite. Soldats, passants et flâneurs, tour à tour disparurent. Et moi, seul à ma fenêtre, le cœur débordant d'émotion, et la tête de souvenirs, je demeurai longtemps encore à contempler la mer, le ciel, les étoiles et toutes ces splendeurs nocturnes qu'il semblait que les bénédictions du jour eussent rendues plus que jamais immenses.

Deux mois après cette imposante cérémonie eut lieu la fête du 15 août.

Je ne vous décrirai ni les salves d'artillerie, ni le *Te Deum*, ni les distributions de secours. Ces pré-

ludes de la journée se règlent ici comme en France.

Les jeux ne commencent que vers trois heures, sur la place du Gouvernement. Déjà très piquants par eux-mêmes, ces vieux amis de la gaieté gauloise empruntent au mélange des races, à la bizarrerie des costumes, à l'accentuation des physionomies, un surcroît de haut goût et d'étrangeté.

Tandis qu'amateurs effrénés du baquet, les biskris se disputent la gloire d'être mouillés, trempés, lavés ; que les yaouleds plus agiles, mais non toujours plus heureux, opposent l'art inné d'une équitation fantastique aux rodomontades du tourniquet, une légion de nègres envahit la place. Un drapeau les précède avec cette devise : Vive la liberté, abolition de l'esclavage. Les uns frappent comme des possédés sur d'énormes tambours, les autres font choquer entre leurs doigts crochus des castagnettes de fer aussi grandes que des assiettes. Et puis, ils se mettent à danser, à sauter, à bondir, à tournoyer comme des énergumènes. Un vacarme à vous assourdir, un spectacle à vous ahurir.

J'avais déjà, l'hiver passé, vu quelques scènes de ce genre, aux lumières, dans une cour ; mais combien celle-ci me parut plus bizarre, plus diabolique, en plein soleil, au milieu de ce fourmillement aux mille nuances, de ce brouhaha aux mille clameurs ! Je suis bien sûr que dans la foule on n'eut pas trouvé dix gibus. Les habits noirs brillaient par leur absence. On ne voyait stationnant, grouillant, flottant, que burnous blancs, jambes nues, chemises bariolées,

calottes rouges, chapeaux de paille et feutres mous de toutes couleurs.

Un changement d'exercice appelait-il l'attention sur un nouveau point, il se faisait aussitôt des courants, des flux, des remous, des poussées étranges. Les groupes se fondaient, les lignes se rompaient, les cercles se brisaient pour s'aller reformer ailleurs. Et le factionnaire turco, si ferme pourtant, si tenace à la consigne, ne pouvait qu'à grand'peine discipliner ces évolutions formidables.

Je n'avais encore jamais eu l'occasion d'assister à l'assaut d'un mât de cocagne. Que de travail, de luttes, de courage ! Il faut d'abord essuyer, dépolir le bois. Il glisse, il se dérobe. Chacun y met toute sa force, tout son génie, toutes ses loques. L'un risque son mouchoir, l'autre sacrifie sa chemise. On s'entr'aide d'abord, quitte plus tard à s'entrenuire. On fait la courte échelle, on se grimpe sur les épaules, par quatre, par cinq de hauteur. Et puis au premier parvenu, qu'il ait gratuitement profité du labeur de tous, qu'il les ait déloyalement surpassés, n'importe, la foule admire et bat des mains. N'est-ce pas là la vie humaine !

Il y eut le soir une illumination superbe. Des aigles, des guirlandes, des lustres, des devises, se dessinaient en lignes de feu tout autour de la place. Les lampions, les verres de couleur, les lanternes chinoises éclairaient nombre de fenêtres. La cathédrale, les mosquées et la plupart des monuments publics présentaient un rare coup d'œil.

Le feu d'artifice ne laissa rien non plus à désirer. Ce festival pyrotechnique demande moins la prodigalité des pièces qu'un point convenable pour en jouir. A Paris, on vous refoule trop au loin, et vous ne voyez souvent que du feu, pardonnez-moi le jeu de mots, dans les plus beaux feux du monde. Ici, j'étais comme dessous, au milieu de cette vaste esplanade où se pressaient des masses de population. Les chandelles romaines, les ballons enflammés et les fusées volantes pleuvaient sur nous dru comme grêle, et par instants il semblait qu'on fût sur le bord d'un volcan. Le morceau principal représentait un palais mauresque entre deux palmiers. Mais ce qui m'a le plus frappé, ce sont des feux de Bengale bleus, blancs, rouges et verts qui, disséminés dans la montagne, répandaient un jour intense, mais singulier sur les spectateurs, et faisaient briller tour à tour, en des nimbes d'apothéose, les vieux murs de l'antique Alger, le Fort-Neuf, l'élégant marabout et les bosquets du jardin Marengo.

A huit heures, au son de deux orchestres servis par les musiques de la garnison, un bal populaire eut lieu sur la place, bal tumultueux s'il en fut jamais, plein de gaieté rebelaisienne. Il fallait voir ces entrechats, entendre ces lazzis : zouaves avinés dansant la tarentelle, négros débraillés tournant comme des toupies, gamins en haillons couvrant les saxophones de leurs cris. De la tribune où je m'étais posté, la place offrait un spectacle incroyable. C'était, au gré des comparaisons, une mer houleuse, une

émeute, une bacchanale, un cercle de l'Enfer du Dante.

Mais un billet reçu trois jours auparavant me conviait à des polkas moins turbulentes.

Chemin faisant pour y prendre part, je rencontrai, dans la rue Bab-el-Oued, la musique de l'infanterie qui sonnait la retraite. Trente spahis aux turbans blancs, aux burnous écarlates, l'éclairaient en portant des torches. Une foule épaisse suivait, et le cortége accomplissant, au milieu de bravos frénétiques, un itinéraire indiqué, tourna devant la cathédrale, longea la rue Napoléon, défila devant la statue du maréchal Bugeaud, descendit la rampe du Palmier, et regagna son gîte par la rue Bab-Azoun.

Mabille et le Château des Fleurs nous ont gâtés dans leurs fêtes de nuit. Il serait difficile, je crois, d'en surpasser l'éclat. Mais le jardin Marengo, avec ses arbres des tropiques, ses allées sinueuses, ses girandoles de lanternes s'accrochant au tronc bizarre des bellombras, se balançant dans le feuillage des dattiers, se distinguait par un cachet oriental inconnu sur les bords de la Seine.

Que vous dirai-je des toilettes, des dames, des rafraîchissements ? Trois mots y suffiront : bon goût, gaieté, profusion. La Chaussée-d'Antin ne peut rien de mieux. Mais je dois appuyer sur un détail qui semble propre à la seule Algérie, la rare beauté des créoles. Toutes les Françaises nées sous ce ciel ont un charme de physionomie, une douceur de regard, une fraîcheur de carnation surtout, dont Catane elle-

même, si fameuse pour ses jolies femmes, offrirait peu d'exemples.

On s'amusa toute la nuit, et l'aube seule eut raison du bal.

Il fallait voir alors se retirer lentement, deux à deux, trois par trois, les galants cavaliers et les jolies danseuses! Point de chapeaux, point de mantilles, point de parapluies; mais la tête découverte, les bras nus, l'éventail à la main, comme dans un salon; et salon vraiment que ce beau jardin, avec sa température de calorifère, ses lambris de feuillage et son plafond d'azur!

Et puis, dans les maintiens un aimable abandon, dans tous les yeux de doux regards, sur toutes les lèvres d'attrayants sourires. Que de secrets à deviner! que de romans à saisir au vol!

Je vous le répète, mon cher maître, Alger est la patrie du roman, ou du moins il en possède au plus haut degré la suprême essence, l'amour! « Les joies de l'amour, a dit un poète africain, qu'elles sont vives dans ce pays où la beauté du ciel vous enivre, où la fraîcheur de l'ombre vous trouble, où le chant des oiseaux est plus passionné qu'ailleurs, où l'humble cri de la cigale elle-même semble un refrain d'infatigable plaisir! Qu'elles sont impétueuses et profondes au sein de cette végétation luxuriante, sur cette mer tranquille, dans ces plaines brûlées, sous ces marabouts frais! »

---

## VII

## LA CAMPAGNE

Si j'avais de la famille ici, quelques intimes, un simple compagnon, j'aurais voulu passer l'été à la campagne. C'est ce que font beaucoup d'Algériens même très occupés.

Vous connaissez cette existence amphibie qui consiste à ne rester en ville que les heures strictement dues au travail du bureau, pour vivre le reste du temps dans un cottage de banlieue.

Ces villégiatures saccadées entraînent à Paris de nombreux mécomptes. D'abord, il faut courir très loin pour trouver la campagne vraie. Tant de rues, tant de faubourgs à traverser! Les deux trajets, aller du matin et retour du soir, prennent alors les proportions d'un voyage. Et quel voyage! En voiture, vous êtes assourdi par le bruit du pavé, ou éclaboussé par la fange du macadam; il vous faut suivre un long, bien long boyau de rue que bordent, spectacle assommant, des maisons, des maisons, toujours des maisons. En chemin de fer, les préoccupations de l'exactitude vous assiégent une heure avant le départ, vous poursuivent une heure après l'arrivée. Moins de boue, mais plus de fumée; moins de maisons, mais des tunnels humides, sombres, inquiétants; une tranchée de mine, un soupirail d'enfer.

Vous perdez ainsi la meilleure partie de votre temps mignon.

Si le reste encore profitait toujours! Mais il faut dîner à la hâte; le jour baisse si vite! Et que de fois la pluie n'a-t-elle pas contrarié le petit tour de parc ou de jardin que vous vous promettiez de faire avant la nuit!

Vous demeurez alors au logis, non moins renfermé, non moins claquemuré, mais un peu moins commodément installé que dans votre appartement de la rue Payenne.

Les matinées sont fraîches; un épais brouillard les attriste souvent. La rosée ne sèche guère avant midi. Le bureau vous rappelle à dix heures. Ou, supposé

même un congé, des vacances, combien de fois, vu le mauvais temps, ne devez-vous pas substituer aux délassements champêtres, le boston, le trictrac, ou, suprême déboire, le loto !

Ici, cher monsieur, la vie de campagne a, sans restriction ni interruption, tout ce qu'on peut humainement souhaiter. Proximité de la ville, trajet amusant, végétation superbe, temps dont le seul défaut est la trop constante sérénité. Le Frais-Vallon, Saint-Eugène, la Pointe-Pescade, la vallée des Consuls, El-Biar, Mustapha, Hussein-Dey, Kouba, se trouvent presque aux portes d'Alger, et l'on y peut choisir à souhait, l'artiste une maison mauresque avec terrasse et colonnades ; le bourgeois une habitation française aussi confortable que laide ; le personnage, une de ces villas récemment construites où la grâce d'un style moitié gothique et moitié byzantin ne le cède qu'à la perfection des aménagements. Tous sites à ravir. Ici des pentes gazonnées, boisées, fleuries, qu'envierait la Touraine; là des rocs sourcilleux comme au fin fond des Apennins ; la plaine du Hamma, un jardin enchanté ; la chaîne de l'Atlas, une écharpe d'azur ; la mer enfin, la mer !

L'invasion de 1830 avait fort maltraité les vergers du Sahel. Bien de hautes futaies, bien de nobles palmiers, bien des oliviers séculaires ont chauffé les bivouacs et fait cuire la soupe de nos enfants terribles de troupiers qui, venus pour venger un outrage, étaient loin de se douter qu'en même temps ils fondaient une colonie. Mais aujourd'hui ce vandalisme

est en grande partie réparé. La sève a, sous ce ciel, une telle puissance que déjà les arbres plantés sous le gouvernement du maréchal Clauzel se confondent avec les contemporains de Barberousse.

Il faudrait avoir vu, pour se rendre bien compte d'un reboisement si soudain, le jardin d'Essai; les campagnes princières du Gouverneur, du général Yusuf, du comte de Gerson, sur les pentes de Mustapha; la villa Maïdin, auprès de Fontaine-Bleue; les cultures de M. Parnet, à Hussein Dey; la terre de M. Simounet, au pied des coteaux de Kouba; et cent autres, dont je ne connais pas les heureux possesseurs.

Votre honorable ami, M. de Toustain du Manoir, habite, au milieu des charmants vallons d'El-Biar, une propriété délicieuse. Il voulut bien m'y recevoir un jour.

La route est des plus agréables.

Après avoir franchi la porte du Sahel, on suit la crête de la montagne. Des buissons d'agaves et de cactus, des massifs de cyprès, des haouchs bien tenus, s'étendent sur la droite. A gauche se déploie, dans les bleuâtres profondeurs, l'incomparable panorama de la baie d'Alger.

On tourne bride auprès d'une jolie petite église, et l'on descend dans une voie romaine au-dessus de laquelle se recourbent et s'enchevêtrent une telle quantité d'arbres et de lianes, qu'on dirait un tunnel de verdure.

Contrairement à la plupart des habitations de ce vil-

lage qui, perchées sur des mamelons, semblent autant d'observatoires, celle de votre ami ne s'aperçoit que de près. Elle est comme enfouie dans une forêt vierge. Une double rangée de caroubiers et de lauriers roses lui sert d'avenue. Veut-on jouir du paysage, un réseau d'allées pleines d'ombre vous mène à des points de vue pittoresques. La santé et le bonheur m'ont paru fleurir dans ce paradis.

Vous rappelez-vous un lieu romantique auquel j'ai donné, pour nous reconnaître, le nom de *vallon des Oublis-Utiles?* Il est dominé, sur le coteau qui fait face au Champ de manœuvres, par deux grandes maisons d'architecture indigène. Un épais massif d'arbres verts et de magnifiques cyprès font de cette demeure un des plus charmants paysages que puissent offrir les environs d'Alger. Combien de fois ne l'ai-je pas dessiné! A l'aquarelle, au crayon, au fusain, vu de bas, vu de haut, de face ou de profil, effet du soir ou du matin, il figure dans mes albums en plus de vingt croquis divers.

Un jour que je l'accommodais à l'huile, je vis (chose fort rare en cet endroit solitaire), un particulier s'approcher de moi. Fort simplement vêtu, d'ailleurs, il avait dans l'air et dans l'attitude je ne sais quoi d'imposant qui décélait le maître.

Il me vint tout à coup, et pour la première fois, une idée qu'avait sans doute jusqu'alors empêché de naître le mauvais état des clôtures, et même en certains points, leur absence absolue: je n'étais pas chez moi.

— Monsieur, dis-je en saluant, pardonnez la liberté grande....

— Mais comment donc!... L'excellent usage que vous en faites porte avec lui son excuse, et qui plus est, son droit. Allez, ne craignez rien; brossez, lavez, frottez, et lorsque vous aurez assez de ces fouillis, montez à la maison; peut-être y trouverez-vous des objets plus dignes de votre palette.

La crainte d'abuser m'aurait probablement fait négliger cette invitation si le hasard, ou plutôt un papillon, ne m'avait comme pris par la main. Je poursuivais ce volage lépidoptère dont les éclatantes couleurs promettaient un gain précieux aux collections de notre ami l'entomologiste, lorsque, de zigzag en zigzag, je me trouvai conduit à la porte des habitations dont mon ravin chéri forme la dépendance.

Un coup d'œil me suffit pour entrevoir, au delà de cette porte, quantité de jolis motifs. J'entre donc, et demande à parler au maître. Il vient, me reconnaît, et m'accueille avec courtoisie. Des rafraîchissements me sont gracieusement offerts, et nous visitons le domaine.

A voir, aux environs d'Alger, les derniers vestiges de l'opulence ottomane s'effacer chaque jour pour faire place aux bicoques de l'occupation française, j'étais loin de m'attendre à rencontrer encore un si riche modèle de l'architecture orientale.

Est-ce un Alhambra dans un Elysée? Est-ce un Elysée dans un Alhambra? Question difficile à résoudre.

tant les arbres se mêlent aux appartements, tant les chambres regorgent de fleurs, tant végétations et constructions s'enchevêtrent, se lient, se marient bien ensemble.

Ici, des berceaux dont les ceps tortueux s'enlacent, noirs serpents, aux blanches colonnades ; là des touffes de clématite et de convolvulus qui flottent, longs rideaux, à l'angle des corniches. Mille rameaux épanouis de rosiers, d'hibiscus, de lauriers, de grenadiers, de paulonia, de myrtes, d'orangers, entrent par les fenêtres, pendent sur les terrasses, ou découpent au loin, sur le bleu profond de la mer et du ciel, la neige ou le carmin de leurs éclatantes corolles.

Des coupes, des bassins, des fontaines de marbre aux vasques débordant de plantes aquatiques, font jaillir au milieu des cours leurs jets d'eau fraiche et bruissante.

Il circule partout, en ces salons, sous ces arcades, en ces galeries, sous ces treilles, un air tiède, un souffle embaumé, dont le contact émeut, dont les parfums enivrent. On se sent plus jeune, plus artiste, plus tendre, plus heureux.

Il faut convenir que nos barbares, au sein de l'abrutissement dans lequel nous les avons trouvés, avaient cependant conservé pour l'aménagement de leurs habitations champêtres, un tact, un art, une poésie, que semblent ignorer la plupart des peuples modernes. Je ne sache pas en effet aux bords de la Seine, de la Tamise, de l'Elbe ou du Rhin, de villas,

de châteaux, de palais plus riants que les maisons mauresques du Champ de manœuvres.

Jugez, après cela, si leurs fortunés hôtes doivent y tenir et s'y plaire ! Ce ne sont certes pas ceux-là qui fuiront jamais les étés d'Afrique.

Je connais un avocat, ou plutôt, comme on dit ici, un défenseur, qui passe tous ses étés à la vallée des Consuls. Il plaide cependant.

La vallée des Consuls est moins une vallée qu'un plateau suspendu à mi-côte de la Bouzaréah. Deux chemins y conduisent. L'un, carrossable tout entier, zigzague aux flancs abrupts de la montagne, et passe au pied de la nouvelle église de Notre-Dame d'Afrique. Si très peu d'arbres l'ombragent, une interminable série de beaux aspects l'enchantent. L'autre chemin longe le rivage au milieu des bastides qui rappellent en cet endroit les environs de Marseille. Mais arrivé devant Saint-Eugène, il faut quitter la voiture et gravir à pied des sentiers ardus, dont néanmoins les grâces alpestres font, tout le temps, oublier la raideur.

Mon homme occupe une maison mauresque au milieu du jardin le plus touffu de la vallée. Fanatique de couleur locale, tout ce qu'on peut désirer en ce genre, il l'a : cour entourée de galeries, colonnes torses, balustre enluminé, bassin de marbre, poissons rouges. Il voit le paysage à travers des fenêtres grillées comme dans les romans espagnols. Il lit le *Mobacher* à l'ombre des térébinthes. Il mange des bananes et boit du café maure.

Mais à tous ces plaisirs, il préfère la chasse. Entendez-le vanter la faune du Sahel et de la Mitidja! Les cailles sont si grasses, leur vol est si pesant, elles partent si près, qu'on en peut expédier jusqu'à cinquante et plus dans sa journée. Les perdrix, la chaleur les énerve à tel point, qu'elles s'endorment dans les arbres où l'on n'a plus que la peine de les tirer à bout portant. Le lièvre et le lapin pullulent en beaucoup d'endroits. Des gibiers inconnus chez vous, le raton, la genette, le chacal et même l'hyène, varient les émotions du chasseur. Et pour peu qu'on pénètre dans la province, on rencontre le gangas, le flammant, le singe et l'outarde.

Qui ne croirait, les yeux fermés, à l'excellence d'une campagne où se plaisent même en été, les horticulteurs! J'en ai rencontré plusieurs ici qui jadis gravitaient autour de mon père, un maître comme vous savez. M. Laffey, l'un d'eux, possède aux alentours de Kouba une terre dans laquelle je suis allé le visiter plusieurs fois.

La maison en est simple, mais commode, et magnifiquement située. Si je voulais peindre un tableau d'Alger, c'est ce point que je choisirais. Le jardin, vous devinez ce qu'il doit être entre les mains d'un homme si versé dans l'art de la bouture et de l'assolement.

---

# VIII

## LE JARDIN D'ESSAI

Mais que parlé-je de culture, à deux pas de l'établissement agronomique le plus curieux et le plus beau de toute l'Algérie, le jardin d'acclimatation, vulgairement nommé jardin d'Essai!

S'il est intéressant pour la colonisation de voir, en outre des chemins nouveaux qui se sont ouverts depuis la conquête, les vieux sentiers arabes s'élargir

et se niveler chaque jour, ce n'en est pas moins, au cœur de l'artiste, un chagrin réel que la disparition des vieux arbres et des grandes haies dont ces remaniements ont exigé le sacrifice.

Que reste-t-il maintenant des épais ombrages qui jadis bordaient la route du Hamma depuis le faubourg Bab-Azoun jusqu'à la maison Carrée? Un palmier devant la manutention, deux platanes à la porte d'un café maure, et quelques ormes auprès du Ruisseau.

Mais, ainsi que l'amour, la colonisation guérit d'une main les maux qu'elle a causés de l'autre. Pour un arbre détruit par sa faute, mille de produits par ses soins. Exemple : le jardin d'Essai.

Voulait-il, en se plaçant tout près des grands ormes et des beaux platanes que je viens de citer, se prévaloir adroitement de leur voisinage, ou plutôt leur jeter hardiment le gant?

Toujours est-il qu'il les a tellement surpassés en nombre, en vigueur, en magnificence, que ceux-ci ne semblent plus, auprès, que le frontispice, l'enseigne, les bagatelles de la porte.

Et de fait, aussitôt descendu de voiture, à peine a-t-on, d'un rapide coup d'œil, embrassé les divers tableaux qui font de cette station des Platanes un des endroits les plus piquants du Sahel, Mustapha d'un côté, le chemin ombragé de l'autre, ici le café maure, là le jardin d'Essai, que l'on se sent immédiatement attiré vers ce dernier.

Quel spectacle, en effet ! Figurez-vous une immense

avenue de platanes qui, partant de la grille même de l'établissement, traverse le jardin dans toute sa longueur, et va, par une pente douce, aboutir au bord de la mer, dont on voit les flots bleus resplendir dans une trouée de feuillage.

La comparaison avec un berceau serait petite, mesquine, injurieuse. On dirait plutôt la nef d'une cathédrale, nef de cent pieds de haut et de mille mètres de long, avec une abside d'azur, des milliers de colonnes, des millions d'arceaux, et pour voûte un splendide vitrage au travers duquel les rayons, colorés de ces douces nuances qui rendent si mystérieux le demi-jour des temples gothiques, se jouent, se tamisent, se glissent, et vont retomber sur le sol en mosaïques de lumière.

Des bancs placés de distance en distance permettent de goûter, commodément assis, le charme de cette galerie forestière qu'embellissent encore, et parfument, deux rangs de rosiers du Bengale, dont les tiges toujours fleuries séparent le chemin des carrés et des pépinières.

Parcourrons-nous à l'aventure ce vaste domaine où le simple flâneur en aurait pour des journées d'amusement; ou bien le visiterons-nous avec la méthode et le soin que mérite son importance? Flâner est doux, étudier est utile. Si nous pouvions unir ensemble ces deux procédés en apparence si contraires!... Le proverbe latin nous prescrit d'essayer.

Il faut alors, avant d'aller plus loin, nous munir d'un billet qui nous ouvre l'entrée des carrés et des

serres. Autrement, nous risquerions fort de voir notre promenade entravée par des écriteaux prohibitifs, ou notre étude interrompue par le veto d'un surveillant.

A cet effet, la maison du concierge passée, nous prenons, tout de suite à droite, une allée facilement reconnaissable aux lataniers déjà grands qui la bordent.

Le latanier est, suivant moi, un arbre plus curieux que beau. Ses feuilles, raides d'abord et palmées en façon d'éventail, se renversent bientôt à quelque distance du pédicule, et pendent fanées et flétries comme si la plante mourait. Ses jolies aigrettes de fleurs jaunes, et ses régimes de fruits verts qui ressemblent à des olives, compensent un peu ce défaut. Il n'est pas d'ailleurs mauvais qu'un jardin, favorisé du ciel le plus propice peut-être à l'acclimatation de toutes les flores du monde, offre, à côté des sapins de Norwége et des peupliers de France, ces hôtes singuliers des îles de la Sonde et de Madagascar.

Les bâtiments de la direction s'élèvent au fond d'une cour assez froide d'aspect quoique brûlante de soleil. Une fontaine d'un style sévère en forme le seul ornement. Le rare cri de deux paons familiers, et les jeux de quelques marmots, en troublent seuls le silence. Il y a du bureau dans l'air. En effet, nous trouvons bientôt, sous la voûte d'une galerie, des portes; entre les portes, des guichets; et derrière les guichets, de diligents employés penchés, la plume en main, sur de volumineux registres.

Le permis s'obtient aisément. Il ne peut servir que

pour le jour même, et doit être remis, à l'occasion, aux jardiniers de rencontre.

Désormais, forts de nos droits, revenons au jardin, et commençons sous le ciel bleu, dans l'air embaumé, par les allées, à travers champs et plates-bandes, notre instructif vagabondage.

Ainsi que tout d'abord, à la grille d'entrée, s'offrit à nous la magnifique avenue des platanes, une splendide avenue de palmiers nous attend au sortir de la direction. Comme l'autre, elle descend jusqu'au rivage, et comme l'autre aussi, laisse voir, entre ses branches inférieures, une échappée de mer d'un bleu céleste.

Les premiers fûts, les chefs de file, de cette seconde colonnade, sont entourés d'un réseau de convolvulus dont les lianes semées de fleurs produisent un effet charmant. Je ne jurerais pas qu'entre les mille choses dont la beauté ou la nouveauté frappe ici le voyageur, ce détail ne fût un de ceux dont il emporte le plus poétique et le plus durable souvenir.

Mais si désireux que nous soyons de passer en revue ce régiment de rois empanachés, commençons par faire un détour qui nous les montrera tout-à-l'heure sous un point de vue plus royal encore.

Nous continuons, à cet effet, l'avenue de lataniers qui passe devant les bureaux, et bientôt s'offre à nos yeux, sur la droite, une colonie d'autruches.

Ces volatiles contemplés avec l'intérêt que mérite leur mine étrange et leur utilité domestique, poussons jusqu'au bout de l'allée, vers ces terrains que

d'importantes plantations couvrent déjà mais n'ombragent point encore.

Cette nouvelle partie de l'établissement en sera bientôt la plus pittoresque. Ce qui la distingue surtout maintenant, c'est une adorable petite rivière anglaise, avec ses rives sinueuses, son île plantée de roseaux et sa nappe de lapis que tachètent de leurs larges feuilles les nénuphars aux étamines d'or. L'administration doit, paraît-il, grouper sur ses bords, des massifs qui en rendront, pendant les chaleurs de l'été, le parcours aussi agréable que l'aspect.

Un autre projet, dont l'exécution même est déjà commencée, c'est de tracer tout autour du jardin un boulevard, ou chemin de ronde, accessible aux voitures. Des arbres ombrageront ce périmètre carrossable qui deviendra bientôt, non seulement faute d'autre promenade, mais aussi par attrait réel, le rendez-vous favori des riches étrangers et de l'aristocratie algérienne.

La lisière orientale du jardin est déjà, dans ce but, préparée tout entière : terrain nivelé, chaussée dessinée, bas-côtés plantés d'arbres. On a choisi pour cette section le *croton sebiferum*, vulgairement nommé arbre à suif. Cette essence, d'un feuillage analogue à celui du peuplier indigène, croît très rapidement, et promet au jardin un pourtour aussi grandiose que les allées qui le traversent. Aux croton sebiferum feront suite d'autres espèces, choisies entre les végétaux les plus luxuriants et les plus précieux, de sorte que ce boulevard offrira dans toute sa longueur

une variété de verdures, de parfums et d'embranchements dont on se figure aisément le charme.

Il ne restera plus pour mettre cet Éden à la portée des masses, que d'en faciliter le voyage. Les calèches ne sont abordables qu'aux riches; les omnibus causent encore trop de dépense. Il faudrait que le trajet, pour l'aller avec le retour, ne coûtât que trente à quarante centimes. Le chemin de fer peut seul résoudre ce problême. On assure qu'il va l'essayer. Une station déjà se construit au bas du jardin. Que l'entreprise réussisse, et nous verrons bientôt ce coin privilégié du Hamma devenir pour Alger un Hyde-Park, un vrai Bois de Boulogne, avec ses cafés, ses chalets, ses jeux, ses *dining-room* et ses *refreschments-room*.

Nous attendrons, pour faire le tour du lac, le soleil moins chaud de décembre, ou l'abri des massifs promis, et nous rentrerons dans la partie couverte, par un des chemins les plus fameux de l'établissement, l'allée des bambous.

Les chaumes arborescents de cette magnifique graminée des Indes sont rangés par touffes des deux côtés, s'élancent en gerbes compactes, et, se rejoignant à leur sommet, forment comme une voûte ogivale, très aiguë, dont les arcs-doubleaux ou nervures ne mesurent pas moins de soixante pieds de hauteur. Une ombre épaisse règne sous cet abri tapissé d'une infinité de petites feuilles pointues, et si mobiles, que le moindre zéphyr les fait frissonner et miroiter comme des paillettes.

Tout arrête, tout étonne, tout amuse en cette avenue. La dureté des vieilles tiges qu'il suffit de frapper du doigt pour en tirer un bruit sonore, la grosseur des nouvelles que leur ressemblance avec l'humble asperge fait paraître encore plus monstrueuses, la forme des turions naissants qu'on prendrait pour des toupies renversées, enfin les débris satinés qui, pareils à des mitres d'évêque, jonchent le sol de toutes parts.

Pas plus au sujet des bambous que pour les autres végétaux, je ne veux aborder ici la question économique. Il n'en pourrait d'ailleurs sortir de mes mains qu'une fastidieuse compilation. Mieux vaut, je crois, vous renvoyer, pour les détails utilitaires, au catalogue de M. Hardy, l'habile horticulteur qui, depuis bien des années, dirige avec autant de succès que de zèle cette vaste administration.

L'allée des bambous croise, à mi-longueur, celle des palmiers. Rien de plus insolite que le petit carefour qu'elles forment. Où sommes-nous ? Au Brésil ? Au fond de l'Inde ? Il ne manque vraiment, pour compléter l'illusion, qu'un troupeau d'éléphants ou de rhinocéros. Mais ces palmiers surtout, quelle grâce, quelle noblesse ! On leur donnerait cent ans, ils en ont à peine dix-sept. Avec leurs troncs droits et rayés de spirales régulières, on les prendrait pour des colonnes torses. Leurs panaches, entre lesquels brillent des gerbes de fleurs et des régimes de fruits dorés, ont l'air de chapiteaux gigantesques. Bref, si nous comparions tout à l'heure l'allée des platanes

au vaisseau d'un temple chrétien, celle des palmiers nous produira l'effet d'un péristyle asiatique.

L'avenue des bambous nous ramène à l'allée des platanes, et l'allée des platanes rencontre, en descendant vers la mer, une troisième allée que bordent alternativement deux plantes exotiques : le chamœrops excelsa et le fourcroya gigantea.

A l'acclimatation des plantes se joint ici celle des animaux. Les enclos qui les parquent et les toits qui les couvrent se montrent çà et là de chaque côté de l'allée.

Cette ménagerie, quoique de création toute récente encore, compte déjà plusieurs familles destinées à rendre de grands services à l'économie domestique. Ce sont des alpacas, des lamas, des gazelles, des casoars, et notamment des zébus, espèce de bœufs bossus comme des chameaux et particuliers à l'Inde et à la Haute-Égypte.

Dans cette partie du jardin, les pépinières moins boisées permettent au regard d'embrasser à la fois, sur la pente du Sahel, tout le terrain dont l'établissement s'est depuis peu d'années agrandi : vingt-quatre hectares environ de montagnes. Une vaste habitation mauresque en occupe le centre, à mi-flanc de la colline, et les plantations de cyprès, de pins et autres essences alpestres qui l'ornent, montent non-seulement jusqu'à la crête, mais redescendent de l'autre côté, pour rejoindre l'Oued-Knis, au fond du ravin de la Femme-Sauvage. Un chemin qui déjà, par des pentes adoucies, conduit du café maure au haut

du mamelon, doit atteindre bientôt la jolie route du ravin. Précieuse ressource pour les amateurs de ce site champêtre. Ils pourront varier au moins l'éternel embranchement du Ruisseau.

Utilisons maintenant notre carte, et pénétrons dans les carrés.

Le premier qui se trouve à droite, en remontant l'avenue des palmiers, est rempli de futaies sous lesquelles, loin de languir, l'intérêt ne peut qu'augmenter. Plus rien de nos arbres du Nord. Partout autour de nous des branches, des feuillages, des fleurs étranges, inaccoutumées.

C'est là qu'il me serait aisé de faire à vos dépens de l'érudition gratuite ! Chaque sujet porte son nom sur une étiquette de bois. Mais quel plaisir pourrait causer à votre esprit, quelle image lui présenter ces vocables bizarres : *citharexylon, heteropteris, schinus terebinthifolius, gravillea robusta, pittosporum angustifolium ?*

Les parties réservées qui s'étendent sur la gauche sont plus considérables encore. On y voit, classés par espèces mais non sans grâce et désinvolture, les musacées aux larges feuilles, les agavés, vraies panoplies ; les cactus aux enlacements monstrueux ; et puis, au-dessous, les aloës, les mésembrianthèmes aux fleurs diversement nuancées, les gasteria, les aprica, les kleinia, les ceropegia, et mille autres variétés de ces plantes grasses qui ressemblent moins à des végétaux qu'à des bêtes fantastiques.

Mais plus que les arbustes rares, les grands sujets

m'ont toujours attiré. Quittons donc, s'il vous plaît, ces populations naines ou rampantes, et courons vers le colosse qui domine toute cette partie du jardin.

C'est un bellombra, réfutation vivante et triomphante s'il en fut jamais, de toutes les calomnies dont les Algériens se sont plu trop longtemps à poursuivre ce beau phytolaque. « Un vil chou, disaient-ils, sans plus de durée que de consistance. » J'ignore depuis combien d'années existe celui-ci, mais on le croirait centenaire, et loin de vouloir dépérir, il semble avoir embrassé, pour l'éternité, le ciel de ses rameaux et la terre de ses racines.

On l'accusait encore de frapper, autour de lui, la terre de stérilité. Eh bien, c'est précisément à son ombre que croît le plus vigoureux massif du jardin. Bambous, dattiers, figuiers, poivriers du Brésil, s'y pressent à l'envi. Les lianes, loin de le fuir, escaladent comme des serpents sa cime aérienne, et la mêlent de fleurs et de fruits parasites.

Dépérissent-ils aussi, ces deux maîtres mûriers qu'on a couverts d'une volière immense? Un fier nocco de l'Amérique du Sud, avec son plumage d'ébène et son bec jaune comme du soufre, en est, pour l'instant, l'hôte unique; mais sitôt que l'on voudra bien en faire la dépense, il y a là de quoi loger des centaines de volatiles.

Un rapide coup-d'œil aux serres. Très intéressantes sans doute au point de vue commercial, elles sont loin d'offrir l'aspect décoratif qui distingue celles du Nord.

Tandis qu'il s'agit là d'étonner et de plaire par l'imitation plus ou moins réussie de massifs méridionaux, ici, dans ce climat privilégié qui leur permet de vivre en plein air, les serres, ces fabriques, ne peuvent avoir d'autre but que la multiplication forcée des sujets. Aussi n'ont-elles à nous montrer que les diminutifs, prosaïquement empotés, des types qui nous ont charmés durant le cours de notre promenade.

On ne peut, en été surtout, quitter le jardin sans faire une pause au café maure. Tout y convie : d'un côté, la fatigue qui résulte nécessairement d'une pareille expédition; de l'autre, l'aspect de l'établissement si pittoresque avec sa koubba, sa fontaine et sa galerie, sur lesquelles se joue l'ombre mobile des platanes.

Il y a là des banquettes pour s'asseoir et des nattes pour s'accroupir; du café brûlant, du thé suisse et de l'eau fraîche à volonté. La tasse d'une main et la cigarette de l'autre, on regarde passer, à l'ombre des jeunes rameaux de l'eucalyptus globulus, arbre australien d'immense avenir, les calèches, les cavaliers, les amazones, les piétons, les chameaux et les omnibus qui font de cette route une vraie lanterne magique; jusqu'à ce qu'enfin rappelé par l'heure, plutôt que chassé par l'ennui, on reprenne le chemin d'Alger.

---

# IX

## LA JOURNÉE D'UN PARTICULIER

Il faudrait avoir vécu la vie de chacun pour connaître tous les moyens de satisfaction que peut fournir Alger pendant l'été. Aussi me bornerai-je à vous faire le récit d'une de mes journées. *Ab uno disce omnes.* Peut-être y trouverez-vous des détails sympathiques. Et voyant quel bon lot a su tirer un individu venu seul, inconnu, désœuvré, maladif, il vous sera facile

d'imaginer le sort que ce pays réserve à qui l'aborde avec de la famille, des amis, des intérêts, de la santé.

Je dors les fenêtres ouvertes. Ce sommeil en quasi-plein air qui serait, je suppose, fort dangereux à la campagne, n'offre, à la ville, nul inconvénient. Les habitations, chauffées de reste tout le jour, y sont trop serrées les unes contre les autres pour que la fraîcheur des nuits puisse sensiblement les atteindre.

Le matin donc, nulles persiennes à pousser, nuls rideaux à tirer, nul mal à se donner pour jouir à pleins yeux du spectacle si beau de l'aurore. Je m'éveille à la douce clarté de ses premiers rayons, au toucher délicat des fraîches brises qu'elle apporte, aux cris joyeux des hirondelles qui la saluent en voletant par milliers dans les airs. Calculez sur l'esprit, sur l'humeur, sur le tempérament, les effets de semblables préludes ! Une journée peut-elle être mauvaise après !

Les premiers instants du matin, je les donne à ces menues affaires, à ces loisirs, à ces riens qui sont plus véritablement le travail et le bonheur que nombre d'occupations et de jouissances trop vantées. Vous devez en savoir quelque chose. On note ses impressions de la veille, on met en règle sa correspondance, on taille des crayons pour le croquis du jour. On médite un article, on moule une copie. On va, vient, fait cent tours, passant ici la revue des dessins fixés à la muraille, arrosant là des fleurs, consultant un miroir pour le nœud de la cravate, ou regardant par

la fenêtre le mouvement de la population déjà très curieux à cette heure.

La toilette, soin toujours ennuyeux pour qui ne comprend rien aux joies de la fashion, marche pendant ce temps, et l'on est quelquefois tout surpris de se trouver chaussé, lavé, coiffé, vêtu de pied en cap, sans l'avoir fait exprès.

Il est sept heures environ quand je sors. Vous me voyez de là-bas : le large chapeau gris, le pantalon blanc, l'habit couleur mauve, très pâle (on brave ainsi plus impunément le soleil), la canne à la main, la cigarette aux lèvres, un album, une brochure, un manuscrit dans la poche. Le bon moment ! Je ne me rappelle pas avoir une seule fois descendu l'escalier tristement. Quelles appréhensions, quels mécomptes, quels chagrins ne céderaient ici devant le prestige d'une matinée d'été ! N'en déplaise à messieurs les gourmands, les voluptueux, les ambitieux, les superbes, il y a pour certaines organisations quelque chose de plus enivrant que le vin, les femmes, la richesse ou la gloire, c'est un ciel bleu, avec un air doux, et l'indépendance.

Je traverse à pas lents, l'œil au guet, en observateur, la place du Gouvernement et les arcades de la rue Bab-Azoun. Quelques types nouveaux sont examinés, quelques visages connus salués, quelques amis complimentés. Je ne crois pas qu'il existe au monde de ville où l'on se crée plus aisément qu'ici des relations. Il suffit que vous ayez une fois allumé votre cigare à celui d'un particulier, causé quelques minutes

avec un voisin sur les chaises, pour que ce soit une connaissance. Avec une connaissance, on connaît toute la ville. Il paraît y régner une homogénéité digne des âges patriarcaux. J'ai vu dans la rue, les dignitaires les plus décorés, les dandys les mieux pomponnés, frayer avec des gens dont le mérite se cachait sous un habit plus que modeste.

Lorsque je suis de quelques minutes en avance, je fais volontiers une fugue au marché. Il est situé sur la place de Chartres, en contre-haut de la rue Bab-Azoun. On y monte par un escalier dont les marches sont continuellement encombrées par une foule d'individus, les uns rôdant autour des magasins qui les bordent, les autres stationnant, fumant, jouant aux cartes dans la poussière. Ce sont, les premiers, des passants, des soldats, des galopins; les seconds, des commissionnaires n'ayant pour tout vêtement qu'une longue chemise aussi sale et trouée que possible, et pour tout gagne-pain qu'une couffe destinée à recevoir les objets qu'on leur donne à porter.

Le marché n'est pas couvert; et l'on n'a, s'il vient à pleuvoir, d'autre refuge que les galeries qui l'entourent. Mais pleut-il jamais en été! Quant au soleil, l'ombre de quelques maisons basses et le feuillage de deux maigres saules pleureurs sont seuls chargés de vous en garantir. Mais le matin de bonne heure, ces abris suffisent. Une fontaine assez jolie occupe le milieu de la place. Les marchands sont rangés en lignes parallèles, non si régulièrement toutefois, que l'œil ne puisse trouver çà et là des scènes de ce beau dé-

sordre si cher à l'artiste : paniers trop pleins qui se renversent, agents qui saisissent des fruits gâtés, portefaix qui se disputent, chiens qui se battent, caouadji qui circule, la pince à feu dans une main et la tasse de café dans l'autre.

On peut bien dire que toutes les races du monde et toutes les productions de la terre sont représentées en cet étroit espace, depuis le nègre du Soudan jusqu'au Samoiède de la mer Glaciale, depuis le coco des tropiques jusqu'à la pomme de pin des forêts sibériennes. Le public, chalands, vendeurs, parasites, fusionne à l'envi : le colon avec le Bédouin, la redingote avec le burnous, le châle avec la gandoura. Mais les denrées sont autant que possible rangées par espèces. Les fleurs à droite, les œufs et le fromage à gauche; ici les grains, là la verdure; les fruits d'un côté, les légumes de l'autre.

C'est autour des fleurs que l'on flâne le plus volontiers. Tout vous y attire de prime abord : l'odeur, l'aspect, la compagnie. Si quelque noble dame en effet, quelque élégant cavalier, quelque gentille donzelle, affronte les éclaboussures et les bousculades du marché, ce n'est guère en général que pour y faire emplette de bouquets.

Ces bouquets sont de plusieurs sortes : les simples, dont nul art n'a groupé les fleurs; les composés, où des cercles de roses, de réséda, d'héliotrope, convergent autour d'une tubéreuse ou d'un magnolia central; et les bouquets arabes auxquels suffit une poignée de violettes ou de cassies entourées de feuilles de géra-

nium. Quant aux chapelets d'églantine et de jasmin, dont les Maures aiment tant à s'orner les oreilles, ils font l'objet d'un petit commerce ambulant.

On aurait beau passer des années à Alger, qu'on ne pourrait se lasser d'admirer certains produits du sol. Les pommes de terre, les piments, les cédrats, les raisins, sont d'un volume prodigieux. Il y a des melons de toute taille et de toute couleur. Je suis, un jour, tombé comme en extase devant des bottes d'ognons et des paquets de raves.

A ces comestibles, dont le type nous est, du moins, connu, se mêlent des végétaux singuliers, mystérieux, hyperboliques : des gombauds, sorte de capsule cotonneuse recherchée des indigènes qui, paraît-il, la mangent en salade; des pommes de merveille (un savant m'en a dit le nom : *momordica balsamina*), fruit rugueux d'un jaune éclatant, avec des grains améthystés qui servent à fabriquer un remède contre les piqûres; enfin des figues de Barbarie en telle quantité qu'elles tiennent au moins le quart de la place.

Les Algériens accusent pour la figue de Barbarie un goût non moins vif que les Anglais pour le pudding, les Allemands pour la choucroûte, les Provençaux pour l'ail, et les Italiens pour le macaroni. Comme elles sont d'un transport et d'un dépouillement assez difficiles, vu leurs aiguillons, on les mange ordinairement sur place, devant l'établi même du marchand, qui vous épluche et présente successivement, avec adresse et promptitude, les dix ou quinze

fruits auxquels donne droit la modique somme de cinq centimes.

Si le yaouled et le journalier espagnol forment la principale clientèle de ces débits populaires, l'élégante et le gandin créoles s'en passent aussi volontiers la fantaisie. J'ai vu plus d'un porte-monnaie de chagrin à fermoir doré s'ouvrir pour acquitter le prix d'une consommation qu'on ne songeait même pas à dissimuler. Estimable franchise!

Pleine d'une eau fraîche et limpide, mais médiocrement savoureuse, la figue de Barbarie possède, assure-t-on, des vertus opportunes en ce climat débilitant.

Je vous ai déjà dit par quel singulier traitement les médecins m'ont guéri d'un spleen aussi noir qu'opiniâtre; ils m'ont fait faire de la gymnastique, mais là, rudement, indéfiniment, comme un bateleur. Le superbe régénérateur de l'homme, Triat, le grand Triat, vous l'attesterait au besoin. C'est à ses cordes lisses, à ses trapèzes, à ses haltères, que j'attribue en partie le retour de santé dont je jouis à cette heure. Aussi, pour éviter des rechutes probables, me suis-je imposé l'habitude d'exercer tous les jours un peu l'appareil musculaire.

Alger n'a pas de gymnase public. Je crois même qu'il serait fort difficile d'y trouver d'autres instruments que les barres et les trapèzes établis pour les collégiens dans une petite cour écartée du lycée.

La protection de M. de Toustain, et l'obligeance du proviseur, m'ont valu l'entrée de cette cour. C'est là

que je me dirige après la visite du marché. Les élèves sont en recréation. Je passe au milieu de leurs jeux ; je traverse leur quatre coins, et coupe leur cheval fondu.

Il ont paru d'abord très étonnés de me voir ainsi m'enfermer tout seul dans leur petite cour. Les plus curieux se mirent aux écoutes, entre-bâillèrent la porte, et finirent par me surprendre au milieu de mes cabrioles. Émoi, stupéfaction. On me supposa des prétentions à l'emploi de gymnasiarque. Le titulaire même, je l'ai su plus tard, en conçut quelque crainte. Mais bientôt la vérité se fit jour ; et maintenant, loin d'exciter la moindre défiance, je ne passe plus sans qu'une demi-douzaine de mains, tant de maîtres que d'élèves, viennent serrer la mienne.

Aimables écoliers ! que ne puis-je reprendre avec vous l'uniforme et la camaraderie de Louis-le-Grand ! Je n'ai plus votre âge, soit ; mais j'ai votre jeunesse encore.

---

# X

## LA MUSIQUE MILITAIRE

Après vingt minutes environ d'exercice, je me rends à la caserne.

Au collége! à la caserne! Vraiment, si je me bornais à vous dire, sans l'expliquer, l'emploi de mon temps, vous ne sauriez pl s, cher monsieur, que penser de votre ami. Mais pour s'avouer peintre amateur, et gribouilleur humoristique, il n'en réserve

pas moins tout entier son caractère d'animal raisonnable.

Vous connaissez les tristes circonstances qui m'ont ravi, dès l'âge de vingt ans, cette élasticité du tympan indispensable pour jouir de la musique de théâtre et des orchestres de salon. Depuis lors, adieu les brillants opéras, adieu les tendres symphonies, adieu ces récréations de l'oreille qui trompent le chagrin et doublent le bonheur! Insensible, ou peu s'en faut, au gazouillement délicat du violon, du piano, de la guitare et de la flûte, l'ouïe, chez moi, n'est plus apte à saisir et goûter que la voix retentissante des instruments de métal.

Pour comble de disgrâce, ce débris de faculté ne trouvait à Paris que de rares satisfactions. On y fait bien de la musique militaire; mais quand? à l'heure du dîner; mais où? nul n'en sait jamais rien. Aussi n'avais-je plus guère entendu, depuis ma sortie du collége jusqu'à mon débarquement sur cette rive fortunée, que des trompes de conducteur et des orgues de Barbarie.

Jugez donc de ma joie lorsqu'en abordant pour la première fois la place du Gouvernement, j'y trouvai plus de quarante cuivres rangés en cercle et faisant vibrer l'air de leurs retentissants accords! Finie la privation, déjoué le malheur! Des mélodies, des passages, des airs entiers, que j'avais à la longue oubliés, remplirent mon oreille d'enchantement et mon cœur d'heureux souvenirs.

Jugez en outre de mes transports, lorsque j'appris

que la musique avait ainsi lieu tous les jours, alternativement exécutée par la ligne, l'artillerie, les chasseurs et les zouaves.

Incontestablement, la douceur du climat, la beauté des horizons, le charme de l'indépendance, sont pour beaucoup dans les motifs qui m'attachent à ce pays, mais nul doute que la récupération des plaisirs les plus fins de l'ouïe n'y entre également pour une large part.

Vous pensez bien que dès lors je n'aie plus voulu manquer un seul de ces concerts providentiels. Arrivé le premier, toujours au premier rang, j'en partais le dernier. Mon assiduité fut remarquée par les chefs de musique. L'un d'eux voulut même bien un jour m'en complimenter. Le reste se devine. Nous causâmes entre les morceaux. Rien ne lie plus vite les gens que la similitude des goûts. Ma prédilection pour les cuivres devait toucher particulièrement un homme voué dès son enfance au culte du sax-horn. Il me proposa d'assister à ses répétitions du matin. C'était, vous comprenez, le plus grand service qu'il pût me rendre.

Je ne perdis pas un seul jour pour répondre à son obligeante invitation. Je ne connaissais encore des casernes que la façade, et cette perspective était peu de nature à me les faire aimer. L'intérieur me plairait mieux sans doute. J'entre. On me donne un planton pour guide. Je traverse une vaste cour; des soldats y pansaient leurs chevaux. Je monte un escalier tournant, et me voilà dans la chambrée. Les musiciens,

rangés en cercle au fond, mettaient en préludant leurs instruments d'accord. Leur chef me voit, m'accueille en camarade, et m'offre, pour m'asseoir, un lit.

Le spectacle d'un casernement ne manque pas, comme nous disions à l'atelier, de cachet. Soixante lits environ meublent la pièce. Ils y sont rangés sur deux lignes, la tête contre la muraille. Deux espèces de chenets de fer et trois planches en forment le châlit. Le reste, draps, traversin et matelas, dont la nuance quelquefois pourrait laisser à désirer, disparaît sous une bonne couverture grise qui donne à l'ensemble un air de confort et de propreté. Au long des murs courent des rayons sur lesquels les effets sont méthodiquement disposés : sacs, souliers, habits, fournitures. A de gros clous pendent les sabres, les gibernes, les fourragères.

Mais ce qui caractérise la chambrée des musiciens, ce sont les instruments. Trompettes, trombones, pistons, sax-trombas, saxophones, sax-horns, cloches, tambours, timbales, castagnettes, on en voit partout, sur les lits, sur les planches, aux murailles, jusqu'au plafond. Les fenêtres donnent d'un côté sur la cour, de l'autre sur la mer. Un soleil resplendissant, des jours pleins de reflets, éclairent le tableau, frappant ici la bande écarlate d'un pantalon, faisant briller là des boutons de veste, accrochant une lumière à la poignée d'un sabre, ou laissant discrètement dans l'ombre un soldat qui s'habille. Avis aux peintres de genre.

On commença par jouer l'ouverture de *Guillaume Tell* qui figurait au programme du soir. Déjà dehors j'entendais presque bien ; j'entendis parfaitement dans la caserne. Les murs y sont d'une sonorité remarquable, et l'on peut à loisir s'approcher des virtuoses. J'avais craint d'abord que les interruptions, les reprises, les tâtonnements, ne détruisissent en partie l'agrément que je m'étais promis. Mais loin de là ; des répétitions dites de détail avaient depuis longtemps débrouillé la matière, et tout marcha le mieux du monde. L'exécution favorisée par le négligé du costume et l'absence de ce public dont une moitié gêne et dont l'autre intimide, me parut même supérieure à celle de la place.

Inutile de dire si je manquai désormais une seule de ces excellentes répétitions. Elles ont lieu tous les matins et durent à peu près deux heures, douces heures, dont pourtant j'ai trouvé moyen d'augmenter encore le charme. Il est rare, en effet, que je n'aie pas quelque lecture en train, quelque composition sur le métier. J'apporte mon ouvrage. La musique éveille l'idée, la pare, l'enrichit ; l'idée, réciproquement, anime la musique, l'explique, la complète. Le roman semble plus touchant, et la symphonie plus mélodieuse.

Mes virtuoses ont adopté un petit chien noir qui, loin d'accueillir comme ses congénères la musique par des hurlements, semble au contraire possédé du plus ardent dilettantisme. Il ne manque pas une seule répétition, il assiste régulièrement aux concerts

de la place, et suit obstinément ses maîtres partout où leur service les envoie, à la parade, au bal, à l'église. Vienne la guerre, il y sera. Je me prends quelquefois à rire en songeant que moi aussi je suis un peu devenu, à l'exemple de leur petit chien, le satellite de ces braves gens. Ils n'exécutent plus guère de morceau que je n'accoure pour l'entendre.

Ce zèle me vaut quelquefois des parties délicieuses.

Un soir, par exemple, je fus averti que la musique irait, le lendemain matin de très bonne heure, accompagner de ses accords l'exercice à feu sur la plage d'Hussein-Dey.

Levé comme toujours à l'aube, je me rendis au carrefour Bresson et trouvai, devant le théâtre, un omnibus au nom baroque qui ne mit guère plus d'une heure pour compléter son chargement et se décider à partir.

Je connaissais déjà les beautés de la route pour l'avoir explorée vingt fois en hiver; mais qu'elle était encore plus pittoresque et plus riante en cette fraîche matinée d'un radieux jour de juillet! Les verts coteaux de Mustapha, les villas mauresques du Telemli, les hauts platanes du jardin d'Essai, la coupole orientale du Grand-Séminaire, les pentes marbrées de l'Atlas, offraient, dans la vapeur ténue qui les voilait encore, un tableau dont il serait difficile d'imaginer la beauté. Du reste, il n'est paysage si laid que ne puisse embellir l'aurore.

Je trouvai l'école installée sur cette vaste lande

que forme, de ses alluvions, l'Harrach à son embouchure. Les canonniers étaient à leurs pièces, servant, chargeant, braquant, pointant, faisant feu. D'épais nuages de fumée, bleuâtres à leur centre et frangés sur leurs bords des plus riches nuances, s'arrondissaient, s'allongeaient, se repliaient, se déchiraient, s'éparpillaient dans le ciel pur. Les boulets et les bombes décrivaient leurs courbes rapides, et s'en allaient creuser au loin le sable jaillissant en gerbes de poussière. Le but placé, me dit-on, à huit cents mètres, témoignait, par de fréquentes avaries, l'habileté de nos artilleurs. Et simultanément, à quelques pas derrière la batterie, dans un champ de géraniums en fleur, la musique exécutait les plus jolis morceaux de son répertoire.

Un autre jour eut lieu l'école en mer.

Réveil plus que jamais à l'aube, toilette sommaire, et pas accéléré vers la voûte de l'Amirauté, pour attendre, au passage, mon complaisant introducteur.

Alger, vu d'un peu loin, par un beau lever de soleil, quelle étrangeté, quelle magnificence! Les lumières sont du rose des fleurs de pêcher, les ombres du bleu des violettes de Parme. Les lignes blaireautées par l'air et la distance ne sautent plus aux yeux, et la dernière chose à laquelle pourrait ressembler ce fantastique amphithéâtre échiqueté de couleurs tendres, c'est précisément une ville.

Mais les soldats sont arrivés. Grimpons sur un ouvrage plus ou moins à cornes, en vue des pièces

qu'on apprête, et des cibles qui semblent au loin, dans la plaine argentée des flots, deux nénuphars blancs sur leur tige.

Près de nous fleurissent, charmant le regard et parfumant l'air, mille plantes cultivées dans ces petits jardins, bâche, pot, caisse, tonneau, marmite, dont l'homme astreint à vivre loin des champs, aime à s'entourer.

Le ciel avait cette sérénité, l'atmosphère cette douceur, qui favorisent sans relâche nos étés d'Algérie. L'orchestre du régiment exécutait un des vingt chefs-d'œuvre de Meyerbeer, la *Marche aux flambeaux*.

Tout-à-coup le feu commence. Un premier boulet part avec fracas. De l'œil on en suit le vol. Il plonge dans la mer à côté de la cible, et fait jaillir au ciel une immense colonne pulvérisée, puis une autre bien loin de là, puis une autre encore, et puis une autre, et puis une autre, jusqu'à douze et quinze. On dirait une procession de cachalots souffleurs, ou bien les grandes eaux de Versailles, ou bien encore une rangée de peupliers saupoudrés de givre. Je n'avais jamais vu ce singulier phénomène des ricochets ou des rebondissements du boulet sur la mer, et j'en fus vraiment émerveillé. O Parisiens qui croyons tout savoir !

Le but incessamment touché, fut trois fois culbuté dans l'espace d'une heure.

Cependant, assis près du timbalier, le petit chien noir, mon fidèle émule, ne semblait pas moins se

complaire au bruit du canon qu'aux symphonies de ses quarante maîtres.

Après la répétition de musique, le déjeuner; après le déjeuner, les journaux au cercle d'Alger, l'endroit le plus frais de la ville. Il y a surtout un petit boudoir tapissé de perse à bouquets roses où l'on pourrait se croire dans un chalet, au bord d'un lac de Suisse. La brise de mer y souffle sans interruption; le jour y est de la teinte azurée des lointains; un carrelage en marbre blanc, des portes formant courant d'air, y maintiennent constamment la température à deux ou trois degrés plus bas que dans les autres pièces. Et puis la *Presse* et le *Moniteur* sont là qui vous disent, à leur bulletin météorologique : Bordeaux, couvert; Paris, pluie; Londres, brouillard. Si le malheur d'autrui vous apitoie, qu'il vous fait mieux comprendre aussi votre félicité!

---

# XI

## ÉTUDE DE MŒURS

Je vais quelquefois, vers midi, faire un tour dans les tribunaux. La correctionnelle est souvent très drôle, et la cour pleine d'intérêt. Au fond de la plupart des affaires criminelles arabes, se trouve un drame saisissant, et les assises ou les conseils de guerre d'Algérie ont tous les jours à juger des causes dont les détails, s'ils étaient exploités par la littéra-

ture, feraient pâlir bien des romans qui passionnent le monde. Un exemple entre mille.

La scène est au conseil de guerre d'Oran. Taïeb comparaît pour avoir coupé le nez, la main gauche et deux doigts de la main droite, à sa jeune épouse Fathma, âgée de seize ans à peine. Taïeb est un homme de haute taille, au regard froid et presque féroce. Il semble convaincu que l'acte barbare qui l'amène devant notre justice est légitime pour tout vrai musulman. Peu lui importent les lois des infidèles ; notre châtiment pourra l'atteindre, mais non le convaincre. Il répond avec un calme qui tient du cynisme aux questions du président :

« Je m'appelle Taïeb. J'ignore mon âge ; on dit que j'ai trente ans. Je demeure au douar Fouanis où j'exerce la profession de fellah.

» Vous me demandez ce que j'ai à dire pour ma défense ? Rien. Le 4 juillet, j'ai coupé le nez et la main gauche à ma femme parce qu'elle me trompait avec mon neveu Bel-Aïd. Voilà ! J'ai voulu me venger.

» Je les avais par trois fois surpris seuls dans ma tente. La première fois, je leur fis des reproches et défendis à mon neveu de venir chez moi. La seconde fois, je ne pus les atteindre ; ils me virent de loin et se sauvèrent chez ma sœur. Ma femme avait sa ceinture défaite. La troisième fois, je menaçai Fathma de la tuer. Elle me répondit avec énergie : Frappe-moi, si tu veux, mais j'aime Bel-Aïd.

» A partir de ce moment, je ne doutai plus de

mon déshonneur. J'étais obligé de travailler à mes moissons. Mon frère qui aurait pu veiller sur ma tente, était aussi occupé en dehors du douar. Je réfléchissais nuit et jour à ce que je devais faire. Je me demandais s'il fallait me tuer ou tuer ensemble les deux coupables. Je me décidai enfin à donner une bonne correction à ma femme.

» Le 4 juillet, elle me proposa d'aller laver de la laine à trois quarts d'heure du douar. J'acceptai et nous partîmes.

» Il fait très chaud, lui dis-je après avoir marché quelque temps; si nous nous reposions à l'ombre?

» Je l'attirai ainsi dans un gourbi abandonné; j'étendis mon burnous sur le sol, et par de douces paroles je la décidai à se coucher; puis faisant semblant de la caresser, je lui pris les mains et les lui attachai avec son foulard.

» Ma femme alors commença à être un peu inquiète; elle se leva, mais je la recouchai de force.

» S'imaginant que je voulais seulement la battre, elle se rassura et me dit : Tu fais bien de prendre les devants, parce que je t'aurais fait tuer.

» Ces paroles m'irritèrent tellement que je lui coupai le nez et le poignet gauche avec le couteau que je porte toujours sur moi.

Je voulais ainsi la défigurer et la mettre hors d'état de travailler. Je savais qu'alors ma vengeance serait complète, car j'étais sûr que dans cet état elle ne trouverait jamais à se remarier.

« C'est en voulant saisir mon couteau qu'elle s'est

blessée à la main droite. Je n'avais pas l'intention de lui faire d'autres blessures, puisque ma vengeance était accomplie. Ce qui m'a exaspéré, c'est qu'elle n'a ni crié, ni pleuré, ni supplié; elle avait l'air de me braver.

« Je l'ai ensuite relevée pour la mener au douar Zeurg, qui était voisin du gourbi ou nous nous trouvions, mais en route elle s'est évanouie. Je suis alors allé seul. J'ai raconté à mon beau-frère ce qui venait de se passer. Le chef du douar et la djemâa se transportèrent auprès de ma femme et la conduisirent chez sa mère. Quant à moi, j'attendis jusqu'à ce que le caïd vint m'arrêter.

« Si j'avais voulu tuer ma femme, je l'aurais égorgée du premier coup. Je le répète, j'ai voulu seulement la punir en la mettant dans l'impossibilité de trouver désormais un mari ou un amant. Pour cela il fallait qu'elle ne pût plus travailler et qu'elle fût défigurée, car elle était jolie. »

Après l'interrogatoire de l'accusé, l'audition des témoins.

Le premier introduit est la victime, la jeune Fathma. Elle est voilée comme toutes les femmes indigènes. Le président lui fait dire par l'interprête de montrer ses blessures. Elle découvre son bras gauche qui n'est plus qu'un moignon encore emmailloté de linge, sa main droite où manquent deux doigts, et enfin sa figure qui présente un large trou à la place du nez.

Tout le conseil et l'auditoire sont émus et éprou-

vent un sentiment de répulsion à la vue de cette enfant, victime de la vengeance d'un sauvage.

Fathma dépose ainsi :

« Depuis longtemps mon mari me faisait des scènes de jalousie. Le 4 juillet, contrairement à son habitude, il eut pour moi de douces paroles et m'engagea à aller laver de la laine avec lui.

« Arrivés près du ruisseau, nous nous reposâmes quelques instants dans un gourbi. Taïeb se conduisit d'abord avec moi comme s'il eût voulu prendre ses droits d'époux, puis il m'attacha les mains et les pieds.

« Je criais au secours, je le suppliais de ne pas me tuer.

« Il me coupa le nez, la main gauche, deux doigts de la main droite, et prit la fuite.

« Malgré mes blessures, je me levai, ramassai ma main, la mis dans mon mouchoir et marchai dans la direction du douar Zeurg. Je vis bientôt paraître la djemâa et le chef du douar. Ils me conduisirent chez ma mère. »

Le président demande à Fathma s'il est vrai qu'elle ait eu des relations avec Bel-Aïd. Elle soutient énergiquement qu'elle a toujours été fidèle à son mari.

Huit autres témoins sont entendus et confirment l'accusation portée contre Taïeb.

Mais la fidélité de Fathma paraît moins sincère qu'elle ne le prétend. Malgré la répugnance des Arabes à raconter les affaires qui touchent à l'infidélité de leurs femmes, deux témoins déposent de certains

bruits qui ont couru dans le douar sur la légèreté de sa conduite.

Le réquisitoire du commissaire impérial et le plaidoyer du défenseur entendus, le conseil admet en faveur de Taïeb le bénéfice des circonstances atténuantes, et le condamne à cinq ans de réclusion.

Du reste, je me propose de feuilleter, quelque jour, les archives judiciaires de l'Algérie, et d'en extraire, à votre intention, les causes qui me paraîtront devoir se prêter le mieux aux combinaisons du roman.

Vous n'aurez alors que l'embarras du choix entre les scènes les plus dramatiques et les épisodes les plus bouffons qu'on puisse imaginer. Le tout brillamment rehaussé de couleur locale : palmiers, chameaux, caïds, haïks, sidi, lella, gourbis et burnous à souhait.

---

# XII

## LE COLLÉGE ARABE

D'autres fois, je vais au collége arabe.

Un des spectacles les plus intéressants pour l'observateur, comme un des faits les plus importants pour l'avenir de la colonie, c'est sans contredit, le progrès silencieux mais rapide, et le résultat déjà considérable obtenu par l'éducation franco-musulmane. Lorsque, au sauvage fanatisme de cet adoles-

cent des Beni-Raten qui, fait prisonnier pendant la dernière campagne de Kabylie, refusa de manger, et cracha sur la viande qu'on lui présentait, on compare la douceur et la courtoisie de nos jeunes étudiants indigènes, on ne peut trop regretter que l'établissement qui les forme si bien ne compte pas déjà, au lieu de cinq ou six ans, vingt ans de durée. Que de questions encore pendantes en Algérie seraient maintenant résolues, que de pénibles tâtonnements évités, que d'améliorations réalisées ! Car il faut bien le reconnaître, c'est moins à l'action de la presse, aux efforts de la diplomatie et à l'exemple de nos armées expéditionnaires, qu'à l'influence personnelle de quelques jeunes Orientaux élevés dans nos lycées de France, que nous devons l'aurore de civilisation dont commencent enfin à s'éclairer les rives du Nil et du Bosphore.

Reçu d'abord poliment, en qualité de visiteur, je le fus bientôt avec cordialité, comme un intime ami. Et maintenant, à peine ai-je franchi le seuil de l'hospitalière maison, dont la façade resplendit avec ses balustres de pierre et son enseigne en lettres d'or devant la statue du maréchal Bugeaud, que cent visages me sourient, que cent mains se disputent la mienne.

Le premier directeur, le vénérable M. Perron, ne saurait être oublié dans un éloge du collége arabe. Il eut à lutter contre les difficultés inhérentes à tout commencement. Sa tâche était des plus ingrates. Pouvait-on s'en acquitter mieux qu'il ne fit ?

Son successeur, M. Cherbonneau, ancien professeur d'arabe à Constantine, et membre du comité impérial des sociétés savantes, est un archéologue d'un mérite reconnu. Il a enrichi le trésor de nos antiquités algériennes d'une quantité remarquable de découvertes et de notices précieuses; plus de deux mille, m'a-t-on dit.

Comme écrivain, sa valeur n'est pas moindre. On lui doit, entre autres ouvrages, une traduction de contes inédits des Mille et une Nuits qui, faite en collaboration d'Édouard Thierry, administrateur de la comédie française, est particulièrement estimée des gens de lettres.

Mais c'est surtout à ses travaux philologiques, et notamment au rare bonheur avec lequel il a su rendre élémentaire l'étude si ardue de l'arabe, qu'il doit sa position de directeur.

D'importants progrès, tant matériels que moraux, ont déjà signalé son administration.

Les élèves sont tenus avec une propreté, avec un luxe même, qui doit souvent leur rappeler, par opposition, la vie misérable des tribus. L'étude, autrefois détestée, les amuse maintenant, grâce aux livres intéressants qu'on a mis entre leurs mains. Les récréations enfin, au lieu de se passer tout entières en banales causeries ou en oisiveté dissolvante, sont remplies par quelques uns de ces jeux français, loto, tonneau, dames, échecs, dominos, dont le double résultat est de reposer et de développer à la fois les facultés de l'intelligence.

Il n'y a dans l'établissement qu'un seul fonctionnaire indigène, le vénérable imam Si Hassan, chargé de l'éducation religieuse.

Le service médical est confié au savant et habile docteur Vincent, médecin major de première classe à l'hôpital militaire du Dey.

Les maîtres, tous français, sont des jeunes gens instruits, sérieux, aimables. Mais comment les louerai-je mieux qu'en faisant l'éloge de leurs élèves !

On en compte à peu près cent. Leur uniforme est des plus gracieux. Ils portent, sur le front rasé, la petite chachia rouge avec le long flot de soie bleue tombant sur les épaules. Aux jambes, des bas blancs; aux pieds, des souliers découverts. La culotte à mille plis, descendant jusqu'au mollet comme celle de nos zouaves, est en drap bleu barbeau, ainsi que le gilet. Une ceinture en laine rouge leur serre la taille. Mais la plus éclatante pièce de leur ajustement, c'est une veste de drap fin, couleur amarante, soutachée de ganses violettes et rehaussée par quelques agréments en filigrane d'or, dont les uns bordent l'ouverture des manches depuis le poignet jusqu'au coude, et dont les autres dessinent, à chaque extrémité du collet, l'étoile symbolique entourée d'un croissant.

S'ils se ressemblent tous de loin, de près rien de plus dissemblable. Autant de têtes, autant de types : ceux-ci bistrés comme des Indiens, ceux-là jaunes comme des Chinois, quelques-uns roses comme des Anglais.

Ils ont en outre presque tous des marques de ta-

touage : une croix au milieu du front, de petites raies sur la joue, des arabesques sur les mains.

Il y a des Kabyles, des Maures, des Arabes, des Coulouglis.

Les uns ont l'humeur enjouée des Français, les autres l'habitude réfléchie des Orientaux.

Néanmoins, pour me recevoir, ils montrent tous le même empressement. Taillé-je mon crayon, c'est à qui s'offrira pour modèle ; proposé-je de causer, les interlocuteurs d'accourir.

En général, ils ignorent leur âge. Un élève auquel je demandais le sien, répondit : Je ne peux pas savoir, mon père est mort.

Quelques-uns, bien que très jeunes encore, sont fiancés, ou même déjà mariés.

S'ils se plaignent par instants de la vie dépendante et claustrale à laquelle on les assujétit, c'est, m'a-t-il semblé, plutôt par genre que par aversion. Quel écolier n'a maudit son école ! Ils patientent d'ailleurs en songeant aux bonnes places de caïd, d'imam, d'adel, d'agha, de bachagha, que leur vaudra bientôt leur docilité.

A les voir si polis, si complaisants, si respectueux, à les entendre parler français d'un ton de voix si doux et d'un accent si pur, on les prendrait pour des compatriotes et non pour les enfants de ces horrifiques Bédouins qui, durant près de trente années, tinrent nos armes en échec.

Il se trouve, parmi eux, des petits chérifs, des petits marabouts, qu'à leurs bonnes façons on croirait

échappés de nos hôtels du faubourg Saint-Germain.

Mohammed-ben-Ali a pour père un des chefs kabyles qui luttèrent le plus opiniâtrément contre nous. Pris pour ôtage à la fin des hostilités, il suivit en France et en Italie le général Renault, son protecteur. Il a chassé le lièvre à Bougival, et battu l'Autrichien à Solferino. C'est aujourd'hui un charmant jeune homme. Il n'a conservé du Kabyle que le profil accentué. D'esprit et de cœur il est Parisien. Dans deux ans il quittera le collége pour entrer à l'école de Saumur.

Abdallah est fils du fellah Meçaoud. Un trait vous suffira pour l'apprécier. Il me présenta, le jour de ma fête, un compliment que je pourrais qualifier de fusioniste, tant le double génie chrétien et musulman s'y mariaient avec adresse. Texte et traduction en regard. Les déliés mignons de l'écriture anglaise accolés aux riches broderies de la calligraphie arabe. Les hyperboles du style oriental auprès des termes plus mesurés de l'épistolaire française :

« Louanges à Dieu unique ; son empire est éternel. A celui qui lira le présent écrit, celui dont le nom est pur, le cœur bienfaisant, la puissance élevée, qui possède la science et les belles lettres, notre ami, l'être qui nous est le plus cher, que le salut de Dieu soit sur lui ! Fraîcheur de nos yeux, je me suis réjoui d'apprendre que ce jour était celui de votre fête, et je m'empresse de vous écrire cette lettre pour attirer sur vous les bénédictions du ciel... »

Au dîner que, le soir, j'offris, suivant l'usage,

mon jeune convive en burnous se montra beaucoup mieux appris que nombre d'habits noirs de ma connaissance.

Une soixantaine d'enfants européens suivent en qualité d'externes les cours du collége arabe. Ils prennent leur récréation avec les indigènes, et la meilleure camaraderie semble présider aux jeux de ce petit monde disparate. Abd-el-Kader ben Couscoussou reprend au bond la balle d'Auguste Prudhomme; Jean Mercadet souffle à Caddour ben Ali sa leçon. Bien mieux, des invitations se font de Kabyle à Champenois et de Normand à Boghari pour l'époque des vacances; et la réception dans l'appartement de ville répond à l'hospitalité sous la tente du douar. Formée sur les bancs du collége, l'amitié se poursuit sous les palmiers d'une oasis et s'achèvera quelque jour dans un salon de France.

Je suis de tous les galas, de toutes les diffas, de toutes les parties de plaisir.

Les grands manient déjà fort bien le fusil; on les exerce devant moi.

C'est la fête du directeur; on m'invite au repas, à la cantate, au feu d'artifice.

Doit-on passer une journée à la campagne? une place m'est réservée dans la voiture aux provisions. C'est ainsi que j'ai fait connaissance avec le joli vallon d'Hydra. Quelle scène enchanteresse! Végétation splendide, caroubiers touffus, peupliers géants, pins en forme de parasol. Aqueduc ancien, festonné de lianes. Pentes émaillées de fleurs. Et sur le tapis vert

d'un pré, dans l'ombre tamisée des arbres, à deux pas d'un vieux café maure, nos gentils écoliers avec leur costume éclatant, leur gaieté bruyante et leur appétit de quinze ans, couchés par groupes de dix à douze autour d'un dîner de cantine.

Chaque année, à l'occasion de l'Aïd-el-Kébir, le directeur de la medersa d'Alger, Si Hassan ben Brihmât, réunit chez lui pour les festoyer, tous les élèves du collége.

L'honorable chérif n'attendit même pas que j'eusse manifesté le désir d'assister à cette solennité, pour m'envoyer une invitation formelle; et, comble de faveur, le matin du grand jour, je voyais entrer chez moi un petit Maure de neuf à dix ans, doux et joli comme le sont tous les enfants arabes de cet âge. Un seroual de calicot blanc, un gilet de drap lilas tendre, une ceinture en soie rose et des sbabeth vernis composaient son costume. Il me dit qu'il était fils de Si Brihmât, et qu'il venait pour m'emmener à l'habitation de son père.

Je pris, sous sa direction, les rampes tortueuses de la vieille cité barbaresque. Nous gravîmes notamment deux ou trois rues que l'édilité moderne a complètement épargnées, et qui montrent encore, dans tout leur mystérieux caractère, les clôtures sans fenêtres, les murs surplombants, les étages en surjet et les kheroudjis en tambour de l'architecture mauresque.

Après quelques zigzags réellement fantastiques, nous aperçûmes une porte entrebâillée, devant la-

quelle se tenaient, debout et l'œil au guet, comme des gens qui veulent honorer un visiteur attendu, les domestiques et les enfants de la maison.

C'était là.

Je fus effectivement accueilli par de telles démonstrations, qu'à part le lieu de la scène et le costume des personnages, j'aurais pu supposer que je rentrais dans ma chère famille après dix ans d'absence. Les serviteurs m'accablèrent de politesses, et les deux plus jeunes enfants du maître, beaux comme des amours et parés comme des idoles, se jetèrent dans mes bras, tandis que mon petit guide, s'élançant dans l'intérieur, y porta la nouvelle de mon arrivée.

Deux secondes à peine suffirent pour son message. Il ressortit bientôt, toujours courant, toujours radieux, et me pria de monter avec lui l'escalier d'une de ces maisons mauresques, assez nombreuses encore à Alger et trop souvent décrites déjà, pour que j'en veuille analyser ici les arcs ogivaux, les colonnes torses et les galeries circulaires.

Le digne thaleb m'attendait au premier étage. C'est un homme d'environ quarante ans, d'une belle tenue, d'un visage superbe, et dont les traits respirent à la fois la noblesse et la douceur. A la majesté de ses poses, à l'arrangement de son burnous, au chapelet de corail noir qu'il égrenait d'un doigt distrait, l'illusion était complète : il me semblait voir l'émir Abd-el-Kader lorsque, subjugué définitivement par la magnanimité de l'Empereur, il vint lui offrir à Paris

l'hommage suprême de son prestige politique et de son ascendant religieux.

M. Brihmât s'avança vers moi d'un air affable, me serra cordialement les mains, m'adressa quelques compliments, et me fit asseoir sur le divan qui s'élevait, comme un trône, à quelques centimètres au-dessus des coussins et des tapis du principal salon.

Ce titre de monsieur, remplaçant le sidi classique des noms arabes semblera peut-être bizarre au lecteur étranger; mais les Algériens n'en sentent plus aucunement l'anomalie, tant celui qui le porte l'a bien mérité par son esprit foncièrement français et son dévouement éprouvé à la cause de la civilisation.

Huit ou dix conviés autochthones étant arrivés sur ces entrefaites, il s'excusa de me laisser seul, et se porta vers eux. J'en profitai pour examiner la pièce où je me trouvais. Un lit doré, du goût le plus étrange, en occupait une des profondeurs. Dans l'autre se trouvait, lui faisant vis-à-vis, une bibliothèque de style indigène, avec panneaux olive à compartiments bariolés de chrôme et de vermillon. Les murs étaient ornés d'étagères arabes et de tableaux religieux, parmi lesquels brillaient dans leur cadre, à la meilleure place, une vue de la Mecque, un plan de Médine, et des mains ouvertes dont les doigts, au lieu de hachures et d'ombres, contenaient des chefs-d'œuvre calligraphiques inspirés, sans nul doute, par le Coran.

Je fus présenté aux nouveaux venus dans des ter-

mes que ma modestie eût vraisemblablement recusés, si j'avais pu les entendre, car je me vis soudain comme adoré par ces farouches Berbères dont le regard auparavant ne semblait rien moins que sympathique. Ils se saisirent avec transport de la main que je leur tendis, et ne la lâchèrent que pour aller baiser les livres du savant dont on voyait, à défaut de reliures dorées, les dos archaïques et les tranches séculaires à travers les vitraux de la bibliothèque.

Bientôt cependant commencèrent à poindre, au débouché de l'escalier, les quatre-vingt-dix élèves du collége, entrant deux à deux, sous la surveillance de leurs maîtres. Ils eurent, en un clin-d'œil, envahi toute la galerie. L'amphitryon marcha vers eux et les accueillit d'une façon vraiment touchante, se baissant et se multipliant pour suffire à ces jeunes fronts qui sollicitaient la grâce de son baiser paternel.

Je vous ai déjà décrit l'élégant uniforme des écoliers de la rue d'Isly. Disposez tous ces gracieux petits personnages en vingt attitudes diverses, avec leurs fronts rasés de frais, leurs teints bronzés, leurs regards éveillés, leurs dents brillant comme l'ivoire entre leurs lèvres souriantes; jetez au milieu d'eux quelques Bédouins aux jambes nues, aux haïks grossiers, aux longs burnous de laine, image de la barbarie; quelques maîtres français en habit noir, en bottes vernies, emblême de la civilisation; campez, sur le premier plan, notre chérif, servant comme de trait d'union, distribuant à tous, avec impartialité, les témoignages affectueux de son hos-

pitalité patriarcale; éclairez enfin cette scène des splendides rayons du soleil africain tombant à flots dorés d'un ciel bleu comme le saphir, et vous conviendrez que nulle prise de smalah, nul assaut de Laghouat, nulle danse d'Aïssaoua, ne saurait rivaliser pour l'effet, avec ce suave tableau de paix, de fête et de bonheur.

Leurs salamaleks terminés, les élèves se rangèrent le long de la balustrade, et l'un des plus marquants de la première classe, déroulant un écrit magnifiquement encadré d'arabesques et d'attributs islamiques, lut un compliment dont je pus suivre le débit sur une traduction française, exprès stylée pour moi par la meilleure plume du collége.

Ce morceau exprimait, en si bons termes, des sentiments remplis de tant d'amour et d'une telle gratitude pour Allah, Napoléon III et M. Brihmât, que le professeur ému jusqu'aux larmes n'y put répondre que par de nouveaux embrassements.

Après quoi, les écoliers rompant les rangs, ôtèrent, suivant la politesse africaine, leurs quatre-vingt-dix paires de souliers et pénétrèrent dans les salles destinées à les recevoir.

L'apparition du directeur ayant complété le nombre des invités, les domestiques procédèrent au service de la diffa.

Une table, ou mieux un plateau, fut d'abord apporté pour les convives d'âge. Ils eurent quelque peine à s'y mettre à la turque, mais enfin, une demi-violence aidant, les plus raides en vinrent à bout.

Loin de moi la prétention d'essayer ici la description, déjà tant de fois faite et si souvent réussie, d'un repas oriental. Encore moins voudrai-je le juger. Celui de ce jour eût-il été cent fois moins bon, que je l'aurais trouvé délicieux, vu d'abord un peu l'étrangeté des plats, et vu surtout la grâce toute particulière avec laquelle les honneurs nous en furent faits.

Je ne vous parlerai donc ni du pilau de riz à la cannelle, ni des tranches de mouton bouilli, ni des volailles au piment ; mais je ne puis résister au désir d'illustrer la meilleure pièce du festin, un couscoussou magistral. Sur le vaste lit d'une pâte fine et grenue comme la semoule, s'arrondissaient en couronne des quartiers de poulet, au milieu desquels s'étendait un sable appétissant de gros pois et d'amandes. Quelques jattes de lait furent posées autour, et prêtèrent l'onctueuse humidité de leur crême à ce mets naturellement un peu sec.

Une haute pyramide de galettes au miel, d'un goût vraiment parfait, termina cette première édition de la diffa. Nous nous levâmes pour faire place à la seconde, que suivit, sans désemparer, une troisième, immédiatement continuée par une quatrième, à laquelle une cinquième empressée servit de clôture.

Notre rôle actif s'acheva par le lavage des mains sous le bec jaillissant de l'aiguière, et par la sensuelle absorption d'une petite tasse de café, trouble à la vue, mais excellent au goût. De pipe et de cigare, il n'en fut pas plus question que de vin, les tolba s'interdisant de fumer.

Objets de spectacle d'abord, nous devenions spectateurs à notre tour, et j'avouerai que, pour ma part, j'y pris un énorme plaisir. Il était vraiment curieux de démêler à leur geste, à leur physionomie, ceux des élèves qui, faits depuis quelque temps à l'ordinaire français du collége, ne voyaient déjà plus dans le régime arabe, avec son brouet noir, ses épices outrées, son gobelet commun, sa fourchette d'Adam et ses cuillères de bois, qu'une réminiscence historique ; et ceux qui, nouveaux venus des gourbis et réfractaires encore à la subtilité de nos usages, se retrempaient avec bonheur dans les habitudes chéries de leur enfance. L'amphitryon possédait en outre si bien l'art d'amuser à la fois tout le monde, et les convives hors de tour me tenaient compagnie si bonne, que le temps passa comme un rêve heureux.

La cinquième et dernière édition de la diffa terminée, chacun se leva pour sortir.

Les parents, d'ailleurs, rassemblés dans la rue, attendaient leurs enfants avec impatience, et ceux-ci, malgré toute la joie dont ils semblaient remplis, ne devaient pas moins désirer de prendre possession des trois jours de congé que leur vaut l'Aïd-el-Kébir.

Les embrassades et les salamaleks de l'arrivée recommencèrent de plus belle, avec addition d'une cérémonie particulière à cette solennité religieuse. L'aîné des fils de la maison, grand jeune homme de dix-neuf à vingt ans, déjà fort avancé dans nos emplois civils, s'étant armé d'un élégant flacon tout rempli d'eau de rose, le secouait sur le front des

invités à mesure qu'ils franchissaient le seuil, et chacun de retenir et d'étendre avec la main, la fine pluie par tout son visage.

Quand fut venu, pour ses convives français, le moment de prendre congé, M. Brihmât s'empara du flacon et voulut, suprême courtoisie, les asperger lui-même. Mais au lieu de leur jeter, suivant le rituel adopté, le liquide odorant à la face, il le secoua délicatement sur leurs doigts.

C'est donc les mains pleines de parfums, et le cœur pénétré de reconnaissance, que nous quittâmes cette maison hospitalière.

Et maintenant, après les cordiaux embrassements de ces agapes fraternelles, ne le croyez-vous pas comme moi, cher monsieur, si jamais, pour le malheur de l'Algérie, un nouveau Bou-Maza, un autre Bou-Baghla, devait relever l'étendard de l'insurrection, il ne pourrait sortir que de la tente éloignée d'un douar, ou des profondeurs du désert, et nous aurions pour nous, dans nos rangs, à toujours et à toute épreuve, nos enfants d'adoption, les élèves du collége arabe.

---

# XIII

## LA BIBLIOTHÈQUE

Je rentre ordinairement vers deux heures, pour me reposer. Si courte qu'elle soit, la sieste est presque indispensable dans les pays chauds. On s'en relève le corps plus léger, l'esprit plus inventif; et le travail auquel on se livre, dessin ou lecture, en profite.

Vous savez combien j'ai toujours aimé bouquiner,

compulser, compiler. J'ai mes tiroirs remplis de notes, d'analyses, enfin de quoi composer vingt volumes. Accoucherai-je jamais d'un seul? N'importe; plus je vais, plus je lis, plus j'abats, plus j'entasse d'extraits. Et pourquoi pas? L'avare, à grossir son trésor, éprouve plus de joie que s'il le dépensait. La soif des connaissances n'est pas moins insatiable que celle de l'or, et, quant à moi, si vif que soit mon désir d'augmenter mon œuvre, il me semble toujours dérober à l'étude le temps que je donne à la rédaction.

Vous comprendrez sans peine, après cela, que la bibliothèque d'Alger compte peu d'habitués plus assidus que moi. L'été surtout, quand la chaleur fait redouter la promenade, j'y vais journellement passer deux ou trois heures.

Elle est située à deux pas de chez moi, dans la rue de l'État-Major, entre tous ces palais, hôtels du gouverneur et du sous-gouverneur, cour impériale, intendance, évêché, qui, jadis occupés par les grands seigneurs musulmans, formaient le beau quartier d'El-Djezaïr, son Westminster, sa Chaussée d'Antin.

Ancienne résidence de Mustapha-Pacha petit-fils d'Hussein-Dey, la bibliothèque ne se distingue extérieurement que par une porte un peu plus haute et plus ornée que celles des habitations ordinaires. Mais il suffit de jeter un coup d'œil dans le vestibule pour concevoir du reste une idée plus avantageuse.

Ce vestibule, auquel le nom de galerie siérait mieux, tant les proportions en sont vastes, et l'architecture élégante, est garni dans tout son pourtour

d'une banquette en marbre blanc, au-dessus de laquelle s'étend une série d'arcades évasées en forme de trapèze, et soutenues à leur naissance par des colonnes accouplées.

Des détails d'un excellent goût ornent ce péristyle. Les arcades sont cannelées, les colonnes tordues en forme de spirale, les chapiteaux enlacés de guirlandes, et les murs revêtus de carreaux émaillés dont les vagues dessins reposent l'œil par leur doux coloris.

Une ombre intense, qu'épaissit encore le contraste violent du soleil laissé dans la rue, baigne aux trois quarts ce vestibule; mais il est éclairé tout au bout par une échappée de lumière qui, tombant en faisceau d'un intervalle ménagé dans la voûte, produit un effet dioramique d'autant plus saisissant qu'il est presque toujours animé par la présence d'un groupe indigène.

Là, se tient en effet, magistralement accroupi, le portier; non pas un de ces gardiens hargneux, à redingote noire ou tablier sordide que, sous le nom pompeux de concierge, les propriétaires parisiens imposent à leurs locataires; moins encore un de ces tyrans subalternes, à tricorne et à frac galonné, qui, sous le pseudonyme d'huissier, trônent au seuil de la plupart des établissements publics; mais un vieux Mograbin, aussi débonnaire que pittoresque.

Quel touriste ne l'a décrit dans ses impressions de voyage! Quel artiste ne l'a croqué, de souvenir, sinon d'après nature! Avec sa tête énorme, so gros nez,

ses lèvres épaisses; avec son grand turban, sa grande barbe et ses grandes lunettes, il réalise ce que les Delacroix, les Decamps, les Vernet, ont imaginé de plus grotesque et de plus coloré en fait de types musulmans.

Entrez, l'air affairé, des livres sous le bras, il vous jette au passage un de ces regards complaisants que mérite, dans son esprit, votre rang présumé de thaleb. Saluez-le du sourire ou du geste, il s'empresse de vous répondre en posant la main sur son cœur. Demandez-lui enfin, naïf étranger, candide roumi, pour qui rien n'a de valeur sans cicerone ni pourboire, à visiter l'établissement, il se lève aussitôt et vous conduit solennellement dans la salle de lecture ouverte à tout le monde.

Après quoi, toujours satisfait, il revient siéger dans son vestibule, où plusieurs coréligionnaires, non moins caractérisés, lui tiennent ordinairement compagnie, devisant à voix basse, humant le café, jouant aux échecs, fumant le chibouk, au pied du fondateur de la bibliothèque (le maréchal Clauzel) qui, sous les espèces d'un buste en plâtre bronzé, les contemple.

Mais vous êtes avec moi, cher monsieur; nul besoin de cicerone. Nourri dans ce palais, j'en connais les détours. Laissons le portier sur sa natte, et franchissons le seuil de cette porte au chambranle de marbre où sont sculptés, suivant la mode orientale, des rosaces et des croissants.

Un second vestibule, décoré comme le premier, mais infiniment plus petit, conduit dans la cour ou

salon à ciel nu, qui forme le milieu de toutes les habitations mauresques.

Ici, plus rien d'obscur ni de crépusculaire, mais un jour éclatant, chamarré de reflets, embrasé de rayons. L'ombre éblouit et le soleil aveugle.

Jugez l'effet du marbre blanc, du plâtre et du stuc blancs, sous ces flots de lumière! Ce qui, moins éclairé, n'eût paru simplement que beau, devient ici superbe, magnifique.

Pour ma part, je n'aborde jamais cet asile de paix, de science et de clarté, sans éprouver le sentiment religieux qu'inspire la vue d'une église illuminée pour une fête.

Au milieu de la cour pavée de marbre blanc, s'élève une fontaine arabe, avec ses deux bassins, l'un octogne, l'autre circulaire, constamment arrosés d'une eau fraîche et limpide.

Les colonnes, les chapiteaux, les arcades des galeries, sont du meilleur dessin, de l'ornementation la plus pure, et se profilent élégamment sur les murs aux lambris de faïence, aux solives de cèdre, aux portes ogivales.

Plusieurs statues, rangées sous les arcades mêmes, semblent venir à nous, comme les hôtes empressés de cette artistique demeure.

Politesse pour politesse; rendons-leur visite d'abord.

Un Neptune colossal, aux cheveux olympiens, aux muscles athlétiques, marche gravement à leur tête. Il présente, de la main droite, le dauphin sympolique,

attribut de sa profession. Le côté gauche a disparu, jambe, bras et trident.

Derrière lui vient, sur ses deux fémurs coupés à la naissance du genou, le torse de quelque Vénus, type étoffé, plantureux, sensuel, une des plus belles trouvailles que l'Algérie ait fournies en ce genre.

A sa droite, se tient debout une jeune fille dont les draperies forment le principal mérite. Elle a pour pendant un petit Bacchus parfaitement conservé.

Le cinquième et dernier sujet de cette espèce d'avant-garde est un hermaphrodite aux prises avec un petit faune. La grâce et la vigueur se marient admirablement dans ce morceau, que nous envieraient les premiers musées de l'Europe, sans les mutilations nombreuses dont le vandalisme, plus que le temps sans doute, l'a rendu victime.

Le conservateur de la bibliothèque, M. Berbrugger, a fait, avec l'érudition et la clarté qui distinguent tous ses écrits, un petit catalogue des antiquités confiées à ses soins. Gardons-nous bien de l'oublier alors qu'il s'agira d'explorer en détail les inscriptions votives, les pierres tumulaires, les mosaïques, les bas-reliefs, les sarcophages, les amphores, rangés avec art et méthode dans les longues salles du rez-de-chaussée.

Pour aujourd'hui, contentons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur toutes ces richesses, et gravissons l'élégant escalier qui conduit au premier étage.

La galerie du bas s'y trouve identiquement reproduite : même style, ornements pareils. Une balustrade

de bois, très délicatement ouvragée, lui sert de parapet du côté de la cour.

Des écriteaux placés à la porte de chaque salle en indiquent la destination : cabinet du conservateur, dépôt d'imprimés, cours d'arabe, salle de lecture.

Un excellent professeur, M. Bresnier, fait, depuis plus de vingt-cinq ans, le cours d'arabe, auquel l'administration et l'armée doivent déjà de nombreux interprètes.

La salle de lecture est ouverte, jeudis exceptés, tous les jours de la semaine, depuis midi jusqu'à cinq heures. C'est une espèce de corridor dont les fenêtres basses et grillées ne laissent filtrer, de la lumière étincelante qui baigne cour et galeries, qu'un demi-jour discret, très propice à l'étude.

Quelques centaines de volumes, rangés dans les enfoncements des murs et sur le tapis vert des tables, demeurent constamment à la disposition du public. Ce sont, ici, des dictionnaires, des revues, des encyclopédies, la collection des journaux algériens. Ce sont, là, des brochures, des catalogues, des manuels, et maints ouvrages dont les feuillets, vierges encore du couteau d'ivoire, accusent, non moins que le titre ou la date, la fraîcheur et la nouveauté. Méthode à citer pour exemple à ces bibliothécaires avares qui ne semblent jamais si pressés que d'envoyer les livres fraîchement déballés au relieur, et de les enfouir, tout de suite après, au plus profond de leurs armoires, véritables oubliettes où nul ne s'avisera probablement de les aller chercher désormais.

La bibliothèque d'Alger, riche d'environ douze mille volumes, voit chaque jour accroître ses trésors. Il lui faudra, sans doute, avec son modeste budget, bien des années encore avant d'atteindre la hauteur de ces grands établissements dont s'énorgueillissent, non sans raison, la plupart des villes de France. Mais elle peut dès aujourd'hui vanter, comme vraiment incomparable, sa collection d'ouvrages algériens.

Là, se trouve tout ce qui s'est publié de bon ou de mauvais sur notre colonie africaine, depuis l'unique numéro de l'*Estafette*, journal éclos à l'heure même du débarquement, sur la pointe de Sidi-Ferruch, jusqu'aux avalanches de brochures que ces dernières années ont vu naître... et mourir.

Si j'ai pu dépouiller, sans trop de lenteur, le roumi, et, dès les premiers mois, me faire tolérer par les colons de vieille roche, c'est à la rapide lecture de cette collection que j'en dois tout l'honneur.

Mais ne lui dois-je pas aussi quelques-uns des meilleurs instants que j'aie passés sur ce rivage?

La sensation matérielle n'entre guère que pour moitié dans le fait de nos jouissances. Elle demande, pour se compléter, l'explication, l'histoire, l'analyse. Or, à certaines organisations, dont les ressources morales dépassent les moyens physiques, la seconde moitié plaît souvent mieux que la première.

---

# XIV

## LES BAINS DE MER

A quatre heures, le bain. On peut sortir; le soleil n'est plus à craindre, et l'eau, chauffée depuis le matin, a gagné son maximum de température.

Dans le Nord, les bains de mer m'ont toujours semblé moins un amusement qu'un traitement médical. Excepté quelques jours, au plus fort de la canicule, on y grelotte, on s'y morfond, on y gèle. Si les

hôtels somptueux, les casinos, le jeu, la mode enfin, ne s'en étaient mêlés, on ne verrait pas, j'en suis sûr, Dieppe, Étretat, Pornic, Royan, Biarritz et autres fameuses localités balnéaires, réunir la centième partie des baigneurs qui s'y disputent aujourd'hui la place. Et encore, à les observer de près, ces soi-disant baigneurs, sur cent, combien s'en mouille-t-il? Une douzaine tout au plus. Il faut effectivement qu'ils soient bien forts, ou bien malades, pour affronter une pareille épreuve.

En Espagne, en Italie, les bains froids méritent mieux le nom d'agrément, mais cet agrément dure peu; car, soit coutume, soit préjugé, on ne commence à se tremper dans l'eau qu'après la Saint-Pierre, c'est-à-dire le 30 juin, pour ensuite cesser brusquement au milieu d'août.

Ici, les bains de mer sont une volupté, et une longue volupté. On en prend pour son plaisir depuis les premiers jours de mai jusqu'aux derniers du mois d'octobre, et l'on peut très bien continuer tout l'hiver, si la santé l'exige.

J'ai débuté, sur les dadas de la vie, par l'amour de la natation. De quels cris de joie n'ai-je pas salué les premières brasses que je pus faire à l'école du pont d'Austerlitz! On y conduisait le lycée deux fois par semaine; et, malgré la fraîcheur souvent glaciale de l'eau, les jours de bain me plaisaient encore plus que les jours de sortie.

Un sentiment réfléchi se mêlait toutefois à ce goût affolé. Je me disais, qu'à maîtriser un élément aussi

redoutable, on doublait son unité physique. L'homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. Que dire de celui qui, d'abord garanti lui-même du péril, peut en outre, à l'occasion, sauver son prochain d'une mort affreuse !

Chateaubriand, dans ses voyages, se donnait la satisfaction de boire à tous les fleuves, à tous les lacs, à tous les océans qu'il trouvait sur sa route. Au lieu de boire, j'ai nagé. La Seine, la Gironde, le Rhin, l'Elbe, le lac Majeur, la Manche et la mer d'Ionie le savent.

Malheureusement, bientôt vinrent des frissons, des raideurs, des symptômes inquiétants; force fut de leur opposer la prudence; et je supprimai les bains froids.

Un jour, en me promenant sur la plage de Mustapha, je vis un vieillard qui batifolait dans la mer, avec autant de quiétude que s'il se fût trouvé dans une baignoire de la Samaritaine. Je lui demandai comment, à son âge, il pouvait commettre une pareille imprudence.

Pour toute réponse, il courut à son paletot, prit dans la poche un thermomètre, et le plongea dans l'eau. Deux minutes après, il me le mettait sous les yeux. Jugez de ma surprise, le mercure y marquait trente degrés centigrades !

Oh bien ! me dis je, à Luchon, les bains minéraux de piscine, si chers aux rhumatisants, n'ont que vingt-huit degrés, et je me défierais d'une mer plus chaude et plus minéralisée qu'eux !

Le lendemain, je me rendis au seul établissement que possède Alger. Il est adossé contre les rochers qui bordent l'esplanade Bab-el-Oued. Un archipel d'écueils y forme des bassins dont la profondeur varie. C'est aux nageurs de choisir, suivant leur talent, suivant leur courage.

Le thermomètre du vieillard avait dit vrai. Telle était la douceur de l'eau que, suivant la grotesque comparaison d'Autran, elle produisit sur moi l'effet d'un gilet de flanelle.

Mais l'endroit me déplut. Pas de soleil, peu d'espace, quelques précieux pour compagnie. Aussi, pris-je la résolution de me baigner désormais, comme je faisais naguère en voyage, n'importe où.

Or, de tous les lieux essayés, plage de Mustapha, rochers de Saint-Eugène, extrémité du môle, grève de Bab-el-Oued, c'est ce dernier que j'ai choisi. Dix minutes au plus suffisent pour s'y rendre, et les bel-lombras qui bordent l'esplanade abritent la moitié du chemin. Le sable y est d'une finesse extrême. L'inclinaison moyenne du terrain permet à la fois, aux novices de s'ébattre à distance sans perdre pied, aux habiles de se distinguer sans avoir à courir trop loin.

C'est, du reste, le rendez-vous préféré de la plupart des tritons algériens. Il y vient des compagnies de soldats, clairon et tambour en tête, des bandes d'écoliers, des nuées de gamins, dont quelques-uns ne comptent guère plus de trois à quatre ans. Nulle exception de rang, d'âge, de race, ni de sexe. Le ren-

tier plonge sous le Biskri, la juive barbote auprès de l'étudiant.

Cette affluence donne à la plage autant de sécurité que d'entrain. J'y rencontre toujours une douzaine de connaissances. Et de lutter alors, de jouer et de rire.

On choisit pour but un tronc d'arbre qui flotte, une barque qui passe, et c'est à qui l'atteindra le premier, à la brasse, à la coupe, en nageant sur le dos.

On lance au loin un tesson de brique rouge ou de marbre blanc, dont la couleur attire les yeux, et tous ensemble on plonge à sa recherche.

La mer est-elle forte? on glisse sous les vagues, on se laisse bercer par elles, on s'exerce dans l'art périlleux du lancement et de l'abordage.

Et puis, revenu sur le sable, on fume, ou cause, on regarde le paysage et les scènes variées qui l'animent.

Enfin, si pour se rhabiller on n'a pas, comme dans l'établissement, la jouissance d'un paillasson, d'une cabine et d'un miroir, les piquants épisodes auxquels donne lieu la difficulté d'atteindre à ses habits sans se salir les pieds, les bons rapports qu'engendre le prêt gracieux d'une corne ou d'un peigne, et pour certains aussi, des motifs budgétaires, compensent largement cette privation.

L'appétit ne saurait manquer après de pareils exercices. On dévore. Et le corps garde jusqu'au soir une fraîcheur dont on goûte d'autant mieux le

charme, que chacun semble prendre à tâche de vous le rappeler. Le commun des martyrs sue, fond, halète, s'essuie, s'évente autour de vous ; et, pour vous, heureux privilégié, l'air est sans pesanteur, le concert sans canards, la beauté sans défauts, le bonheur sans mélange.

C'est au sortir d'un de ces bains vivifiants que je vous écris. Il est sept heures. Le soleil vient de se coucher. Des milliers d'hirondelles voltigent dans l'air. Le ciel a les tons les plus fins de l'iris. La mer est unie comme une glace.

Encore une journée finie, belle, heureuse entre tant d'heureuses ! Il arrive vingt fois, entre le matin et le soir, que je m'arrête au milieu de ce que je fais pour me dire tout haut : « Quel bonheur ! qu'on est bien ici ! » Ceux qui vivent à Paris, dans leur élément de prédilection, entre la foule, le luxe et le bruit, doivent vraisemblablement trouver, dans un autre ordre de faits, des félicités suprêmes. Pourquoi donc cependant ne les ai-je jamais entendus remercier la providence ? Presque tous, au contraire, se plaignent. Paris ne serait-il qu'un immense préjugé ?

Au lieu d'imiter les Algériens, qui rentrent tous, une fois la musique finie, j'aime prolonger la soirée, comme on fait à Palerme, à Naples, à Venise, tantôt en devisant sous les palmiers de la Régence, tantôt en canotant dans le port avec quelques amis.

L'un d'eux prit une fois sa mandoline. Quant nous eûmes quitté le bord, il se mit à chanter. Sa voix était puissante et sympathique. L'accompagnement,

facile et doux, semblait un ramage d'oiseaux. La lune brillait de son plus vif éclat. Le flot dormait. A l'horizon du midi se profilaient vaguement, sur un ciel sans nuages, les contours vaporeux de la chaîne atlantique. L'ouest avait pour décoration, la ville toute blanche, avec ses lignes de façades, ses escaliers de maisons indigènes, ses mosquées et ses minarets. Mille feux scintillaient au flanc de ce vivant amphithéâtre. Un pareil tableau ne s'oublie jamais.

---

# XV

## LE JOURNALISME

On peut, vous le voyez, passer ici l'été fort agréablement. Je ne vous ai cependant encore dit que les moins préférées de mes occupations, que les plus menus de mes bonheurs.

Vous connaissez ma singulière passion pour la publicité. Cette passion, si louable chez les écrivains de votre valeur, mon cher maître, est dit-on, des plus

condamnables chez un rapsodiste. Quelques amis, du moins, ne se sont pas fait faute de me rappeler, en mainte occasion, les peines dont les anciens punissaient les mauvais auteurs.

Est-il donc, après tout, beaucoup plus criminel de faire imprimer ses sornettes que de les aller, de vive voix, colporter en tout lieu, débiter à tout venant? Vous savez de quelle façon Molière a traité les fâcheux. Et dussiez-vous m'accuser d'être orfèvre, j'estime, pour ma part, beaucoup plus un méchant écrivain qu'un bavard médiocre. Celui-ci vous accoste, vous poursuit, vous tourmente bon gré, mal gré, d'un verbiage ordinairement aussi vide pour le fond, que défectueux pour la forme. Combien, sur cent causeurs, en compte-t-on d'aimables? Celui-là ne vous impose pas, ne vous offre même pas son livre; il se contente de le mettre en vue. Les idées en ont toujours été plus ou moins mûries, le style châtié. Les détails de la publication : mise au net du brouillon, lecture du gérant, correction des épreuves, exigent de l'auteur, à défaut d'un travail plus sérieux, une certaine attention. Le reste ensuite vous regarde. N'achetez, ne lisez, ne feuilletez même pas l'intrus, libre à vous.

Quoi qu'il en soit, péché capital ou véniel, j'ai pu donner ici carrière à mon goût pour le griffonnage. Outre le *Moniteur* particulièrement voué aux publications officielles et aux apologies de commande, il y a deux journaux français paraissant plusieurs fois par semaine : l'*Akhbar* qui le premier voulut bien

me décerner le titre envié de rédacteur, et le *Courrier de l'Algérie* dont la flatteuse hospitalité n'est pas le moins doux souvenir que je garderai de ma vie plumitive.

Il ne pouvait, vous comprenez bien, être question pour moi d'aborder ces articles de fonds, ces graves bulletins, qui tiennent le haut du pavé dans la composition d'un journal. Il faut, pour les traiter, un esprit positif, une instruction solide, et la grande expérience du monde. Ma vie privée, mes études sommaires, et mon imagination badine, me reléguaient forcément au feuilleton, aux variétés, voire même aux faits divers.

Laissant donc à de plus dignes le cantonnement des Arabes, la décentralisation, le droit de tonnage, le barrage des cours d'eau, le budget séparé, le lin, le tabac, le coton, et autres problêmes coloniaux, je me suis renfermé prudemment dans le genre moins ambitieux du compte-rendu, de l'anecdote et de la fantaisie. La pluie et le beau temps, les cérémonies religieuses, les solennités nationales, les distributions de prix, ont tour à tour défrayé mon humeur écrivassière. Je n'oserais pas trop demander au lecteur s'il a pris quelque plaisir à ces berquinades, mais pour moi, je m'y suis amusé l'impossible. On profite deux fois d'une chose à la raconter, vingt fois à la rédiger, cent fois à la faire imprimer.

Si le nom d'un journaliste parisien de quelque poids est connu dans le monde entier, sa personne, tout au contraire, demeure parfaitement ignorée même de ses

voisins. Il n'y a d'exception que pour les très grands : les Dumas, les Janin, les Véron, les Gautier ; et encore faut-il que la charge s'en mêle.

Dans une petite ville, la notoriété de l'individu marche de pair avec la célébrité du nom. Il suffit d'avoir signé deux articles dans un journal, pour être aussi connu que monsieur le maire.

Cet éclat peut blesser la modestie d'un auteur, si jamais auteur fut modeste, mais il lui vaut en retour certains avantages.

Tranchez-vous du Juvénal ? on vous craint. Un trait de satire est sitôt lancé ! A la poste, on vous remet vos lettres avec plus d'exactitude ; à la police, on fait assaut de zèle pour vous venger de l'insolence des cochers ; vous êtes mieux servi au restaurant, mieux habillé chez le tailleur, mieux drogué par le médecin.

Professez-vous, au contraire, l'optimisme du docteur Pangloss ? On vous adore. L'éloge a tant de charme ! et vous en disposez. Il vous pleut des déclarations. Reste seul l'embarras du choix. Vous choisissez pourtant ; et je pourrais citer plus de trois Algériens dont la précieuse amitié ne m'a pas été autrement acquise.

Est-ce à vous, cher maître, qu'il faut apprendre les voluptés idéales que procure la composition d'un roman, d'un poème, d'une anecdote, de toute œuvre enfin où la fiction domine ? J'ai toujours un article en train dans la poche. Plutôt quatre crayons que deux. Toujours une douce préoccupation dans l'esprit :

plan qui se dessine, intrigue qui se noue, phrase qui s'arrondit. Suis-je à la promenade, au cercle, dans ma chambre? mon heureux petit monde me tient compagnie. L'autre, l'ennuyeux, disparaît avec ses boues, ses douleurs et ses monstres. Je regarde les passants, les mouches, le plafond, le bout de mes souliers, et je vois des anges, des paradis. Les plus riches palais sont à moi, les meilleurs amis, les plus belles femmes. Il est deux heures du matin, tout le monde est rentré, couché, dort, ronfle et fait des rêves plus ou moins saugrenus, que souvent je suis encore là, tout seul sur un banc de la place, fort mal assis, fort triste en apparence, mais planant en réalité dans les cercles élyséens de la pensée ravie.

Viennent ensuite les petits bonheurs de la publicité. Un élégant ne tressaille pas plus à voir son buste orné d'un palelot de Dussautoy, qu'un écrivain son style revêtu de caractères typographiques. Sur le brouillon, il était lourd; les pattes de mouches l'embarrassaient, les ratures l'obscurcissaient. Imprimé, c'est du Buffon, c'est du Voltaire, à l'œil, du moins.

Votre article paraît enfin. On le lit au salon, dans la boutique, au café, dans la rue, partout. Vous ne le voyez pas, mais vous le supposez. Et vous sentez comme une transfusion intellectuelle vous apparenter instantanément des milliers d'individus. Les inconnus que vous rencontrez ne vous semblent plus étrangers. Vous les salueriez, vous leur tendriez presque la main. N'ont-ils pas, à défaut de votre sang dans les veines, vos pensées dans l'esprit?

Un critique parfois vous jette bien la pierre ; c'est toujours un imbécile. La masse ne dit rien ; silence approbatif. Vos amis, s'ils ricanent tout bas, tout haut vous complimentent. Votre œuvre enfin s'est augmentée d'une pièce nouvelle qui, le jour venu des ressouvenirs, fera nombre charmant avec les poésies de collége, les lettres d'amour et les impressions de voyage.

Le journaliste amateur a, de plus, certains agréments qu'ignorent hélas ! la plupart de ses confrères. Il travaille à son heure, à son idée, pour son plaisir. Indépendant comme l'oiseau, il voltige de feuille en feuille. L'inspiration regimbe-t-elle, il flâne. Moins on s'entête et plus vite revient la veine. Il choisit librement les sujets qui l'inspirent. Aussi, les traite-t-il toujours, sinon avec le génie qui force les bravos, du moins avec l'amour qui concilie les cœurs.

Mais je m'oublie à vanter la douceur de travaux dont, vu leur mince résultat, je suis probablement le seul à jouir. Il est d'ailleurs temps de conclure.

Certes, à bien chercher, peut-être verrait-on quelque ombre s'ajouter aux lumières du tableau que je viens d'esquisser d'un été algérien. Tout le monde n'affectionne pas exclusivement la musique mititaire, la natation, le soleil, la lune, la peinture et le journalisme Il est d'autres besoins. Or, on ne trouve ici, depuis la fin de mai, jusqu'aux premiers jours d'octobre, ni spectacles, ni concerts proprement dits. On n'a même pas la ressource de ces fêtes mauresques et

de ces danses d'Aïssaoua qui, l'hiver, alimentent la curiosité des étrangers. L'éparpillement de la société rend les soirées presque impossibles. Un bal ferait événement. Si curieux qu'il semble d'abord, le vent du sud finit toujours par fatiguer. Je crois fermement que ceux qui sont malades à Alger, le seraient pareillement, et même beaucoup plus ailleurs; mais il suffit que, vu la différence du climat, les indispositions soient autres, pour qu'on s'en effraie doublement.

Aussi, toute considération personnelle écartée, suis-je loin de prétendre que l'on doive venir à Alger pour le seul agrément d'y passer l'été. Je pourrais même désigner cent stations préférables, sur le bord des lacs de Suisse, aux villes d'eaux de France et d'Italie. Mais je me crois aussi en mesure de soutenir qu'on ne doit pas non plus fuir Alger uniquement pour ses chaleurs. En définitive, l'été d'Alger, favorable à quelques-uns, n'est redoutable pour personne.

Faut-il maintenant, cher monsieur, justifier la liberté grande que j'ai prise de vous écrire, comme on dit, à travers le public? J'ai pensé que, présentées sous vos auspices, mes observations recevraient un meilleur accueil, et contribueraient plus efficacement à détruire les injustes préventions qui pèsent encore sur la belle patrie à laquelle chaque jour, même le plus brûlant, m'attache davantage.

FIN.

# TABLE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| | A M. Alexandre de Lavergne | I |
| I. | Le climat | 3 |
| II. | La journée des Algériens | 16 |
| III. | La flânerie | 25 |
| IV. | L'exposition Bab-Azoun | 43 |
| V. | Les dimanches | 53 |
| VI. | Les fêtes | 59 |
| VII. | La campagne | 70 |
| VIII. | Le jardin d'Essai | 79 |
| IX. | La journée d'un particulier | 91 |
| X. | La musique militaire | 99 |
| XI. | Etude de mœurs | 108 |
| XII. | Le collége arabe | 114 |
| XIII. | La bibliothèque | 129 |
| XIV. | Les bains de mer | 137 |
| XV. | Le journalisme | 144 |

# MENUS PROPOS SUR ALGER

# MENUS PROPOS

SUR

# ALGER

PAR

CHARLES DESPREZ

ALGER

IMPRIMERIE A. MOLOT ET Cie

Rue de l'Etat-Major, 5.

1864

# MENUS PROPOS SUR ALGER

## I

## PRÉF...

Bah ! Qui donc la lirait ? Suivons plutôt le précepte d'Horace, et lançons-nous tout de suite *in medias res*.

### Les épreuves d'une future.

— Je suis amoureux fou, s'écria...

Le nom d'homme que vous voudrez.

— Pour la centième fois au moins depuis dix ans, répliquai-je.

— Pour la première.

— Ah ! par exemple ! Et Victorine...

— Fantaisie.

— Et Maria...

— Caprice.

— Et Laure, et Cécile, et Denise...

— Vous les mettriez toutes dans un alambic pour en extraire et concréter ce qu'elles ont ensemble de beauté, de talents, de grâces, de vertus, que vous n'arriveriez jamais à produire la millième partie des séductions de... de...

— Vous hésitez; vous aimez. Ce trait de discrétion me convainc. Eh bien, alors, à quand la noce ?

— Indéfiniment ajournée.

— Encore ?

— J'ai beaucoup appris durant mes dix années d'essais matrimoniaux. Victorine, Maria, Laure, Cécile, Denise, m'ont saturé d'expérience, et je me suis bien promis d'exiger avant tout, de ma future épouse, qu'elle sache : Premièrement, traverser une rue.

— Traverser une rue !

— Rue passante, bien entendu, pleine de monde, encombrée de voitures. N'avez-vous jamais observé combien la plupart des femmes s'y prennent gauchement en cette occasion ? Au lieu de partir à propos, de marcher posément, et de conserver le sang-froid voulu pour profiter des vides et tourner les obstacles, les voilà qui se mettent à courir, effarées, ahuries, éperdues; et c'est miracle qu'il n'y en ait pas neuf d'écrasées sur dix. Secondement, coudre un bouton.

— La belle malice ! Moi-même...

— Vous-même, bien; mais s'il est, en ménage, un fait incontesté, c'est l'inaptitude des femmes à choisir des boutons appropriés aux boutonnières. Troisièmement, faire une omelette.

— L'A B C de la cuisine !

— Je ne crois pas, au contraire, qu'il existe de mets dont la réussite demande plus d'intelligence.

— Prétendez-vous faire de votre femme un facteur, une couturière un cordon bleu ?

— Rien de tout cela · mais les susdits talents comportent des qualités indispensables à la plupart des situations ordinaires de la vie : le discernement, la prudence. la précision, la résolution, l'habileté, la fermeté, la finesse, l'économie...

— Vous m'en direz tant. Et votre promise...

— Laisse sur ces trois points beaucoup à désirer.

## Passion permise.

Et moi aussi, après avoir longtemps couru le monde, essayé la brune et la blonde (il n'y a pas de quoi vous récrier, madame), la petite et la grande, l'humble et la fière, j'ai rencontré la plus adorable maîtresse.

Je l'aime de tout mon cœur ; j'ai chanté sur tous les tons ses louanges.

Elle, de son côté, ne semble pas trop me haïr.

Un mot, un seul, et tout est dit ; nous voilà mariés.

Mais laissons la métaphore.

La maîtresse en question, c'est Alger. (Je vous le disais bien.)

Les différentes choses que j'ai désirées et cherchées pendant vingt années de voyage, et qu'il ne m'avait encore été donné de trouver que séparément, une ici, l'autre là : beau ciel, doux climat, société sympathique, ville pittoresque, logement agréable, environs délicieux et de facile accès, rares motifs pour le pinceau, sujets intéressants pour la plume, liberté, santé, bonheur, Alger me les a toutes données.

Venu dans l'intention d'y passer deux semaines seulement, j'y suis resté tout un hiver. Frère bien-aimé, cher cousin Tobie, votre bon compagnonnage ne fut pas, il s'en faut, étranger aux agréments de ce premier séjour.

A peine de retour en France, je me sentais repris par ce besoin nouveau, étrange, irrésistible, de soleil, de palmiers, d'indépendance et d'aventures, que définit si bien le nom baroque de NOSTALGÉRIE.

Moins de trois mois après l'avoir quittée, je revoyais la place du Gouvernement.

Il y aura bientôt quatre ans que j'y demeure.

Quelquefois, je me dis : C'en est fait ; te voilà décidément africain. Liquide tes affaires de France, attire à toi ce que tu pourras de famille, place tes fonds dans la colonie, loue à bail un appartement et mets-toi résolument dans tes meubles.

Et puis, sur le point de donner ces derniers gages d'immigrant, je sens mon courage faiblir. La patrie que je laisse me semble moins triste, celle que j'adopte moins belle. Il est, à celle-ci surtout, comme à la promise de notre amoureux, des imperfections qu'étranger je ne soupçonnais pas, et dont, colon, j'apprécie toute la gravité.

Je prends alors la résolution d'attendre que ces imperfections aient disparu. Car je les crois fort remédiables. Elles ne demandent, pour céder, que d'être signalées avec quelque insistance.

Il y a, par exemple... Mais d'abord, un avis :

Quelques-unes des questions que je me propose de développer ici toutes ensemble, je les ai déjà traitées isolément sous forme de réclamations. Elles n'ont ainsi produit nul effet. Peut-être réunies seront-elles

mieux entendues. La redite, dans tous les cas, ne peut que leur être utile.

Pourquoi donc, à ce propos, les journaux n'affecteraient-ils pas expressément une de leurs colonnes à la répétition des vœux demeurés stériles ? Un marchand, pour débiter ses produits, ne se contente pas d'une seule annonce ; il la renouvelle dix fois, vingt fois, cent fois. Imitons les marchands, nos maîtres en réclames.

## Aveu.

Fin de la préface.

## II

# UNE VILLE MANQUÉE.

J'entends dire à beaucoup de personnes :

Si la colonie ne marche pas, c'est qu'il lui manque une capitale.

La conquête a ses droits, et l'occupation ses besoins. Alger pris, qu'on se soit empressé d'élargir les deux rues principales, de Bab-Azoun à Bab-el-Oued ; qu'on ait voulu faire tout de suite, à leur point de rencontre, une place assez large pour servir de base aux opérations militaires, la chose aisément se conçoit.

Mais il fallait s'arrêter là ; laisser El-Djezaïr en paix, et fonder à côté, dans la plaine de Mustapha, le chef-lieu de la colonie.

Les indigènes conservaient ainsi leurs mosquées, leurs bazars, leurs palais, leurs maisons, leurs intérieurs mystérieux, leur vie calme et contemplative.

On réservait à la curiosité des voyageurs, des artistes, des archéologues, un précieux sujet d'étude.

On s'épargnait les écoles, les dépenses, les ruines, qu'ont causées, sans grand résultat, cette ingrate transformation de la vieille ville en cité moderne.

Et l'on trouvait, sur le nouvel emplacement, une aire vaste et plane pour le réseau des rues, un sol généreux pour les plantations, de quoi créer enfin une vraie capitale, avec des maisons gaies, des logements salubres, des avenues, des squares, une voirie facile, un commode parcours, tout ce que peuvent exiger enfin, les raffinements de la civilisation européenne.

Cette idée n'est pas neuve ; elle remonte aux premiers jours de la domination. Par quel déni du sens commun n'y a-t-on pas, depuis longtemps, donné suite ?

La plus vulgaire expérience ne devait-elle pas démontrer qu'Alger, vu les irrégularités de sa topographie, ne serait jamais, malgré tous les perfectionnements imaginables, qu'une ville absurde ? Que s'obstiner après ce rocher déclive, c'était compromettre non seulement le succès du chef-lieu, mais aussi bien celui de la colonie tout entière ?

A quoi les principales villes des États-Unis, New-York, la Nouvelle-Orléans, Boston, Baltimore, Philadelphie, doivent-elles leur rapide essor et leur étonnante prospérité ? Aux magnifiques emplacements qu'elles ont su choisir.

A quoi les Etats-Unis eux-mêmes doivent-ils aussi la merveilleuse transformation de leurs forêts vierges

et de leurs savannes désertes, en l'un des plus riches empires ? A leurs grandes capitales.

Il n'existe pas au monde de localité un peu importante qui soit bâtie, comme Alger, en dressoir. Beaucoup, sans doute, ont un quartier perché sur la pente d'un roc, mais ce quartier, débris du moyen-âge, tend chaque jour à disparaître, et la ville neuve s'étale et prospère à ses pieds dans la plaine.

Et c'est avec quantité d'exemples pareils sous les yeux, qu'on s'est évertué, pendant plus de trente ans, à fouiller, retourner, gratter, limer, polir, ce pauvre mamelon du Sahel, laissant accaparer l'heureux site de Mustapha par un parc aux fourrages, par un champ de manœuvres, par un quartier de cavalerie !

Mais à quoi bon gémir ? Ce qui est fait est fait, et ce qui n'est pas encore fait se fera. La mosquée des Ketchaoua, le palais de la Jénina, les marabouts de la porte Bab-el-Oued ne sont plus. Après le rasement de l'ancienne bibliothèque (rue des Lotophages), viendra la destruction de l'évêché. A l'achèvement de la rue Napoléon, succèdera l'ouverture de la rue du Centre, et puis des rues d'en haut, d'étage en étage jusqu'à la Casbah.

III

## LA BOITE DE PANDORE.

Du découragement ? fi donc !

Jupiter irrité contre Prométhée, de ce que le drôle s'était permis de fabriquer un homme en vie, ordonna à Vulcain de confectionner une femme modèle, et de l'introduire dans l'Olympe.

Aussitôt fait que dit. Tous les dieux admirèrent la nouvelle créature, et chacun voulut (comme dans les contes de fées) lui faire son présent.

Minerve la couronna de fleurs et lui apprit les arts délicats qui conviennent à son sexe.

Vénus répandit en elle le charme, la tendresse et la sollicitude.

Les Grâces ornèrent ses mains de bracelets, et sa gorge de colliers d'or.

Mercure lui donna la parole et l'art de subjuguer les cœurs.

Enfin, Jupiter lui remit une boîte, avec ordre de la porter à Prométhée.

Celui-ci redoutant quelque piége, ne voulut recevoir ni Pandore, ni la boîte.

Il défendit en outre à son fils, ou plutôt à son ouvrage Epiméthée, de rien accepter du maître des dieux.

Mais qu'elle défense pouvait tenir à l'aspect de Pandore? Epiméthée ravi de ses perfections, l'épousa. La boîte fatale fut ouverte, et laissa échapper tous les maux et tous les crimes qui depuis ont accablé le triste univers.

L'imprudent mari se hâta, mais trop tard, de refermer la boîte. Elle était déjà presque vide. Il n'y resta que l'espérance.

En d'autres termes: il n'est si misérable état dont on ne puisse tirer parti.

Le genre humain survit au déluge;
Moscou à la torche de Rostopchine;
Lyon au marteau de la Convention.
Jonas a été mangé;
Radama étranglé;
Napoléon III condamné à mort.

Alger ne deviendra jamais une grande capitale; son terrain montagneux, son enceinte fortifiée, le condamnent au simple chef-lieu de province à perpétuité.

Mais n'y aurait-il pas moyen d'en faire une de ces villes attrayantes que chacun veut avoir vue, que tout le monde aimerait habiter, et dont le charme, agissant à distance, suffit pour créer ces riches faubourgs, qui tôt ou tard bravent les servitudes, forcent les annexions, reculent les murailles, et même au besoin, sapent les rochers ?

## IV

# LA PERSPECTIVE.

Les vieux Africains me font envie; non pas précisément à cause de leur âge (le mien me suffit et de reste), mais parcequ'ils ont pu voir Alger dans toute l'originalité de son cachet oriental.

La ville, disent-ils, ressemblait alors, pour qui la regardait de loin, à une immense carrière d'albâtre. Pas un toit aigu, pas une fenêtre. Des cubes blancs, piqués de petits trous, et disposés en façon de gradins, les plus bas baignés par la vague bleue, les plus hauts tranchant sur l'azur du ciel.

Quelques massifs, des jardins, des cimetières, des fondoucks, précédaient les portes d'entrée.

Ces portes, vrais guichets de couvents, avaient tout au plus trois mètres de large. Elles donnaient accès à des rues dont on peut encore aujourd'hui se faire une idée en gravissant les quartiers indigènes.

Une multitude de petites maisons, des bains, des

casernes, des bazars, des édifices religieux, parmi lesquels la charmante mosquée Saïda, dont les colonnes de marbre blanc, à chapiteaux sculptés, décorent aujourd'hui la rue de la Marine, occupaient les parties de la ville actuellement modernisées.

Quelle est, à cette heure, l'impression du touriste en entrant dans le port?

Le boulevard de l'Impératrice (pardonnez-lui, vous tous qui concourûtes à cette œuvre), ne lui cause pas des transports fabuleux. Il se rappelle les viaducs de chemin de fer qu'il a traversés sur sa route, depuis Paris jusqu'à Marseille, et ce rapprochement n'est rien moins que flatteur pour la nouvelle construction de sir Morton Peto.

Ces longues lignes plus ou moins obliques, et dont pas une n'est franchement horizontale, ces interminables séries d'arcades sous lesquelles s'abritent un tas d'aménagements mesquins, ces rampes sans prestance, ces escaliers étroits, attristent son regard.

Le bastion de la Pêcherie, notamment, avec ses trous de toute forme et de toute grandeur, lui produit le peu noble effet d'un morceau de fromage de Gruyère bien levé.

Il ouvre la bouche pour blâmer... et s'excuse en apprenant qu'il a fallu, dans ce travail ingrat, subordonner les règles du goût à l'intérêt de la défense. Comme boulevard c'est plus que médiocre; c'est affreux; comme rempart c'est peut-être excellent; à nos Vauban de prononcer.

Mais suivons le touriste.

Arrivé sur la place, il s'enfonce au hasard dans les rues limitrophes, et cherche avec anxiété les galeries byzantines, les palais mauresques, les monuments al-

gériens qui devraient, dans sa pensée, décorer la capitale d'un royaume arabe, sinon d'une colonie africaine.

A part quelques façades neuves, reproduisant avec assez d'exactitude les vulgarités gréco-romaines de la rue Rivoli, que trouve-t-il ? Ce que l'art de bâtir imagina jamais de plus laid, de plus sot, de plus fastidieux.

Les masures de la Casbah, les gourbis du Tell les huttes des sauvages, ont encore de l'imprévu, de la tournure, du beau (le beau de la barbarie), mais les maisons européennes d'Alger !

Dans la statistique des décès pour cause inconnue, je ne serais pas surpris qu'il s'en trouvât bon nombre occasionnés par la vue trop fréquente de ces platitudes.

Pour ma part, lorsque je regarde, un certain temps, ces façades jaunes et maculées comme de vieilles peaux de tambour, nues comme des murs de prison, régulièrement perçées de fenêtres étroites, sans stores, sans balcons, sans habitants, sans fleurs, ces toits pointus comme des pignons allemands, ces arcades enfin dont l'uniformité fait encore mieux ressortir la laideur, il me prend de tels affadissements que je ne sais, pour guérir, d'autre remède qu'une charge de Randon (pas de Cham, ô Dieu ! pas de Cham), un bain maure, un tour de trapèze, ou un morceau de musique militaire.

La régularité des façades semble avoir été, plus encore ici qu'ailleurs, le principal souci de l'administration. Comme bien vite on renoncerait à ces inintelligentes mesures si l'on examinait avec plus d'attention leurs pauvres résultats.

Regardez, par exemple, l'hôtel d'Orient. On a tenu rigoureusement, en l'honneur de la symétrie, à ce que cette maison fût l'exacte copie de ses *belles* voisines.

Hauteur de l'édifice, dimension des arcades, nombre des étages, largeur des fenêtres, style des corniches, on a tout imposé.

Combien de temps l'œil a-t-il pu saisir l'effet si péniblement obtenu par ces gênantes prescriptions? Un jour, un seul jour, tout au plus.

Le gros œuvre à peine achevé, les peintres brossaient les arcades, l'une en vert, l'autre en chocolat. Les piliers prenaient part à cette mascarade. Certains même d'entre eux se voyaient mi-partis, comme des écus de blason.

Sur ces champs panachés, marbrés, bariolés, se déroulaient toute sorte d'enseignes, en toute sorte d'écritures; la ronde auprès de la gothique, l'horizontale avec la perpendiculaire.

La terrasse se couronnait de je ne sais quelle annexe difforme, honteuse, indescriptible.

Que la maison, demain, change de locataires, et les étages supérieurs imiteront, dans leur désinvolture, l'entre-sol et le rez-de-chaussée

Jouissez donc, après celà, du style! Vos filets, vos oves, vos mascarons, disparaissent comme écrasés par les capitales ponceau des Messageries Bonniffay, les majuscules azurées de la pharmacie Desvignes, et l'enseigne semi-circulaire du Rendez-vous des Amis.

La bigarrure a son charme. Mais on peut, je crois, trouver de meilleurs moyens pour égayer la perspective.

## Les Quais.

Pourquoi, d'abord, ne planterait-on pas des arbres sur les quais?

— Et la zone des servitudes ! Et le génie, ce génie malfaisant...

— Ne nous exagérons pas le mauvais vouloir du génie. Le génie est français d'esprit aussi bien que de nom. Les militaires sont des citoyens comme nous, et leur intérêt ne saurait, en nulle occasion, différer du nôtre. Les conditions indispensables de la stratégie observées, leur but principal, leur ambition dominante ne doit-elle pas être de rendre aussi agréable que possible un endroit qu'ils habitent avec nous, et dont, en définitive, la prospérité retourne en richesse, en splendeur, en gloire, à la France elle-même ?

Je ne vois pas, vraiment, à quel péril pourraient nous exposer les arbres en question. La guerre ne se fait plus maintenant, comme autrefois, par surprise ; et même, au pis aller, en cas d'attaque inattendue, la cognée les aurait bien vite mis à bas.

Plantés près du rempart, à chaque entre-deux des arcades, ils ne gêneraient ni la circulation des voitures, ni les travaux du port, ni l'accès des magasins, et présenteraient, outre l'avantage de donner de l'ombre et de la fraîcheur, celui de rompre la monotonie de je ne sais combien de voûtes pareilles, symétriquement rangées comme les alvéoles d'un gâteau de cire, de briser les lignes interminables des rampes, et d'en dissimuler tant soit peu le manque d'horizontalité.

On mettrait là des poivriers, des caroubiers, des érythrines, essences non moins élégantes que robustes, et mieux que toute autre organisées pour braver le vent de la mer. Les feuilles de l'érythrine ne sont pas persistantes, mais cet arbre se pare, au printemps, d'une masse de belles fleurs, rouges et luisantes comme du corail.

Et notez bien qu'il ne s'agit ici ni de tâtonnements, ni d'expériences. Ce que je propose pour les quais d'Alger, de semblables quais déjà le possèdent.

Palerme a, comme Alger, un front de mer en forme de rempart. Et devant ce rempart, à quelques mètres seulement du rivage, se déploient deux longues rangées d'érythrines, qui réussissent à merveille, malgré la plus défavorable exposition qu'on puisse imaginer. Le vent qui souffle sur elles, vient de l'est, rase la pleine mer, et n'est pas même atténué, comme ici, par les mâts des navires, les jetées du port, et les montagnes de la baie.

Ce n'en est pas moins une des plus délicieuses promenades d'Italie. On y joue, toutes les nuits d'été, des symphonies, des ouvertures; on y sert des pâtisseries, de la limonade, des glaces, et, malgré la distance, chacun, riche ou pauvre, en voiture ou à pied, se fait un plaisir d'y courir.

## Les façades.

N'est-il pas surabondamment prouvé que la façade entre pour les deux tiers dans la valeur effective d'un immeuble ? La façade c'est, à vrai dire, le visage de la maison. Par elle, on juge du dedans. Triste, elle vous repousse ; et gaie, vous attire quand même.

— Nos façades, direz-vous, travail provisoire et grossier d'une époque où le temps et l'argent manquaient tout à la fois pour suffire aux premiers besoins de l'immigration, sont destinées à bientôt disparaître. Déjà, grâce au ciment de la Valteline, la maison Hémart vient de s'ornementer dans le goût de la renaissance ; et d'après certains bruits, il ne s'agirait rien

moins que d'imposer la nouvelle décoration aux autres maisons de la place.

— Hélas ! hélas ! toujours les mêmes errements. Pourquoi des façades pareilles ? pourquoi la renaissance, ce style usé jusqu'à la corde, discrédité par les estaminets ? Il me semble que si j'étais architecte ici, je ne dormirais pas avant d'avoir trouvé, par un adroit mélange des divers styles orientaux, byzantin, maure, persan et russe, quelque chose de neuf, d'élégant, de local, qui pût à la fois surprendre, charmer le regard, et satisfaire aux exigences du climat.

Un jour viendra, j'en ai le ferme espoir, où grâce aux sarcasmes réitérés des artistes et des gens de goût, vos triglyphes, vos denticules, vos raies de cœur, vos feuilles d'acanthe banales, tomberont sous le marteau vengeur de constructeurs mieux inspirés, auxquels Sainte-Sophie de Constantinople, l'Alhambra de Grenade, les monuments d'Ispahan, les temples de Moscou, les palais de Mustapha-Pacha, servîront tour à tour, ou tous ensemble, de modèle.

Donc, plus de nudité, plus d'uniformité, plus de ces rengaines architecturales qui rappellent au souvenir, le Nord, ses frimas, ses misères, ses servitudes.

Sauf quelques variantes, de reste indiquées par le milieu dans lequel nous sommes placés, modelez-vous sur l'Italie.

Partout des terrasses. Le nouveau débarqué se dit : Les toits à pignon sont faits pour la neige ; plus de toits à pignon, plus de neige.

Les peintures murales si répandues à Gênes et dans la Lombardie, pourraient être, chez vous, (en attendant que je dise chez nous), très avantageusement remplacées par des placages de faïence, comme on voit, dans

la rue Bruce, au palais du sous-gouverneur. C'est du plus pur style mauresque.

Qui vous empêcherait d'adopter, pour la voûte des pour arcades, l'encadrement des portes et le chambranle des fenêtres, l'ogive arabe, c'est-à-dire l'arc aigu au sommet, et rentrant à sa base en façon de fer à cheval ? Il ne coûte pas un centime de plus, et le coup d'œil qu'il offre est beaucoup plus piquant.

## Les balcons.

Ce que je voudrais principalement voir établir dans toutes les rues, à tous les étages, ce sont des balcons ; non pas de ces balcons maigres, étroits, inhospitaliers, que deux ou trois personnes suffisent à remplir, mais de vrais salons aériens, capables de porter une famille entière; des *miradores*, comme on en voit à Malte et dans les villes du midi de l'Espagne.

— Ça coûte gros, objecteront les propriétaires; et ça surcharge le bâtiment, ajouteront les architectes.

— Vos lourds balcons de pierre, soit ; aussi n'en faut-il mettre qu'au premier. Pour les étages supérieurs, on se contenterait de planches de sapin posées sur des tiges de fer, et recouvertes de minces carreaux de faïence, d'ardoise ou de marbre.

A Naples, je ne sais rien de plus original que ces multitudes de balcons, tous différents de largeur et de forme, s'avançant inégalement au-dessus de la voie publique, comme des jardins suspendus.

Et vrais jardins, je vous l'atteste. On y voit, non pas seulement du gazon, des fleurs, des arbustes, mais des arbres même, grands arbres qui s'élancent par jets vigoureux dans l'espace, et vont parfois jusqu'à

mêler leurs branches aux ramées du balcon voisin.

Et le soir, à l'abri de ces bosquets saturés de parfums, viennent s'asseoir des sociétés entières : joyeux pêcheurs pinçant de la guitare, radieuse matrone à la robe écarlate, suaves jeunes filles jouant de l'éventail, et chantant à la lune *una dolce canzonetta d'amore.*

Certes, pareilles rues auront beau manquer de lumière, elles ne paraîtront obscures à personne, et le passant ne dira jamais d'elles, comme pour tant de rues d'Alger, citées entre les principales, rue de Tanger, rue des Consuls, rue des Trois-Couleurs : Peut-on demeurer, peut-on vivre ici !

## Les Édifices.

Quant aux édifices publics, la question ne semble pas tout d'abord facile à résoudre. Ces constructions-là demandent des prix fous, et la ville, à l'entendre, est pauvre comme Job.

On a déjà dépensé plusieurs millions pour la cathédrale qui, nonobstant, n'est pas avancée même de moitié. La terminera-t-on jamais ?

En additionnant tous les frais occasionnés par la construction du théâtre, déblai du terrain, soutènement des pentes, établissement du grand escalier, concession d'immeubles, réparations, locations, indemnités diverses, on atteint le chiffre énorme de quatorze cent mille francs. Il est vrai d'ajouter qu'au moins le théâtre, toute question d'élégance et de commodité réservée, est fini.

On a déjà payé pas mal d'écus pour le nouveau lycée du quartier Bab-el-Oued. Il faudra dépenser encore plus de douze cent mille francs avant que la jeu-

nesse algérienne y puisse goûter à son aise les douceurs de la géométrie et du thème latin.

Je conçois qu'en présence de pareils totaux, on y regarde à trois ou quatre fois avant de commencer tant d'autres monuments, dont le besoin se fait chaque jour plus vivement sentir : un hôpital, des églises, une bourse, un marché couvert, un hôtel des postes, que sais-je !

Mais alors, pourquoi s'appliquer à construire des bâtiments épais et massifs comme dans le Nord ? Avec vos longs étés sans pluie, vos hivers sans dégels et votre température égale, qu'avez-vous besoin de ces murs profonds, de ces voûtes cyclopéennes ?

La mosquée de la Pêcherie n'a certes pas coûté la dixième partie de ce qu'ont déjà demandé les travaux de la cathédrale. Elle dure pourtant depuis deux ou trois siècles. Rien ne fait craindre encore pour sa solidité. Et son aspect enfin, si vous écoutez les artistes, dépasse en bon effet, en caractère, en originalité, tout ce qu'on a bâti depuis la conquête.

Il serait donc à désirer qu'on adoptât, pour nos monuments africains, une structure plus légère, un style plus oriental, et, pour une somme relativement minime, nous verrions Alger se couvrir d'églises, de mosquées, d'hôtels et de palais en rapport avec son beau ciel, en harmonie avec ses traditions architectoniques et tels enfin que l'étranger ne fût plus influencé, dans ses explorations, par le souvenir des analogies toujours écrasantes des chefs-d'œuvre de la métropole.

Imitons l'Italie.

## V

# IMITONS L'ITALIE.

Le lecteur va se récrier :

— A tous propos, vous citez l'Italie. Ne connaîtriez-vous que ce pays là, ou bien nul autre, selon vous, ne mériterait-il qu'on le prît pour modèle ?

— J'ai vu, en Belgique, des toits pointus comme des éteignoirs, conformation utile sinon gracieuse qui, laissant la neige glisser, évite aux maisons qu'ils recouvrent, une dangereuse surcharge.

Il y a, en Allemagne, d'énormes poêles, qui chauffent des maisons entières, avec une notable économie de combustible.

J'ai beaucoup admiré, en Prusse, la profusion et la magnificence des jardins d'hiver. A Berlin, à Dantzig, les cafés ne sont, à vrai dire, que des serres tempérées dans lesquelles, au sein d'une atmosphère attiédie à grand renfort de charbon et de coke, on absorbe la bière et pompe le soda.

La Hollande produit des patineurs hors ligne, et les patins s'y confectionnent avec un talent sans égal. On

voit, dans ce pays, les laitières portant des vases pleins sur leur tête, tricotant pendant leur route, franchir en peu de temps des espaces très considérables, pour aller vendre leur lait dans les villes environnantes. Elles font souvent, de la sorte, plusieurs kilomètres avec une incroyable rapidité.

Qui ne connaît la supériorité de l'Angleterre pour la fabrication des lainages ? Témoin cent vêtements d'hiver dont les noms britanniques attestent l'origine : le carrick, le raglan, le dorsay, le water-pruff, le mackintosh.

Il me faut avouer humblement que je ne suis jamais allé jusqu'en Russie. La peur du froid m'a toujours retenu (36 degrés au-dessous de zéro !). Mais je connais assez de cosaques et de kalmoucks, pour savoir que Saint-Pétersbourg n'a pas son pareil au monde pour la perfection des traîneaux et la richesse des fourrures.

Les Norvégiens, pour marcher sur la neige épaisse qui couvre presque toute l'année leur triste pays, attachent à leur pieds de longues et minces planchettes de bois très flexibles, qu'ils appellent *skier*, et à l'aide desquelles ils déploient une adresse et une agilité surprenantes.

Mais de quel intérêt pourraient être pour vous, heureux favoris du soleil, ces inventions hyperboréennes.

L'Italie à votre climat, et des siècles de civilisation exquise lui ont enseigné l'art d'y vivre avec un goût, une aisance, un bien-être, que peu de peuples ont connus.

Pourquoi, dès lors, chercher des exemples ailleurs ?

# VI

# GUERRE A L'UNIFORMITÉ.

—

## Paris.

Si, pour bien des détails, Paris peut servir de modèle, il est, en ce moment, la proie d'une manie funeste, abrutissante, mortelle, qu'il faut à tout prix éviter : l'uniformité.

Paris eut mon premier amour, non pas le Paris d'aujourd'hui, mais le Paris du temps de Louis-Philippe.

Il s'y trouvait alors, mêlés aux quartiers lumineux, des coins pleins d'ombre et de mystère : les allées silencieuses du boulevard des Capucines à côté du brouhaha de la Chaussée-d'Antin, les berges gazonnées de la Seine au pied de la colonnade du Louvre.

Toutes les maisons différaient entre elles de hauteur et d'architecture.

Les quartiers avaient chacun leur physionomie propre. C'étaient comme autant de villes distinctes. Le faubourg Saint-Germain, le quartier latin, le Marais, le Gros-Caillou, ne se ressemblaient pas plus que Draguignan ne rappelle Bayeux.

Les boulevards, les rues, suivaient des courbes pittoresques, des accidents inattendus de terrain et de direction, qui ménageaient les effets et multipliaient les surprises.

Les centres d'animation, les rendez-vous de plaisirs ou d'affaires, ne se comptaient pas par douzaines, mais on pouvait s'y rendre avec la certitude de les trouver toujours assidûment fréquentés.

La campagne n'était pas loin. Montmartre, Auteuil, Popincourt, aujourd'hui couverts de moellons, en faisaient partie. Vingt minutes de promenade, et vous pouviez vous étendre à souhait sur l herbe, dormir à l'ombre des grands arbres, ou dessiner un site agreste. Il n'y avait que l'embarras du choix.

Loin de moi l'idée de prétendre que tout fût alors pour le mieux dans la meilleure des capitales. L'hygiène, la sécurité, les chemins de fer, l'accroissement de la population, le progrès général, l'exemple enfin, tout appelait d'importantes modifications.

Mais ne pouvait-on les réaliser sans bouleverser la ville de fond en comble ? Ne pouvait-on, si augmenté, si restauré, si embelli qu'on le voulût, conserver Paris, au lieu de mettre à sa place un pastiche de Londres ou de Saint-Pétersbourg ?

On aura beau vanter ces places grandes comme des déserts, ces rues droites comme des railways, ces mai-

sons uniformes comme des casernes, je ne leur trouve, pour ma part, d'autre mérite que d'engendrer le plus superbe, mais aussi le plus dissolvant de maux, l'ennui.

Vous avez une course à faire. Telle rue, tel numéro. Vous en demandez le chemin.

— Tout droit, tout droit, toujours tout droit ; deux kilomètres.

Vous marchez, vous courez; et pendant vos deux mortels kilomètres vous avez continuellement devant vous, sempiternellement derrière vous, le même point de perspective; toujours à droite, sans cesse à gauche, la même invariable façade; si bien qu'après vous être escrimé des milliers de pas, il ne vous semble point avoir avancé d'un seul.

## Pourquoi nous baissons.

Nombre d'étourdis admirent sur parole ce stupide produit du moule et du cordeau.

— C'est magnifique ! répètent-ils à l'unisson, comme un cénacle de perroquets.

L'un cependant perd sa gaieté, l'autre son appétit; celui-ci son talent, celui-là son courage.

— Nous allions mieux naguère C'est le temps, c'est l'âge, il faut croire.

— Eh non, bourgeois candide, non ; c'est l'uniformité.

Les gens d'observation se sont bien vite, eux, rendu compte du phénomène; le poète et l'artiste surtout, à qui l'amusant, le varié, le beau, ne semblent pas moins indispensables que l'utile.

— Et quoi, s'écrient-ils indignés, les traditions sécu-

laires de l'art nous ont légué, pour nos habitations, plus de mille modèles, et de ces mille, vous ne savez prendre qu'un seul, et ce seul, vous le choisirez entre les plus vilains, entre les plus bêtes de tous ! Le chartreux, pour vivre de racines au sein de l'abondance, a des raisons plus ou moins plausibles, mais vous !

— Pourtant, la population de Paris, loin de décroître en ce remaniement, ne fait tous les jours qu'augmenter.

— Soit; mais le génie ?... Le temps n'est plus où les Châteaubriand, les Casimir Périer, les Lamartine, les Victor Hugo, les Béranger, les Marilhat, les Decamps, les Vernet, les Balzac, tous Parisiens de fait, sinon d'origine, monopolisaient, au profit de la France, l'intelligence humaine.

Ce que nous avons encore d'historiens, d'orateurs, de romanciers, de musiciens et de peintres fameux, ne sont guère que les ruines, elles-mêmes en train de tomber, d'un riche passé disparu.

Une profonde décentralisation des choses de l'esprit s'est opérée depuis tantôt quinze ans ; et si nous daignions quelque peu voyager, ou savoir les principales langues étrangères, nous reconnaîtrions quelle avance ont prise sur nous, dans le domaine de la pensée, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne.

— Et tout cela pour des maisons uniformes ?

— Oh! comme l'unanimité sa sœur, l'uniformité n'est qu'un simple effet, dont il faut rechercher la cause première dans un mal autrement sérieux, la servitude des esprits.

## VII

# LA CATHÉDRALE

### LÉGENDE.

—

Un jour que je flânais avec un Arabe de ma connaissance, nous vînmes à passer devant la cathédrale.

Elle avait, comme toujours, l'aspect d'un monument en fièvre de bâtisse. Pierres de taille, moellons, marbres épars, échafaudages, scies, marteaux, rien n'y manquait, pas même l'enseigne réglementaire : *Défense d'entrer dans le chantier.* Mais d'ouvriers, nulle apparence.

— Du train dont ils y vont, ils ne la finiront pas de sitôt, dis-je.

— Ils ne la finiront jamais !

Le ton d'assurance et presque de défi avec lequel fut prononcée cette réplique, excita ma curiosité. Je priai l'indigène de s'expliquer. Nous étions fort inti-

mes. On peut très bien, n'en déplaise à M. Louis Jourdan, du *Siècle*, être à la fois arabophile et colonisateur. Il reprit aussitôt :

— El Hadji ben Lakdar était un des plus fervents disciples du prophète.

L'invasion des chrétiens l'accabla de douleur.

Son désespoir n'eut plus de bornes lorsqu'il apprit que la jolie mosquée des Ketchaoua, dont il était le muezzin, allait passer au culte catholique.

Il resta toute une semaine sans boire, ni manger, priant Dieu nuit et jour d'épargner à l'islam une telle humiliation.

Un soir très tard, que resté seul dans la mosquée, le front prosterné sur les nattes d'alfa, les yeux tout humides de pleurs, il venait d'accomplir son centième rekka, (le *Pater noster* du mahométisme ), il vit paraître tout-à-coup, sur le mur que blanchissait un magnifique clair de lune, l'ombre d'un coréligionnaire. Babouches, burnous, turban, rien n'y manquait.

Mais il eut beau chercher partout, à droite, à gauche, devant, derrière lui; personne. D'ailleurs n'avait-il pas la clé du temple dans sa ceinture?

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées depuis cette apparition, qu'une vague odeur de couscoussou (l'ambroisie de l'Olympe islamique) embauma soudain l'atmosphère.

Nouvelle perquisition du croyant. Personne !

Le prélude d'un larynx qui s'apprête à parler se fit enfin entendre : hum ! hum !

Ben Lakdar, de plus en plus effrayé, prend ses babouches et se dirige en courant vers la porte de sortie, lorsque ces mots prononcés d'une voix sonore, retentissent à son oreille :

« Cesse de craindre, hadji ; les esprits malins n'ont aucun pouvoir sur l'homme vertueux. Je suis un bon djinn, et je viens exaucer tes prières.

» Il ne se peut agir, hélas ! d'expulser les roumis d'Afrique. Ce qui est fait est fait, et ce qui est fait est bien fait, a dit le prophète. Mais la profanation de ces mécréants ne restera pas impunie.

» Ils vont prendre, comme ils ont dit, ta précieuse mosquée pour en faire leur cathédrale.

» Or, écoute :

» Cette cathédrale, ils n'en pourront jamais posséder à la fois qu'une moitié. L'autre m'appartiendra ; tantôt le chœur, tantôt la nef.

» Veux-tu plus de détails ?

» Ils commenceront par prier dans l'endroit où nous sommes.

» Le chœur construit, d'après mes plans, je leur insinuerai qu'une ancienne mosquée ne saurait dignement abriter le héros du Calvaire.

» Ils en sortiront donc pour la rebâtir en forme de nef.

» Cette nef achevée (encore d'après mes plans), il ne me sera pas difficile de leur persuader que le chœur n'est plus en rapport avec le reste de l'édifice.

» Ils quitteront le chœur, dont la reconstruction me regarde, et se confineront dans la nef.

» Le nouveau chœur, à la veille d'être consacré, je ne me donnerai même pas la peine de parler pour les chasser de la nef. Un prélude d'écroulement les en fera lestement déguerpir.

» Et toujours, et toujours ainsi, jusqu'à la fin du monde. »

A ces mots, la voix se tut, l'odeur s'évanouit, et l'ombre se retira du mur.

El Hadji ben Lakdar consolé reprit le chemin de sa demeure. Il mangea bien, but bien, dormit bien. Les pivoines de la santé refleurirent sur son visage, et c'est de sa bouche même que je tiens cette histoire.

L'Arabe, cessant tout à coup de parler, me regarda fixement comme pour jouir de ma confusion. Que pouvais-je, en effet, répondre? Les prédictions de son hadji ne se sont-elles pas exactement réalisées?

Soit! vous n'aurez jamais qu'une demi-cathédrale. *Sic fata voluerunt.* Mais le bon djinn qui, paraît-il, exerce sur l'immeuble un certain pouvoir, voudrait-il bien, par charité, permettre à de pauvres chrétiens le libre accès de la moitié dont il daigne leur laisser l'usage.

Pourquoi donc, en effet, ces portes étroites et ces cloisons de menuiserie entre lesquelles on ne peut défiler qu'un à un, comme devant le guichet d'un théâtre?

Le dimanche surtout, au sortir de la messe, c'est un tableau médiocrement édifiant que cette cohue de fidèles, jouant des coudes, se poussant, jurant, à la grande confusion des cors et des oreilles, des chapeaux et des crinolines.

En Italie, l'entrée de toutes les églises est presque aussi large que la nef elle-même, et ne connaît, le jour, d'autre obstacle qu'un grand rideau flottant, dont on a même soin de relever le bas aux heures des offices.

Et l'on ne voit pas, comme ici, d'honorables personnes entrer dans la maison de Dieu à la façon de taupes ou de rats qui se glissent dans leurs trous.

## VIII

# LE LOGEMENT.

Plus j'avance dans la vie, et plus pénètre en moi cette conviction que nos pensées, notre conduite, notre bonheur, dépendent bien plutôt de certaines causes petites mais immédiates et continues, que de ces grands motifs dont l'action est nécessairement toujours accidentelle et passagère.

Exemple : le logement.

Tant que j'ai pu demeurer à Paris dans mon quartier de prédilection, sous des lambris très ordinaires, mais en plein soleil du midi, avec un grand balcon dominant plusieurs boulevards, je ne me suis que très médiocrement préoccupé des transformations de la capitale. C'est seulement lorsqu'il a fallu quitter cet amour de petit nid pour un appartement plus doré, sans doute, mais sans balcon, sans soleil et sans perspective, que le vague besoin d'expatriation m'est venu.

Les villes que j'ai le plus aimées dans mes voyages

sont celles-là précisément où je me suis trouvé logé le plus suivant mon goût.

A Bruxelles, à Hambourg, à Turin, à Florence, à Rome, j'habitais des hôtels ennuyeux. Je déteste Bruxelles, Hambourg, Turin, Florence et Rome.

A Genève, ma chambre avait quatre fenêtres, des divans, des tableaux, et donnait sur la chaîne des Alpes. Je suis resté plus de six mois à Genève, et je n'y retourne jamais sans plaisir.

A Menaggio, près de Côme... Mais qu'étiez-vous, cher *albergo* plein de caresses, réduit coquet tout émaillé de fresques italiennes, fenêtre ouvrant sur ces riches campagnes, Bellaggio, Sommariva, Tremezzina, que baignent les eaux bleues du plus romantique des lacs, qu'étiez-vous auprès de la douce amie qui partageait alors mes destinées errantes ! Menaggio, dans mon souvenir, est synonyme d'Eldorado.

Les principaux hôtels de Gênes sont de véritables palais, avec plafonds historiés, statues de marbre, lits de six pieds carrés, larges balcons en vue de la terrasse publique et du golfe. Je suis retourné douze fois à Gênes.

A Naples, il y a sur le quai Sainte-Lucie, de vastes chambres à bon marché, garnies de meubles rococo, mais commodes, et percées de portes-fenêtres d'où l'on découvre un splendide panorama. C'est la baie dentelée de verts promontoires, et semée d'îles aux contours gracieux, aux noms sonores et poétiques : le Vésuve, Sorrente, Misène, Ischia, Nisida, Capri. Je suis allé cinq fois à Naples.

Enfin, j'ai dans l'idée que mon petit perchoir de la place du Gouvernement est pour beaucoup dans les raisons qui me font préférer Alger à toutes les villes

du monde, à Paris même où devraient me fixer tant d'intérêts et d'affections.

## Les logements algériens.

Mais avant de le découvrir, cet inestimable perchoir, que de maisons il m'a fallu fouiller ! J'ai bien visité cent appartements. La vue manquait aux uns, l'air et l'espace aux autres. Obscurs étaient ceux-ci ; humides, malpropres ceux-là.

Puis, des constructions inouïes. Pas une porte bien placée, pas un angle droit, pas un mur d'aplomb, pas deux cloisons parallèles. L'emploi du compas et de l'équerre, dont on ne trouve que trop la trace en dehors des maisons européennes d'Alger, semble être demeuré totalement inconnu au dedans.

Pour les distributions de pièces, elles m'ont plus d'une fois rappelé ce fameux labyrinthe de Crête, où Thésée n'osa s'engager que muni d'un fil conducteur.

Si la population a pu croître en de pareilles conditions, quel plus rapide essor ne lui promettent pas les superbes maisons qui surgissent de toutes parts !

Mais ne saurait-on néanmoins, et sans beaucoup de peine ni d'argent, remédier à l'incommodité des anciennes ?

Que, dans toutes les rues de largeur suffisante, on ajoute à chaque fenêtre un de ces balcons spacieux mais légers, dont j'ai dit quelques mots à propos de la perspective.

Ne voilà-t-il pas tout de suite quantité de locaux agrandis, d'existences améliorées ?

Les chambres à coucher, le cabinet de toilette, la cuisine, restent tels quels à l'intérieur ; mais la vie se porte dehors tout entière,

On travaille, on reçoit, on mange sur le balcon ; on y cultive force fleurs, on y respire le bon air, on y cause et voisine ; la gaîté, la santé, le bonheur s'en suivent ; et l'on n'éprouve plus qu'à rares intervalles,ce besoin de sortir qui cause si souvent tant de dissipations, de de-désordres et de ruines.

Dans les grandes rues, auxquelles une malencontreuse économie a refusé les arcades, rues d'Isly, Rovigo, de Tanger, on pourrait introduire des perfectionnements plus généraux encore.

Il s'agirait d'établir, au-dessus des trottoirs, un système de galeries superposées, dans le goût de celles qui encadrent si utilement les cours des habitations mauresques.

Par raison de prudence et de solidité, les colonnes ou piliers du bas seraient de marbre, de grès ou de fonte, mais rien n'empêcherait que, pour les autres, on employât le bois.

Des chapiteaux garnis de broussailles en fer, ou des corniches de tesson, comme il s'en voit sur certains murs, garantiraient au besoin les ménages de l'escalade.

La ville trouverait, dans un semblable arrangement, ces précieux abris dont les rues Bab-Azoun, de la Marine et Bab-el-Oued, ont depuis si longtemps fait apprécier les avantages, et les propriétaires verraient certainement leur dépense compensée, et au-delà, par la plus value que donneraient à leurs immeubles ces larges portiques qui, répétés avec plus ou moins de luxe à tous les étages, offriraient aux habitants, des agréments de séjour bien autrement complets que ceux du balcon restreint.

## Les logements d'Étrangers.

Alger, comme séjour d'hiver, prétend détrôner Nice, Naples, Funchal, Palerme. Une propagande active se fait en ce sens, et je m'y suis moi-même assidûment employé.

Je me demande néammoins si, dans ce zèle ardent, je n'ai pas trop écouté la voix des satisfactions personnelles. Ainsi que l'infortune, le bonheur aveugle, et pour bien juger une chose, il faut l'examiner d'un œil indifférent.

Plusieurs amis, d'ailleurs, qui gagnés par mes hyperboles, étaient venus, l'année passée, se joindre à moi, sont repartis assez déçus pour, en guise d'adieu, laisser à la métropole algérienne le juron de maître corbeau.

Un de leurs principaux griefs était la rareté, ou plutôt l'absence absolue de logements convenables.

En effet, si les gens du pays ne tiennent guère au soleil, dont ils ont plus souvent à se plaindre qu'à se louer, les étrangers, venus surtout pour lui, sont bien aise de n'en rien perdre.

Or, combien pourriez-vous leur offrir de maisons garnies, franchement exposées au sud ? L'hôtel de la Régence, utile au voyageur qui passe, mais ne convenant plus pour un séjour suivi. La maison d'Apollon, non moins bien située, mais fort petite, et n'ayant par appartement que deux chambres au plus, et pour accès qu'un pauvre escalier de service. Enfin, trois ou quatre locaux informes, biscornus, dans les environs du théâtre.

Pour le reste, je ne vois plus que des façades au le-

vant, au couchant, au septentrion. Les palais du fameux boulevard, sur lequel on fonde tant d'espoir, n'auront plus, dès midi, le moindre rayon de soleil, et le vent d'est, habituellement si cru, les cinglera de prime abord.

Dans la même ville, à une heure donnée, la température des appartements peut, suivant leur exposition, varier de sept à huit degrés. La moyenne thermométrique de Nice, par exemple, étant précisément de sept à huit degrés au-dessous de celle d'Alger, il résulte forcément qu'à Nice, une chambre sise au midi est aussi chaude que, chez vous, la même chambre ouverte au nord.

Qui, dans de telles conditions, ne préfèrera cent fois Nice, où l'on arrive sans passer la mer, où l'on trouve à souhait des logements de toute espèce, en air salubre, en plein soleil, et dont plusieurs théâtres, un choix de casinos, des jardins et des promenades, rendent si gai le séjour !

Je ne sais trop ce qu'Alger pourrait faire dans l'intérêt de sa réputation comme résidence hyémale. Bâtir au midi, mais dans quel endroit ? Petite, petite est la ville, immense la zone des servitudes. Restent les environs. On y trouve déjà quelques villas commodes. Mais il en faut bien vite multiplier le nombre, car leur solitude en rend le séjour passablement triste.

IX

# LE COMMERCE,

—

## Chez les montagnards écossais...

La visite impériale de 1860 a créé pour Alger d'éternels souvenirs. Qui ne se rappellera toute sa vie l'animation que l'approche du souverain répandit par les rues, si vivantes déjà d'ordinaire !

Les arrivages se succédaient, il faut dire, avec une fréquence inouïe. De nouvelles crues d'étrangers inondaient incessamment la ville, et fluaient jusqu'aux combles des auberges les plus ignorées.

Combien n'ai-je pas vu de familles cossues, avec leur suite imposante de malles et de portefaix, battre le pavé du matin au soir, et s'aller tasser, de guerre lasse, au fond de quelque bouge !

Vos connaissances les plus éloignées, vos amis les plus sédentaires, se trouvaient inopinément sur votre

passage, et vous les regardiez, et vous leur serriez la main, sans songer à vous étonner, tant d'autres choses surprenantes affolaient votre esprit.

La rencontre d'une personne enterrée depuis longtemps n'eût produit, sur vos yeux blasés, qu'un médiocre effet.

Une pareille affluence devait éveiller la cupidité de ces industriels pour qui tout voyageur est une proie.

On s'est beaucoup plaint des spoliations exercées, dans ces derniers temps, par les hôteliers, cochers et cabaretiers de Paris, sur les candides visiteurs qu'attirent périodiquement nos expositions et nos anniversaires.

Alger, a pour coup d'essai, trouvé moyen de renchérir sur ces abus. Ils se sont même élevés à la hauteur d'un scandale public, et l'*Akhbar*, si discret, si réservé, si paternel, chaque fois qu'il s'agit de critique ou de blâme, s'est vu, quoique à regret, forcé de rappeler ses concitoyens à la pudeur, ou plutôt à l'intérêt mieux entendu, leur exposant de qu'elle triste et préjudiciable réputation leur rapine effrénée menaçait l'hospitalité algérienne.

Mais, comme on dit, ventre affamé n'a pas d'oreilles. L'impudence des aubergistes prit, encore cette fois, des proportions calamiteuses. On m'a cité des rapts effrontés, des intimidations pendables. Les commissaires n'y suffisaient plus; il fallut se faire justice soi-même.

Un peu plus, et la loi de Lynch entrait en vigueur.

Je me crus d'abord épargné dans la tourmente générale.

C'est jouer de bonheur, pensai-je. Après tout, les cinq francs par nuit qu'on me fait payer pour ma chambre, ne pourraient guère supporter d'augmentation.

Je comptais sans mon hôte. Un matin, cinq jours avant le débarquement de l'Empereur, dont la visite, bien que généralement attendue, restait encore pour quelques-uns douteuse, mon perfide logeur se présenta chez moi. Rien n'altérait la sérénité de son visage; sa voix ne tremblait pas.

— Monsieur, dit-il ex-abrupto, je crois devoir vous prévenir qu'à l'occasion des fêtes j'ai légèrement augmenté mes prix.

— C'est bien ; mettons six francs, sept, et n'en parlons plus.

— Monsieur, votre appartement (le moindre cabinet se transforme en appartement dans la bouche d'un hôtelier; la chambre, objet de la discussion, était située au troisième étage, et n'avait sur la place qu'une fenêtre, ou pour mieux dire, une lucarne de trois pieds carrés), votre appartement vous coûtera quinze francs par jour, plus dix de nourriture, total vingt-cinq; non compris, bien entendu, les accessoires.

— Mais je mange dehors.

— Tant pis ; que vous preniez ou non vos repas à l'hôtel, vingt-cinq francs.

L'ennui du changement me disposa d'abord à l'acceptation; la fête ne devant durer que trois jours, l'extra ne s'élèverait, après tout, qu'à la somme d'environ quatre-vingts francs.

— Je vous ferai de plus observer, continua l'hôte, comme s'il eût deviné ma pensée, que le nouveau prix courra dès demain...

— Mais l'Empereur n'arrive que dans cinq jours.

— Et se continuera jusqu'au ving-cinq courant.

— Mais l'Empereur s'en va le vingt.

— N'importe; la ville est comble maintenant ; plus

de place nulle part; les étrangers venus pour Leurs Majestés resteront, je présume, aussi pour les courses de Mustapha. Je serais bien sot de ne pas tirer tout l'avantage possible de cette double occasion.

Humilié, plus peut-être encore qu'exaspéré, par ces insolentes prétentions, je résolus de m'y soustraire. La résistance paraîtra logique aux uns, puérile aux autres. Tout dépend du point de vue. Job a le sien ; Crésus aussi.

Me voilà donc fouillant la ville depuis l'Agha jusqu'à Saint-Eugène. Mais toutes les maisons regorgeaient.

Dans l'une, cependant, que sa position excentrique avait protégée, on me fit voir un local sombre, mais suffisant pour le provisoire.

— C'est dix francs par nuit, dit le propriétaire...

— Accepté.

— Plus l'obligation d'habiter chez moi tant que vous resterez à Alger.

— Par exemple ! Mais il me faut du soleil, de la vue. Pourquoi donc aurais-je fui Paris !

— Alors marché nul. La circonstance est unique, et j'en veux profiter pour remplir ma maison d'une façon durable.

Il fallut bien passer sous les fourches de l'autre.

Les logeurs ne furent pas, du reste, les seuls vautours de la curiosité publique. Nombre de gargotiers enflèrent leur addition d'une manière ébouriffante. On se rappellera longtemps un restaurateur qui, chargé de préparer le banquet offert par la ville aux touristes couronnés, n'eut pas honte de demander cent cinquante francs par tête. Le menu fut, de plus, si piteux, que maint convive dut s'en aller souper après.

Le vol parut assez qualifié pour qu'une commission nommée par la municipalité s'occupât de réviser les comptes de l'audacieux spéculateur.

— Vous êtes peu généreux, me ripostent les Algériens, quand je remémore cet épisode. Il est de telles circonstances où les meilleurs esprits ont quasiment le droit de se troubler. Qu'un rayon de soleil frappe inopinément nos yeux, nous voilà quelques instants aveugle ; on trébuche, on va de travers. Mais bientôt, l'éblouissement passé, nous retrouvons, avec la vue, la fermeté de notre allure.

— Vous le dites ; eh bien ! soit.

## Dans les magasins.

Vous entrez chez un papetier.

— Je voudrais un crayon

— De quelle sorte? Conté, Walter, Gilbert, Mangin, Robertson ?

— Walter.

— Voici.

— Combien ?

— Vingt-cinq centimes.

— Vingt-cinq centimes ! Mais à Londres, à Paris, dans l'univers entier, ce n'est jamais plus de trois sous; et encore obtient-on un notable rabais en prenant la douzaine.

Si le marchand a l'humeur hypocondriaque, il rengaîne ses denrées, et ne souffle plus mot.

S'il est au contraire de doux esprit, il s'offre de lui-même aux explications. Tout lui vient de Paris. Il doit payer la commission, le transport, le déchet, et de plus retirer, outre un légitime bénéfice, l'intérêt de son ca-

pital, intérêt qui n'est plus à cinq ou six pour cent, comme en France, mais bien à dix, et parfois davantage.

Voulez-vous un livre? Il faut donner le prix marqué sur la couverture, c'est-à-dire, vingt, vingt-cinq, trente pour cent plus cher que dans les librairies de la métropole, où le bénéfice de la remise est généralement acquis à l'acheteur, qu'il la demande ou non.

Ainsi, les classiques de Firmin Didot, dont le prix net n'est en France qu'un franc soixante-quinze centimes, coûtent ici trois francs.

A part les objets de première nécessité, dont la concurrence a forcément baissé les prix, hormis aussi certaines exceptions, que je me ferais un plaisir de signaler, n'était la crainte d'empiéter sur les terres de la réclame, le commerce algérien, surtout pour ce qui concerne les objets d'art et de fantaisie, est, en grande partie, calqué sur ce modèle.

Les marchands eux-mêmes ne s'en cachent pas. Nous avons la réputation de vendre cher, disent-ils; se hâtant toutefois d'ajouter comme palliatif : mais nous ne donnons que du bon. Et puis ne faut-il pas que les bonnes pratiques paient la part des mauvaises?

— En est-il donc tant ?

— Dix fois plus qu'ailleurs, et d'invétérées. Le quart d'heure de Rabelais venu : « Sortir des dettes, jamais! Devoir est vertu héroïque », répondent-elles superbement, comme Panurge, à la meute aboyante de leurs fournisseurs ; se gardant bien de citer à la suite, la riposte de Pantagruel : « Jamais ne me ferez entrer en dettes. Suis d'opinion que n'erraient les Perses estimant le second vice être mentir, le premier être devoir. »

Plusieurs magasins d'Alger suivent encore une vieille méthode, dont le progrès des lumières et l'épuration de la morale ont fait depuis longtemps justice en France. Le prix n'est pas marqué sur les objets, ou du moins ne s'y montre-t-il qu'en chiffres incompréhensibles.

J'ignore le but de ce mystère. Je ne sais pas non plus quel accueil lui fait le public. Tout ce que je puis affirmer, c'est que, pour moi, je fuis, à l'égal d'un guêpier, ces maisons hiéroglyphiques. J'imagine toujours qu'on va profiter de mon air candide pour me demander plus qu'aux autres.

Et de tout ceci, que résulte-t-il? La meilleure part des consommateurs échappe au commerce algérien. Tous ceux qui font de temps en temps le voyage de France, et le nombre en est grand (trop grand), profitent de l'occasion pour s'approvisionner de livres, de linge, d'habits, et de ces mille petits objets que les bazars de Marseille, aussi bien que ceux de Paris, livrent à si bon compte.

Les étrangers, de leur côté, charitablement avertis, ne se hasardent plus d'aborder ici que la malle amplement fournie de tout ce qu'ils supposent devoir leur être utile pendant le cours de l'hivernage.

Demandez au premier négociant venu, depuis la porte d'Azoun jusqu'à la porte de l'Oued, comment va le commerce. Sauf l'époque du nouvel an, où l'usage forcé des étrennes bouleverse les lois de toute économie, il poussera de longs soupirs.

A qui la faute?

X

# LES PLANTATIONS URBAINES.

—

## En France.

A mesure que l'usage des chemins de fer se généralise, à mesure aussi les populations tendent à déserter les champs pour habiter les villes.

Il en résulte, à la charge de ces dernières, un entassement de moellons et une extension de limites, dont les inconvénients ne peuvent être compensés que par la création, je ne dirai pas de promenades (on n'a que trop le loisir de trotter en ces vastes Babylones), mais de bosquets, de jardins, de squares enfin, puisqu'il faut les appeler par leur nom britannique, où chacun puisse trouver, à deux pas de chez soi, le calme, le repos, des fleurs et de l'ombrage.

Paris s'est littéralement saigné pour avoir des squares. Ceux du Temple, de Sainte-Clotilde, de Ven-

timille, de la Tour Saint-Jacques, ont coûté millions sur millions.

Bordeaux, Brest, Lyon, Marseille, n'ont pas manqué, dans leur récent accroissement, de réserver, pour y planter des squares, les terrains les plus avantageusement situés, ceux qui, mis en vente au profit du bâtiment, eussent donné de huit à neuf cents francs le mètre.

L'été dernier, pendant le court séjour que je fis à Paris, l'une de mes premières visites fut pour le théâtre des Arts-et-Métiers. Il s'agissait d'examiner le système nouveau qui place l'éclairage en dehors de la salle.

Ma curiosité satisfaite, j'essayai de la raviver aux péripéties du drame. On représentait le *Secret de miss Aurore*. Je me sentis bientôt accablé de sommeil.

Que faire ? Il n'était que neuf heures. Je sortis nonobstant. L'air me réveillerait.

Vis-à vis du théâtre se trouvait un jardin de création récente. Je m'y rendis machinalement.

Nombre de bancs en bordaient les allées. Je m'assis sur l'un d'eux.

Réparateur effet d'un simple carré de verdure ! Peu à peu la douce fraîcheur des jets d'eau, l'influence chimique des feuilles d'où, prétend-on, s'exhale un gaz hygiènique, le suave parfum des plantes, le tableau de mille bonheurs se déployant autour de moi : bambins jouant, jeunes garçons courtisant leur promise, grands parents faisant la causette, bourgeois épelant le journal du soir à la clarté des réverbères, aux rayons de la lune tamisés par les marronniers, tout cela m'occupa si délicieusement, que, venu pour rester cinq minutes, je demeurai jusqu'à minuit.

## A Alger.

Alger laisse tout à désirer sous le rapport des squares.

Le jardin d'acclimatation, vu son éloignement, n'est guère praticable qu'en voiture.

Les escarpements de son sol, rendent le jardin Marengo plus propre à l'exercice qu'à la flânerie. Non que je blâme l'exercice ; mais utile à certains moments il peut ne pas convenir à d'autres.

Les caroubiers de la rue d'Isly prospèrent au-delà de toute attente, et donneront bientôt un suffisant ombrage. Mais l'exiguité du trottoir, la hauteur des maisons riveraines, et le va et vient des gens affairés, empêcheront toujours que cette voie devienne un lieu de plaisance.

Même obstacle à l'égard du faubourg Bab-Azoun. Les platanes qui le bordent sont en outre condamnés, par avance, à ne jamais dépasser, si toutefois ils l'atteignent, la dimension de ceux de la place du Gouvernement. Il a fallu, pour les entrer, creuser dans le roc vif, et tailler de près les racines. Il sont littéralement empotés.

On a tout récemment garni de caroubiers la nouvelle place de la Lyre. La terre est excellente, les arbres viendront vite ; mais l'endroit manque d'étendue. La perspective aussi n'en est pas des plus gaies. Je ne sache, en effet, rien de fastidieux comme des combles en général, et ceux d'un théâtre en particulier.

## Place du Gouvernement.

Ci-devant place d'Alger, place Royale, place de la

République, la place du Gouvernement n'a pas subi moins de transformations que de noms.

Elle fut d'abord sablée ; mais le double inconvénient de l'humidité en hiver, et de la poussière en été, fit remplacer, voilà quatre ou cinq ans, le sable par du ciment.

Elle vit tour à tour se suivre, pour l'ombrager, les accacias, les bellombras, les orangers et les platanes.

Les platanes ont réussi, si l'on peut dire réussis des arbres qu'il faut écimer tous les deux ou trois ans, à peine de les voir mourir d'inanition. La terre, en effet, leur a été si parcimonieusement mesurée, que, sans la précaution d'une diète sévère, ils en auraient bien vite épuisé tous les sucs.

Nombre de gens prétendent, au contraire, que la pauvre avenue pourrait croître indéfiniment, sans danger pour son existence, et que le fait de sa mutilation provient uniquement du désir exprimé par sept ou huit voisins puissants, de conserver à leurs fenêtres la vue intégrale du golfe.

Outre que cette raison n'a jamais eu cours nulle part, il se passerait peu d'années avant que la nature, ayant porté le principal jeu de la sève à l'extrémité des branches, permît à l'œil de se glisser au travers, et d'avoir, en plus du paysage, les cadres qui le font valoir.

Entendit-on jamais, par exemple à Marseille, les habitants du cours Belzunce ou des allées de Meillan, réclamer contre l'élévation des beaux arbres qui bordent ces deux promenades ?

Quoiqu'il en soit, défaut de terre, ou parti pris d'émondage, si l'ambition des Algériens doit se borner à ne jamais avoir, sur leur plus belle place, qu'une maigre

charmille, il est, pour obtenir ce résultat modeste, un moyen bien plus sûr, et surtout plus économique. Je l'ai déjà quelque part indiqué ; mais il vaut bien l'honneur d'une redite.

Et puis, comment, pour se faire valoir, une beauté commune s'y prend-elle au bal? Elle s'assied à côté d'un laidron. Pour donner de la force à de faibles raisons, il suffit quelquefois d'y mêler une absurdité. Puisse le présent avis servir de repoussoir aux autres!

Ce serait de faire confectionner par des chaudronniers, ou des serruriers, une centaine d'arbres en métal, en zinc, par exemple.

Ils recevraient tout de suite, et pour toujours, la hauteur et la forme voulues. Les premiers frais d'installation payés, peut-être un peu cher, on se rattraperait bien vite sur le bon marché de l'entretien.

Plus de taille, en effet, plus de labour ni d'arrosage à défrayer : plus de morts à remplacer, plus de débris à balayer. Durée sempiternelle. Et pour toute dépense, une couche de vert tous les quinze ou vingt ans. Enfin, avantage suprême, des feuilles en toute saison ; parasol l'été, parapluie l'hiver.

On a proposé de convertir la place du Gouvernement en square. Pour ce faire, on en crevait les voûtes, y versait de l'humus, et pratiquait sur ce nouveau terrain, des plates-bandes, des massifs, voire même des rochers, avec l'accessoire obligé de sources murmurantes et de rivières sinueuses.

Il y a certes, là, de quoi tenter les bonnes d'enfants et les amateurs de pastorale. Mais pourquoi ne créer qu'au détriment de ce qui est? Vous avez une place; la possession d'un square implique-t-elle donc absolument le sacrifice de la place?

Promenade, chauffoir public, salon de conversation, salle de concert, champ de fête, théâtre de parade et de cérémonies religieuses, elle se prête à tout, elle sufit à tout. cette excellente place.

Que si le soleil y darde souvent trop, cherchez un autre endroit pour vos loisirs d'été.

## Place des Orangers.

Le petit quinconce qui s'étend sous les fenêtres de la Régence, et qu'on a le toupet d'appeler place des *Orangers*, est une chose vraiment bouffonne.

Les moindres serres de Belgique ou de Normandie renferment des sujets plus beaux que ceux dont il se pare avec un pitoyable orgueil. Voyez! admirez! semble-t-il dire aux étrangers qui le lorgnent du balcon voisin; pleine terre ! couleur locale!

Heureusement que Blidah n'est pas loin, pour donner à vos hôtes une meilleure idée de la végétation africaine.

On paverait de louis d'or ce malheureux coin de terre, avec les sommes dépensées pour ses ingrates plantations; on ferait un gros livre avec l'histoire des essais qui l'ont fatigué depuis la conquête.

Mais quoi ! la pauvreté d'un sol, tout entier composé de chaux et de gravois, l'outrage accumulé des chiens errants et des gamins grimpeurs, l'incandescence d'un soleil décuplé par la réverbération des maisons voisines, se sont constamment opposés à la reprise d'essences délicates auxquelles il faut, pour prospérer, un air pur, un milieu forestier, un sol humide et généreux.

Une fois, une seule, on était parvenu à vaincre tant d'obstacles. Des arbres, de grands arbres, balançaient

leurs rameaux d'un vert resplendissant jusqu'à la hauteur du second étage. Une ombre épaisse couvrait leurs pieds.

Je m'en souviens comme d'hier. C'était au mois d'avril 1853, lors de mon voyage d'essai. Ils me causèrent une impression si vive, qu'avant même d'entrer à l'hôtel, je voulus connaître leur nom.

On les appelait, me fut-il répondu d'un air dédaigneux, bellombras ou bellas ombra. Ces végétaux, de l'avis de tous, ne méritaient pas même la qualification d'arbres. Après une croissance rapide, ils décroissaient non moins rapidement, et s'écroulaient comme des champignons.

En fait d'attitude, rien de plus mal appris. La désinvolture effrontée de leur tronc, et le tortillement sauvage de leurs bras, déjouaient tous les calculs de l'alignement et de la symétrie.

Comme utilité, rien de plus nul. Leurs racines voraces appauvrissaient le sol, et leur bois, en retour, n'était pas même bon à faire un mauvais feu.

Tout le monde avait pour eux du mépris, leur détachant à l'occasion les plus infamants sobriquets. N'était il pas honteux vraiment, que de viles salades et d'ignobles choux, sans grâce ni parfum, sans durée ni noblesse, accaparassent effrontément le plus beau lieu d'Alger ?

Ce ton doctoral m'en imposa. Les nouveaux débarqués sont crédules. Et je consentis à dédaigner provisoirement sur parole, les magnifiques ombrages qui m'avaient émerveillé d'abord Mais trois années d'examen attentif m'ont rendu pour eux toute l'estime du premier instant.

Réparation d'honneur leur soit faite !

## Éloge du bellombra.

Sous le rapport des titres de noblesse, le bellombra n'a rien à desirer. Premièrement, il est exotique, considération capitale, aux yeux de tant de gens pour lesquels il n'y a de vraiment précieux que ce qui vient de loin. L'Amérique du Sud l'a vu naître. Il porte ensuite, chose de très bon ton dans le beau monde arborescent, un nom latin des plus sternutatoires : *phytolacca dioïca*

Au point de vue de la beauté, l'éloge semble d'abord moins facile. Des couleurs et des goûts, dit-on, bien fol est qui veut disputer. J'ai nonobstant consulté maints artistes, gens voués, comme on sait, au culte de la forme, et tous, sans exception, se sont accordés à ranger le bellombra parmi les arbres les mieux classés pour le caractère du port, la grâce des embranchements et la richesse du feuillage.

A Marseille, dans les beaux massifs qui précèdent la gare du chemin de fer, on a donné la place d'honneur à un bellombra. Les lauriers, les magnolias, les rosiers, les rhododendrons, l'entourent et lui font cortége. On dirait un roi.

Comme durée, nul ne peut contester aux bellombras du jardin Marengo un âge déjà respectable. Ils datent de la formation de cette jolie promenade, et rien ne fait encore craindre qu'ils doivent de sitôt mourir.

Enfin, l'ombre et la fraîcheur qu'ils donnent, ne constituent-elles pas déjà une utilité suffisante? Ne faut-il apprécier un square qu'en raison des fruits, des poutres et des fagots qu'il rapporte? Alors, prenez pour

bêtes d'agrément un cochon et des oies ; condamnez Azor et Jacquot.

N'importe ; les bellombras de la Régence sont tombés devant la réprobation publique ; et depuis, les essais, les dépenses ont recommencé de plus belle, sans donner autre chose que des résultats ridicules.

Ah ! si j'étais l'autorité (ce que, toutefois, plaisanterie à part, je n'ambitionne mie), comme j'extirperais, et bien vite, les affreux orangers dont cinq ans de misère ont surabondamment démontré l'impuissance, pour mettre à leur place. sinon des bellombras (il est, tout vains qu'ils soient, des préjugés qu'on ne doit aborder qu'avec ménagement), au moins des caroubiers. Ceux qu'on vient d'essayer rue d'Isly, chemin de l'Agha, cour du collége arabe, ont si rapidement et si bien réussi !

## Le palmier.

Le palmier serait, tout naturellement, respecté. S'il a coûté cher de transplantation, il le rend bien par l'effet caractéristique qu'il produit dans la perspective.

Le palmier a, de tout temps, été considéré comme le roi des arbres. Les peuples de tous les pays lui ont adjugé le prix de la beauté. Les fictions de la fable et les métaphores de la poésie font naître le soleil et la lune, Apollon et Diane, sous un palmier, dans l'île de Délos.

Toutefois, pour que la magnificence de cette majestueuse solanée soit complète, il lui faut un compagnon. On ne trouve que rarement, aux oasis, où l'essence abonde, un palmier solitaire. Presque toujours il procède par groupes.

Aussi faut-il faire des vœux pour que le génie, dont c'est, paraît-il, le vague projet, se décide à transférer devant la Régence, le haut palmier que des travaux récents ont à moitié déraciné tout près des fours à chaux de Bab-el-Oued.

Seulement, on voudrait en faire le banal pendant du premier, et le placer, par conséquent, à l'angle opposé de l'hôtel.

Quelle idée ! N'est-ce pas assez de la symétrie des moellons, et nous faudra-t-il bientôt subir aussi celle des feuilles ?

L'arboriculture symétrique est affaire de mode, encore plus que de goût. Très appréciée du temps de Louis XIV, où les arbres eux-mêmes devaient se soumettre à ses lois, et se faire, bon gré, malgré, sous la serpette de l'émondeur, cube, cône ou polyèdre, elle est actuellement bannie de presque tous les jardins de l'Europe.

Pour ma part, je donnerais volontiers les décorations du théâtre, et les figurantes en sus, pour ne pas voir le square de la Tour-du-Pin prendre l'aspect commun d'une garniture de cheminée, avec l'hôtel de la Régence pour pendule, et ses deux palmiers pour flambeaux.

Si la transplantation de ce second palmier doit effectivement se faire, pourquoi ne le mettrait-on pas à trois ou quatre mètres seulement du premier ? On aurait, de la sorte, un de ces couples gracieux que l'habile nature se plait à former, et que les peintres, ses plus ou moins intelligents interprètes, affectionnent dans leurs tableaux.

## XI

## PROJET DE SQUARE.

La rusticité du bellombra vous semble-t-elle encore quelque peu douteuse ? Allez, sauf votre respect, vous promener le long de l'esplanade, entre les fossés du fort Neuf et le pont-levis Bab-el-Oued.

Vous verrez là de pauvres sires rabougris, éffeuillés, pelés, mais que vous finirez par admirer pourtant, si vous comptez les rudes épreuves qu'ils ont déjà subies, et qu'ils sont condamnés à subir encore tous les jours.

D'abord, le vent leur vient directement de la mer. Ensuite, ils n'ont pour se nourrir que d'arides cailloux, dont même la moitié, désertant les racines, roule et tombe au bas du talus. Enfin, l'année dernière, une trombe terrible les a décapités, brisés, hachés, broyés. Ils vivent.

Le trottoir, ou plutôt la contre-allée qu'ils bordent, est assez large pour que vos édiles aient pu se croire moralement tenus de compléter la plantation par deux autres rangées d'arbres.

Mais quels arbres, bon Dieu, ont-ils été choisir! Des accacias, des mimosas, les espèces les moins robustes, et qui, même en cas de succès, n'eussent jamais donné qu'une ombre comparable à celle que répand, sur le front d'une mariée, le plus fin voile de dentelle.

Qu'en est-il résulté? Tous ces arbres sont morts, malgré les soins méticuleux dont on les a, pendant plus de huit mois, comblés.

L'endroit est bon. Cette bande de terre, rafraîchie d'un côté par les bosquets du jardin Marengo, de l'autre par les brises que la mer envoie, peut devenir, en d'habiles mains, une promenade délicieuse, un véritable square où, même en pleine canicule, on n'aurait jamais trop à redouter la chaleur

Voici comment je le comprendrais

Prière serait faite à l'excellent génie, au nom de l'intérêt commun, de céder à la ville, au long des bellombras, une largeur de dix mètres environ, à prendre sur son esplanade.

La limite fixée, j'y construirais un mur de soutènement, assez haut pour qu'il dépassât de deux pieds le niveau de ma promenade. Il y formerait, de la sorte, un banc dans le genre de ceux qui longent la Villa-Reale, et la Marine de Palerme.

J'exhausserais l'espace resté vide, entre les arbres et le mur, avec un copieux remblai de bonne terre végétale. Il n'en manque pas dans les environs.

Ce travail fait, mon allée se trouve en état de recevoir six ou sept autres rangées d'arbres.

Plus de scrupules, cette fois, j'adopterais les bellombras. Toute autre essence, même la plus vivace, telle que le caroubier, le chêne vert et l'olivier, demande, à

mon avis, trop de temps et de soins pour réussir en cet endroit.

Et d'ailleurs, s'il est bon que nos petits neveux nous doivent un jour quelque ombrage, ne vaut-il pas encore mieux que nous fassions en sorte d'en jouir d'abord un peu nous-mêmes.

Trois ans à peine seraient écoulés, que les branches se rejoignant formeraient déjà voûte, et donneraient de la fraîcheur. On pourrait alors établir au-dessous, quelques bouquets d'arbustes et de fleurs. Rien même n'empêcherait qu'on y fît jaillir des fontaines.

Et, les candélabres aidant, cet endroit, si triste aujourd'hui, deviendrait bien vite, en été surtout, le rendez-vous favori de la population algérienne. La place du Gouvernement n'aurait plus qu'à se bien tenir.

## XII

# LE JARDIN MARENGO.

— C'est encore jusqu'à présent ce qu'on a fait de mieux ici, me disait, quelques jours avant de mourir, le commandant Loche.

Et néanmoins, s'il n'eût dépendu que de lui, le jardin Marengo tout entier ne serait plus, à cette heure, qu'une infecte ménagerie.

L'idée fixe du brave naturaliste était de convertir les bassins en viviers, les coubas en volières, et d'abattre force massifs pour l'installation de ses cages.

Il est vrai de dire que le signal de l'invasion venait d'être donné en haut lieu. Le conseil municipal avait affecté je ne sais combien de mètres du précieux terrain, à l'établissement d'un collége ; et déjà les berceaux de chèvre-feuille au suave parfum, les phytolacques à l'ombre épaisse, les rhododendrons aux fleurs éclatantes, tombaient sous la cognée, pour faire place aux fondations du nouvel édifice.

Il semble que, depuis ce jour, le pauvre jardin soit

devenu comme le souffre-douleur de toutes les utopies.

Les uns proposent de le convertir en gymnase.

Les autres voudraient y construire un second théâtre.

Il n'est jusqu'aux entrepreneurs de maçonnerie qui ne lui fassent les yeux doux. L'admirable site, en effet, pour un phalanstère de maisons bourgeoises !

Enfin, cette sentence est dans toutes les bouches : le jardin Marengo n'a plus longtemps à vivre.

Et c'est précisément lorsque tout le monde s'accorde à reconnaître l'insuffisance des plantations dans Alger, que chacun semble conspirer à la destruction du seul endroit où l'on puisse trouver, sans faire un voyage trop long, des fleurs, de l'ombre et de la solitude !

« Il me faut de l'air, de la lumière, les parfums balsamiques des arbres et des plantes, l'exercice en plein soleil, les vastes horizons, la nature avec toutes ses splendeurs ; là seulement je puis respirer et vivre, » a dit l'abbé ***.

Tel est aussi mon sentiment.

Et pourquoi ne le citerais-je pas ce livre excellent, n'en déplaise aux bons pères jésuites, un des mieux écrits, des mieux pensés, et des plus vraiment évangéliques qui se soient produits depuis bien des années, *le Maudit* ?

Le jardin Marengo devrait être déclaré BOIS SACRÉ.

En abattre un seul arbre, en distraire le moindre lopin, serait considéré comme un crime ; et, à défaut de ressources budgétaires, des distinctions honorifiques, ou des indulgences au choix (le petit mot pour rire), récompenseraient ceux qui, par des dons volontaires, ou

par un travail personnel, coutribueraient à son entretien.

On ne verrait plus alors cet escalier d'entrée, digne tout au plus d'un taudis, ces fontaines à sec, aux balustres rompus, aux vasques limonneuses, ce carré de musique aux bancs pourris et délabrés, à la barrière chancelante, déshonorer les lieux qu'ils paraient autrefois.

## XIII

# LES CHIENS.

### I

De la Casbah, l'aube a blanchi le faîte. Me voici debout. J'ouvre la fenêtre.

Quel beau ciel ! le magnifique paysage ! Mustapha, l'Agha, Hussein-Dey, Kouba, sites délicieux que caressent des rayons d'or, que baigne une atmosphère d'azur !

O Méditerranée, qui chantera jamais sur un rythme assez doux, ta grâce, ta splendeur ?

Près de moi, mille oiseaux gazouillards se jouent dans les platanes.

De sveltes yaouleds, de fraîches jouvencelles circulent à mes pieds, les mains pleines de fleurs.

Poésie ! poésie ! Alger est ton empire.

Mais quelle est cette foule ?

Des ouvriers, des bourgeois, des bambins, des fillettes, se pressent sur la place, ordinairement solitaire à cette heure.

Quelque fête à Cybèle, une cérémonie aux autels de l'Aurore.

Je braque ma lorgnette.

Ce sont des chiens que l'on contemple, que l'on excite, que l'on hue.

L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux,

a dit Racine.

Maudits chiens !

II

Ma toilette est finie. J'ai chaussé les fins brodequins en coutil gris-perle. Je sors.

A chaque pas, dans la rue, sur la place, sous les arcades, il me faut zigzaguer pour éviter, à mes salissantes empeignes, une rencontre dangereuse.

Une dame me plaît à voir. Je la suis avec discrétion pour jouir plus longtemps de son charmant aspect.

Sa robe a de l'ampleur, comme il convient dans le beau monde. Elle balaie aristocratiquement les dalles.

Mais, ô ciel, quel objet balayé !

Vous seriez, madame, Vénus en personne, Aspasie, Marie Stuart, la belle Gabrielle, que, pour l'instant du moins, je fuirais vos doux yeux, vos blanches mains, votre robe surtout.

Maudits chiens !

III

— Deux sous, rien que deux sous ! s'écrie un petit Maure en m'offrant un bouquet de cassie et de géranium.

J'adore la cassie, je raffole du géranium.

— Mais, infâme voleur, ton bouquet est pourri. Flaire voir.

— Ce n'est pas lui, monsieur.

— Qui donc ?...

Je continue ma route.

Une meute de dogues se rue entre mes jambes et me souille de boue.

La laisse d'un caniche me jette par terre.

Au restaurant, de faméliques épagneuls montent la garde à mes côtés, épiant d'un regard cupide chaque morceau que je porte à ma bouche.

Et le journal que je lis en mangeant, raconte, aux faits divers, qu'à tel et tel endroit, des gens sont morts de la plus horrible des contagions, la rage.

D'après le docteur Blatin, dans une période de neuf années, de 1850 à 1859, il a été constaté en France, environ deux cents cas de rage humaine provenant de morsures de chiens.

Enfin, rentré le soir, et couché dans mon lit, plein de fatigue et de sommeil, impossible de m'endormir.

Du repos des humains, implacable ennemie...

Le quatrain de Boileau.

Maudits chiens !

## Comment faire ?

Si les minarets et les musulmans n'étaient là pour assurer à Alger sa qualité de ville orientale, le nombre de ses chiens errants suffirait à la lui valoir.

On m'a dit une fois : défiez-vous de ceux qui aiment trop les chiens ; ce sont, en général, des esprits misanthropes ou dominateurs.

Je n'irai pas si loin. Qu'on ait des chiens, et qu'on les aime, je ne vois rien là que de fort légitime ; mais est-il juste que ceux qui n'en profitent pas, en souffrent ?

Comment procèdent, à Alger, la plupart des maîtres de chiens ? La nuit, ils leur font garder la maison ou surveiller le magasin ; mais une fois le soleil paru, ils les lâchent dehors, et les laissent vaguer tout le reste du jour.

Je me suis souvent demandé qui m'empêcherait, moi, d'avoir, en de pareilles conditions, des animaux d'une autre sorte ; des oies, des cochons, par exemple.

Ils vivraient sur le commun, et, le moment favorable venu, je les vendrais à mon profit.

Peut-être gêneraient-ils, à l'occasion, le monde, et se passeraient-ils, de temps à autre, la fantaisie de croquer un bébé ; mais que sont de pareilles misères à côté de l'hydrophobie ?

La société ne me semble pas avoir dit son dernier mot sur la place que doit tenir le chien au milieu d'elle. Elle en fait aujourd'hui l'*ami de l'homme*, elle l'admet avec lui en libre circulation sur la voie publique ; mais les nombreuses alternatives de protections et de proscriptions auxquelles elle a soumis cet animal

dans l'histoire, prouvent que la question de sa valeur est encore, au moins, discutable.

On cite un peuple d'Ethiopie qui se faisait gouverner par un chien. L'aboiement et les mouvements de ce singulier roi, réglaient la marche des affaires.

Le chien était particulièrement vénéré en Egypte, et surtout dans la préfecture Cynopolitaine, qui en tirait son nom. Lorsqu'un chien mourait dans quelque maison tous les domestiques se faisaient raser et portaient le deuil.

Les Romains, par contre, avaient cet animal en aversion.

L'Ecriture l'a déclaré impur.

Les Juifs le méprisent souverainement.

La civilisation moderne a réhabilité le chien. Henri III aima, dit-on, les chiens plus que son peuple. Les musulmans ont, dans leurs villes, des hospices pour ces animaux. L'*Histoire des Chiens célèbres* en a fait un peuple de héros.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'un encyclopédiste s'écriait : « Ingratitude humaine ! dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, et durant la dernière république, il s'est trouvé un échevin de Versailles qui n'a pas rougi de proposer à la Chambre des députés et à l'Assemblée nationale, de soumettre à l'impôt, comme les hommes, tous les chiens, à l'exception de ceux du berger et de l'aveugle. Pour l'honneur de la France, le bon sens législatif a heureusement fait justice de cette proposition incongrue. »

Ce monsieur-là devait furieusement aimer les chiens. Ses protégés paient aujourd'hui l'impôt. Mais ne serait-il pas juste de mettre, en outre, à leur charge, l'entretien de nombreux balayeurs chargés d'en-

lever à la minute, au fur et à mesure de leur production, les ordures dont ils sèment la voie publique ?

Ne serait-il pas non moins équitable de leur imposer un tribut destiné à indemniser les victimes des rapts, dégats et catastrophes occasionnées si fréquemment par eux ?

Enfin, de les molester de manière à en restreindre, autant que possible, le nombre ?

Conclusion bien indulgente encore, car en thèse absolue, le bon plaisir de quelques-uns n'a pas le droit d'anticiper sur la commodité de tous.

« La liberté de chacun s arrête où celle du voisin est compromise, » inscrivait, en tête de sa constitution, la Convention nationale ; et l'on n'accusera, certes jamais, cette gaillarde-là d'avoir marchandé la licence.

## XIV

# LES BANCS.

—

## En Europe.

Le style, c'est l'homme.

A l'œuvre on connaît l'ouvrier.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

A ces proverbes, puisés au hasard dans la sagesse des nations, j'oserai proposer de joindre celui-ci :

Tels bancs, telle ville.

Voyez plutôt Paris, Lyon, Berlin, Marseille, Genève, toutes villes connues pour leur confort et leur urbanité ; avec quelle profusion les bancs s'y trouvent partout répandus ! Places, squares, boulevards, promenades, carrefours, rues mêmes, il n'est lieu si bruyant ou si calme, si central ou si retiré, qui n'en soit largement pourvu.

Je ne crois pas exagérer en évaluant à deux par cinq cents âmes les bancs qui meublent ces grandes cités.

A ce compte, Paris en aurait, pour sa part, huit mille, chiffre évidemment inférieur, si l'on veut bien songer, qu'en cette vaste enceinte d'environ quarante kilomètres de tour, on ne peut marcher cinq minutes sans rencontrer des bancs.

Confortables pour la plupart, quelques-uns sont vraiment luxueux, avec siége élastique et dossier renversé. Aussi faut-il voir comme on en profite !

Et cependant, où pourrait-on le plus aisément s'en passer ? N'est-ce point justement dans ces villes du nord, où le climat ne permet que bien rarement de s'asseoir, et où d'ailleurs le grand mouvement de l'industrie, la fièvre des affaires, entraîne et fait courir incessamment la population ?

## A Alger.

Alger, ville de cinquante mille âmes, Alger dont le ciel est si souvent beau, l'air si constamment doux, qu'on y peut, hiver comme été, se tenir dehors ; Alger avec sa population européenne beaucoup moins active qu'ailleurs, et ses musulmans habitués aux attitudes sédentaires de la vie contemplative, Alger n'a que *dix-sept bancs*. Et quels bancs, et quels bancs !

Vous ne daignâtes probablement jamais vous y reposer, cher lecteur ! Ni vous, les effleurer de vos nobles regards, ô lectrice mignonne ! Ils ont si repoussant aspect et réputation si mauvaise !

D'abord, aux uns, pas de dossiers ; aux autres, un bâton raboteux qui voudrait s'en donner les airs. A tous, des siéges détestables, composés de trois maigres barreaux, écartés, chipotés, délabrés, le plus souvent réduits à deux. Vrais juchoirs de poules.

Il faut avoir de fiers coccyx pour demeurer posé plus d'un quart d'heure sur ces machines-là, réels instruments de torture.

Les huit ou dix places qu'ils peuvent offrir sont ordinairement occupées par les oisifs du voisinage : biskris, cireurs de bottes, manœuvres sans travail, pouilleux, ivrognes, mendiants, va-n-pieds.

Allez donc vous intercaler dans les rangs de ces honorables, ou même vous poser, aussitôt après eux, sur le siége qu'ils ont souillé ! Je ne sache, pour s'y résoudre, que l'étranger à bout d'ennui dans sa chambre d'hôtel, le philosophe exempt de préjugés, et le malade prompt à la fatigue.

## Des bancs !

Au nom de la civilisation, de la décence, de la charité, je réclame pour Alger, des bancs en proportion au moins double de ceux qui garnissent les villes d'Europe.

A quatre bancs par cinq cents âmes, cela fait comme quatre cents bancs.

Je n'exige pas absolument des canapés élastiques, mais des siéges congrus, à dossiers un peu renversés. La condition n'est pas aussi futile qu'elle peut paraître. Tel qui dédaigne un mauvais banc, se laissera séduire par un bon.

Voici comment je les répartirais.

Quarante au moins, seraient rangés en double ligne sous les platanes de la place du Gouvernement.

Vingt-cinq ou trente, autour de la fontaine, avec des caroubiers au lieu d'orangers pour ombrage.

Le boulevard de l'Impératrice, les places Bresson,

Malakoff, de Chartres, de la Lyre, les quais, la rue d'Isly, le faubourg Bab-Azoun, en seraient également bordés.

On en mettrait à discrétion sous les bellombras de mon nouveau square.

Enfin, pour combler la mesure, j'établirais au long des galeries, dans la baie même des arcades, des blocs de pierre qui, scellés aux piliers, auraient pour but de recueillir, en une position plus humaine, ces Arabes sans dignité que l'on trouve de toutes parts, accroupis comme des pingouins, ou vautrés comme des cochons dans les ordures du ruisseau.

Sans compter que bien des bourgeois y trouveraient aussi leur compte. Ces chaises qu'ils sortent le soir pour prendre le frais plus à l'aise, ou voir passer les promeneurs, ne sont-elles pas l'indication d'un besoin? Et quoi de plus considérable, aux yeux du pouvoir, qu'un besoin public !

Les arcades sont assez nombreuses, et assez larges, Dieu merci, pour que ces bancs, placés de distance en distance, ne gênent pas la circulation.

Lorsqu'on veut se mêler de civiliser un peuple, il faut d'abord le relever de son abjection matérielle. C'est un indispensable prélude. A l'inverse du vieux proverbe, le maintien, non moins que l'habit, fait, beaucoup plus qu'on ne saurait croire, le moine.

Les blouses et les burnous ainsi plus qu'amplement pourvus, il resterait toujours des bancs libres et suffisamment refroidis pour que les crinolines et les habits noirs ne craignissent pas de s'y reposer.

Et pour peu que l'on fût porteur de linge propre et de souliers vernis, on ne se verrait plus obligé par respect humain, de mourir de fatigue en restant sur ses

pointes, ou de rentrer piteusement chez soi malgré l'attrait d'un doux soleil ou d'un splendide clair de lune.

Vous faut-il, pour obtempérer à mes réclamations, le stimulant d'un exemple local? Observez le génie. Le génie a planté douze bancs en dehors de la porte d'Isly, dans la zone même des servitudes. C'est à lui qu'on doit ceux du jardin Marengo; à lui ceux qui figurent sur la route de Mustapha, devant la campagne du Gouverneur. Il en a, de plus, mis douze fort grands et forts beaux dans la cour du collége arabe (le lycée impérial n'en a pas un seul.)

Enfin, si l'on ajoute au total de ce relevé, les bancs qui bordent les allées du jardin d'acclimatation, on a, pour la seule banlieue, plus du double de bancs que n'en peut offrir la ville d'Alger tout entière.

## XV

# LA GYMNASTIQUE.

Il y a dix ans, je faillis mourir.

Je ne souffrais pas, mais je sentais la vie s'éteindre peu à peu en moi, comme une lampe dont l'huile est tarie.

J'allai voir un docteur fameux. Il trouva, pour mon mal, des substantifs en *ose*, renforcés d'adjectifs en *euse*, et me prescrivit la gymnastique.

Je m'y livrai avec ardeur. Triat, le digne continuateur des Fallemberg, des Jahn, des Clias, des Pestalozzi, des Amoros, fut mon maître.

Son gymnase s'élevait au milieu des Champs-Elysées. On l'a démoli récemment pour percer une rue. C'était un chef-d'œuvre en son genre, un vrai temple élevé à la régénération de l'homme.

Dans une ville comme Paris, un pareil établissement eût dû compter des milliers d'élèves.

A part une poignée d'étrangers, et trois ou quatre pensionnats, il n'y venait guère que des vieillards, des malades, quelques artistes et quelques gens de lettres, amaigris par l'abus des plaisirs ou dévastés par le travail de tête.

Mais ceux mêmes auxquels l'exercice eût été le plus profitable, les jeunes gens dans la force de l'âge, y faisaient presque entièrement défaut. S'en présentait-il un d'aventure, il s'enfuyait bientôt sous prétexte d'ennui. A quoi bon, disait-il, ces puériles cabrioles, quand nous avons la natation, l'équitation, la chasse, la danse et l'escrime!

C'est qu'en effet les gymnases, ainsi que nous les comprenons aujourd'hui, sont passablement ennuyeux. Je doute fort que les Grecs et les Romains eussent vu les leurs aussi fréquentés, s'ils ne les avaient entourés d'exercices plus attrayants et de leçons plus délicates.

Les gymnases faisaient alors partie des grands établissements qui, sous le nom d'académies, réunissaient en un même lieu, les écoles de philosophie, les jeux, les bains, les stades et les bibliothèques.

Après trois ans de travail assidu, j'avais recouvré une certaine dose de force et de santé. Il me fut permis de reprendre le cours si tristement interrompu de mes voyages, à condition toutefois, d'y continuer, autant que faire se pourrait, mon traitement musculaire.

On a exploré le monde au point de vue du climat, des beaux-arts, de la littérature, de la politique et des mœurs. Je me trouvais, de la sorte, conduit à l'étudier sous le rapport assez inusité du trapèze et des barres parallèles.

Le midi de l'Europe, où les exercices corporels sont

beaucoup plus nécessaires que dans le nord, vu l'action énervante du climat, manque absolument de gymnases civils. Milan, Gênes, Palerme, n'en ont pas un seul.

Force me fut de recourir aux gymnases militaires. Ceux-ci, par contre, abondent. Nos garnisons de France en sont presque toutes pourvues.

Nanles pourrait montrer le sien comme un modèle. Et l'une des premières choses qu'aient faites nos soldats à Rome, c'est d'y construire un gymnase. Il occupe le bastion méridional du château Saint-Ange.

## Un gymnase !

Dans cette froideur bien constatée des générations modernes pour la danse pirrhique et le pas accéléré sur place, je doute qu'Alger, dont le principal souci paraît être de se modeler en tout, bien ou mal indifféremment, sur la métropole, puisse fournir le public nécessaire à la réussite d'un gymnase.

Qu'on y fasse les frais d'un établissement de ce genre, il aura du monde les premiers mois. La nouveauté, la curiosité, le genre, y conduiront quelques personnes. Mais bientôt il ne lui viendra plus que des pensionnats au rabais, quelques étrangers, et deux ou trois étiques adressés par leur médecin. Une pareille perspective n'est pas de nature à tenter les entrepreneurs.

Mais pourquoi l'administration militaire, si riche et si puissante ici, ne ferait-elle pas un peu pour Alger ce qu'elle fait si largement pour ses garnisons de France ? Pourquoi, comme à Toulon, par exemple, n'établirait-elle pas un gymnase dans le fossé des remparts ?

Elle y trouverait pour l'armée un moyen de haute hygiène et d'éducation physique, moyen d'autant plus

précieux qu'il lui coûterait moins. Rien ne l'empêcherait, en effet, de louer, à certaines heures, son établissement aux particuliers.

Le plus grand nombre des étrangers qui viennent l'hiver en Afrique sont d'origine septentrionale. La gymnastique, si délaissée maintenant dans le midi, a repris, depuis une vingtaine d'années, quelque faveur dans le nord; et nul doute que si les Anglais, les Allemands, les Russes, pouvaient continuer ici les habitudes actives qu'ils ont contractées chez eux, ils ne restassent plus longtemps, et ne revinssent en plus grand nombre.

Pour ma part, l'avouerai-je, sans les trapèzes du lycée, je crois bien que, malgré le doux ciel, le beau site et l'indépendance, j'aurais quitté déjà depuis longtemps Alger.

Peut-être serait-ce ici le lieu de faire l'apologie du gymnase; mais on a déjà publié tant de bons livres sur la matière, qu'à les résumer seulement, il me faudrait tout un volume. Le lecteur sera mieux servi d'ailleurs à consulter Platon, Aristote, Galien, Vitruve, Plutarque, Mercuriali Joubert, Fuller, Barbier d'Amiens, Broussais, Delpech et Londe.

Leur conclusion à tous, c'est qu'il n'est, pour refaire l'homme dégénéré par excès de civilisation, de vraiment efficace moyen que la gymnastique.

## XVI

# LES BAINS DE MER.

Je ne suis allé qu'une fois à l'école de natation, sise tout près de l'esplanade Bab-el-Oued; et cet essai ne m'a pas inspiré le désir de recommencer.

L'emplacement en est, suivant moi, des moins favorables. Ni soleil, ni vue, ni gaîté. Les tapis qui s'étendent depuis les cabines jusqu'à l'eau, ne défendent qu'imparfaitement les pieds contre les aspérités du roc. L'anse offerte aux nageurs est hérissée d'écueils, infestée de plantes marines, et les moindres vagues suffisent pour la rendre périlleuse, sinon impraticable.

Je n'avais, du reste, encore vu jusqu'à présent, d'installation pareille que dans les rivières. Partout, sur les bords de l'Océan et de la Méditerranée, les bains se prennent aux endroits les plus découverts et les plus agréables de la plage; le moins possible entre les rochers.

De légères cabanes garnies d'ais ou de toile, les unes fixées à la terre, les autres montées sur des roues, sont rangées près du bord, et mises, moyennant une faible rétribution, à la disposition des baigneurs.

Une enceinte de pieux, rattachés par des cordes, détermine l'espace concédé à l'entrepreneur et réservé à ses pratiques.

Des planches pour descendre, proprement et sans se blesser jusqu'à la mer, une douzaine de bassins, du linge, et quelques ustensiles de toilette, tel est le matériel de ces établissements.

Il existe, à deux pas d'Alger, derrière la porte de l'Oued, une plage superbe et parfaitement connue de tous ceux que le décorum n'a pas faits esclaves du bain Nelson.

Rien de curieux comme de voir, pendant tout le temps des grandes chaleurs, la foule qui se presse au bord de cette plage. Vieillards, femmes, enfants, écoliers, manœuvres, commis, bourgeois, soldats, Français, Espagnols, Juifs, Arabes, tous les âges, tous les états, toutes les races, s'y rencontrent, y fusionnent, y fraternisent, avec cet air d'intime confiance et de parfait bonheur que donnent les plaisir goûtés en commun.

On ne se baigne pas seulement ; on cause, on chante, on danse, on mange. C'est une fête.

La nature a généreusement doté ce petit bout de rivage Le sable y est fin d'un côté, les rochers hospitaliers de l'autre. Le beau sexe y trouve pour barbotter, des baignoires naturelles, le novice pour s'exercer, un fond praticable et sans trous, le nageur pour plonger, une mer sans courants. Le site y plait aux yeux, y tente le pinceau.

Bien loin de seconder ces heureuses dispositions, l'autorité semble, au contraire, prendre à tâche de les réprimer. Au lieu de s'appliquer à rendre la plage plus sûre, et de fréquentation plus commode, elle fait précisément tout ce qu'il faut pour en dégoûter les amateurs.

Le flot y porte-t-il quelque atroce charogne ? on la laisse empuantir l'air jusqu'à consommation de pourriture, au risque de voir le charbon, cet horrible mal dont on meurt, faire une masse de victimes.

A-t-on besoin de sable, on en vient chercher là, et ce ne sont, du matin au soir, que trous nouveaux interceptant le passage, convois de bourricauts piétinant sans merci les hardes des baigneurs.

Tandis qu'il faudrait si peu de chose, un gardien commis à la sûreté et à la propreté de la plage, un industriel avisé, autorisé, voire même subventionné, pour faire de cet endroit un rendez-vous de plaisir et de bain, aussi confortable que ceux de Trouville et de Biarritz !

Il y a, par exemple, vis-à-vis du palmier Bab-Azoun, deux petits radeaux qui ne m'ont jamais paru d'une immense utilité. Pourquoi ne les transporterait-on pas, en été, devant la plage Bab-el-Oued ? Amarrés à quelques brasses du rivage, et garnis d'une échelle de quatre ou cinq marches, ils seraient pour les nageurs, barbotteurs et plongeurs, d'un usage non moins utile qu'amusant. Dieppe n'a rien de mieux.

XVII

## LA QUESTION DU THÉATRE.

—

### Vox populi.

Depuis plus de trois ans que j'habite Alger, je n'ai mis que cinq ou six fois les pieds au théâtre; et encore mon principal but était-il moins d'entendre les acteurs que de voir la mise en scène, les décorations et le corps de ballet (!!!).

Je ne me reconnais donc ici, pour parler spectacle, d'autre droit que celui d'écho.

DIX-SEPT MILLE INDIGÈNES.— La comédie des roumis, macache ! Payer cher, et ne rien comprendre, macache ! La subvention, macache ! Les aïssaoua, bono ! La nouba, bono ! La derdeba, bono !

DIX MILLE ESPAGNOLS.— A peine pouvons-nous gagner de quoi vivre. Plus souvent que nous irions dépenser notre argent et perdre notre temps à des spectacles sans intérêt pour nous ! Devrions-nous, en bonne justice, contribuer à la subvention ? Vive la *Perle* !

QUATORZE MILLE FRANÇAIS. — Le besoin de se distraire est féroce. Aussi, allons-nous au théâtre. Triste! triste ! Le dernier des derniers. Ce que, par exemple, on y joue sous le nom d'opéra, n'est qu'une bouffonnerie dont Landerneau même ne voudrait pas.

DEUX OU TROIS CENTS ÉTRANGERS. — Une fois, passe encore ; on voit la salle et le public ; mais deux ! Et puis ils disent que c'est pour nous. Quel pavé !

L'AUTORITÉ. — Le théâtre est la ruine de la commune. Un million pour la salle, soixante-quinze mille francs de subvention annuelle, sans compter les accessoires, que de belles et bonnes choses nous ferions avec cet argent-là !

TRIO DE CHRONIQUEURS. — 1er *septembre*. La troupe est excellente, et la saison théâtrale s'ouvre sous les meilleurs auspices. Quand notre chanteuse légère aura surmonté le trouble inséparable d'un premier début ; quand le baryton se sera habitué à notre scène, tout marchera le mieux du monde. — 1er *janvier*. La troupe est excellente, et la saison théâtrale se continue sous les meilleurs auspices. Quand notre chanteuse légère, etc. — 1er *avril*. La troupe est excellente, et la saison théâtrale finit sous les meilleurs auspices. Quand notre chanteuse légère, etc.

On a déjà plusieurs fois proposé de retirer la subvention, et d'octroyer, en retour, la liberté des genres.

Les journaux ont jeté les hauts cris. Supprimer l'opéra, c'était, à les entendre, encourir le mépris des étrangers, l'indignation des Algériens, et replonger la colonie dans les ténèbres de la barbarie.

## Solution.

J'ai beau me répéter que je ne comprends rien à ces matières-là, je ne puis cependant m'empêcher de penser que, si l'on eût laissé le théâtre d'Alger s'arranger à sa guise, il posséderait maintenant, et depuis déjà longues années, un genre mixte, ou plutôt complexe, à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences.

L'acrobate, le bateleur, le troubadour provençal, le toréador espagnol, le kyateri musulman, le pierrot forain, le polichinelle napolitain, l'aliya maure, le clown anglais, les zeffanes arabes, le karagheuz ottoman lui-même, préalablement expurgé, les sociétés philarmoniques, les orphéons algériens, se fussent réunis, embrassés, amalgamés sur ses planches.

Il eût sans doute exhibé plus souvent des Léotard et des Robert Houdin que des Rachel et des Alboni; mais enfin la majeure partie de la population eût pu le fréquenter, et la ville reporter sur de plus utiles travaux les sommes qu'elle consacre, avec si peu de résultat, au soutien de Tartuffe et de Robert-le-Diable.

Quant aux gens de goût fin et d'esprit cultivé (dont vous êtes), ils sont ici très peu nombreux. Les voyages, d'ailleurs, qu'ils font si fréquemment en France, leur permettent de se retremper aux sources généreuses du savoir et de l'art.

Et puis d'ailleurs, n'est-il pas charitable et juste à la fois, que les minorités cultivées fassent aux majorités ignorantes le sacrifice de quelques-uns de leurs plaisirs ? Civilisation oblige.

— L'influence du théâtre sur les mœurs et le carac-

tère des peuples a placé, répliquez-vous, l'art dramatique au premier rang des institutions sociales que tout pouvoir intelligent et sage a pour mission de protéger.

— Soit ; mais un théâtre ne profite qu'autant qu'on le fréquente.

Vous aurez beau représenter vingt fois la *Juive* ou le *Prophète*, si vous n'avez, pour l'entendre, que des banquettes vides, ou du moins seulement occupées par vous, lecteur honnête, vertueuse lectrice, à qui les banales leçons d'un opéra de Scribe ou d'un opéra-comique de Saint-Georges n'ont certes rien à apprendre, je ne vois pas trop ce qu'y pourront gagner les mœurs.

Un méchant drame où la foule se porte produira toujours plus d'effet qu'un chef-d'œuvre où personne ne va.

Et par méchant, je veux dire, non pas pernicieux (la censure est là ! ) mais composé sans art.

Il faut des arguments à la portée de ceux qu'on veut convaincre.

A ne considérer que l'excellence du moyen, on pourrait trouver encore mieux que des opéras. N'avons-nous pas nos immortels classiques !

Eh bien, essayez de mettre quelque temps Alger au régime absolu du Polyeucte et du Britannicus, et nous verrons, après cela, de combien aura diminué, sur les relevés statistiques, le chiffre des délits et le total des crimes.

Tant qu'on persistera dans la voie suivie maintenant, on aura beau entasser subvention sur subvention, on ne récoltera que ruines. Il ne faut pas, dit certain proverbe trop cru pour se passer de traduction, vouloir parler plus haut que la bouche.

## XVIII

# LE GRAND ESCALIER.

### FANTAISIE ARCHÉOLOGIQUE.

—

Ceci se passe le 19 juillet 3864.

Alger n'est plus. La plupart de ses monuments dorment en paix sous l'herbe. Quelques uns, mieux traités par le temps, jalonnent de leurs grands débris le coteau du Sahel.

C'est, à la crête, le massif sourcilleux de la Casbah.

Au midi, les colonnes brisées de la porte d'Isly.

Au long du rivage, le boulevard de l'Impératrice, dont les voûtes encore debout, mais toutes plus ou moins lézardées, ébréchées, éventrées, reproduisent assez exactement le Colisée de Rome et le cirque de Taormine.

Sous l'une d'elles, convertie en cabinet de curiosités, gît la statue du duc d'Orléans. Le cheval n'a plus de pieds. Il manque au cavalier, l'épée, le bras gauche et la tête.

Tout autour, sont rangés des fragments d'inscriptions, des armes, des monnaies, des ustensiles oxydés.

On y distingue, au premier rang, un sou de Napoléon X, un tesson de chope, un bouton du 1er d'artillerie, et les débris d'une plaque de marbre avec ces caractères gravés en lettres d'or :

LYC.E IMPER.AL.

Au bas de cette plaque, un savant de l'époque a, de sa plus belle main, donné l'explication suivante :

*Lycaoniæ electus imperator Alexander.*

Des chèvres, des moutons, paissent sous les figuiers dont les rameaux touffus embragent la colline.

Tityre et Mélibée modulent des accords sur leurs pipeaux champêtres.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi...
Muscosi fontes, et somno mollior herba...

Des peintres, accroupis sous leur parasol blanc, croquent la perspective.

Des archéologues, munis de l'indispensable pioche, furettent les rochers, scrutent les interstices.

Un cri de joie se fait entendre.

On vient de découvrir les marches d'un escalier.

Le ministère des beaux-arts immédiatement prévenu, des fouilles sont entreprises sur une vaste échelle, et bientôt reparait le monument tout entier.

Grand émoi parmi les savants. Jamais ils n'ont vu

construction pareille. A quoi pouvait servir cette bordure en forme de glissoire qui court entre les marches et la balustrade?

— C'était pour descendre plus vite, dit l'un.

— Pour transporter de lourds colis, fait l'autre.

— N'était-ce pas plutôt un instrument de gymnastique? opine celui-ci.

— Ou de torture ? ajoute celui-là.

La question est mise au concours, et le jury décerne la médaille d'or à l'interprétation suivante :

Les glissoires dont il s'agit, ne sont tout simplement que les fondations mêmes de la balustrade. Ce qu'on a pris, jusqu'à ce jour, pour une balustrade, n'est véritablement que la base d'un mur qui servait, il faut croire, de cloture à la propriété voisine. Il serait en effet absurde de supposer qu'une construction si haute, et si distante de l'escalier, eût jamais pu servir de rampe. Les hommes de ce temps-là n'étaient pas plus grands que nous. L'humérus et les tibias trouvés, l'année dernière, au milieu des ruines, le prouvent surabondamment.

Sur ces entrefaites, un chevrier découvre la collection complète du *Courrier de l'Algérie*. Soixante volumes. L'académie des inscriptions et belles-lettres met vingt ans à les traduire, et publie enfin, parmi d'autres extraits, un document dont la teneur enchante peu les archéologues. Le voici :

*L'escalier qui descend au théâtre*, disent les habitants de la rue Napoléon ; *l'escalier qui monte derrière le théâtre*, répliquent ceux de la rue Bab-Azoun.

Ne serait-il pas temps de baptiser officiellement cette construction, que nous ne pouvons guère nous-même, malgré toute envie de concision et d'euphonie, appeler autrement que *l'escalier qui est derrière le théâtre* ?

*Escalier Bresson, escalier de la Lyre, escalier Randon, escalier de la Femme-Sauvage*, choisissez un de ces noms, ou quelque autre ; car, de dire tout simplement *l'escalier du théâtre*, ce serait tomber d'amphibologie en tribologie. N'y a-t-il pas déjà en effet deux autres escaliers du théâtre, celui de la façade, et celui de l'intérieur ?

Mais là n'est pas le principal but de notre réclamation.

Plusieurs personnes nous ont raconté que, dans le trajet du susdit escalier, il leur était arrivé, soit que l'obscurité les empêchât de reconnaître suffisamment les lieux, soit qu'elles eussent la vue trop courte, soit qu'enfin leur esprit fût en proie à quelque distraction, il leur était arrivé, disons-nous, de mettre par mégarde le pied sur la bordure unie qui sépare les marches de la rampe; puis qu'entraînées par la pente rapide de cette bordure, elles avaient roulé jusqu'au bas et s'étaient plus ou moins grièvement blessées.

Bien que nous n'ayons pas encore été nous-même victime d'un pareil accident, nous ne pouvons, toutes les fois que nous passons par l'escalier... anonyme, nous empêcher de frémir à la seule idée des malheurs auxquels nous exposerait une inadvertance de ce genre.

Et nous nous demandons quel a été le but de l'architecte en imaginant cette bordure, qui n'a pas encore, que nous sachions, sa pareille au monde. A-t-on voulu s'opposer matériellement à ce que les oisifs, trouvant

comme un siége à dossier au bout de chaque marche, prissent l'habitude de s'y installer ?

La raison ne nous semble ni des plus charitables, ni des plus judicieuses. Car enfin, si le bonheur des oisifs algériens est de se reposer, aimez-vous mieux les voir indignement roulés au pied des murs, et gênant parfois le passage, que décemment assis sur les marches d'un escalier où il y a toujours eu, jusqu'à présent, du moins, de la place à revendre ?

En voulant d'ailleurs, par cette malencontreuse innovation, rebuter les oisifs, on a favorisé les gamins. Il ne se passe point de jour, en effet, qu'une bande d'enfants n'en profite pour faire des glissades. Postés au sommet des bordures, ils se laissent couler par files jusqu'en bas, au grand péril de leurs fonds de culottes, et même de leur existence.

Rien pourtant ne serait à la fois, et plus facile et plus salutaire, que de supprimer les bordures, et de prolonger les marches jusqu'au pied des rampes ; lesquelles rampes, dès lors, pourraient au moins servir, comme toutes les rampes connues, d'aide pour les gens qui montent, et de point d'appui pour ceux qui descendent.

## XIX

## L'ABSENTÉISME.

Au mois de juin dernier, lorsque je m'embarquai pour Marseille, je trouvai le bateau couvert de passagers. Les bancs n'y pouvaient plus suffire. On eût dit une émigration.

Emigration forcée plutôt que volontaire, toutefois ; la plupart des transfuges semblaient moins rire que pleurer. Il fallait voir avec quel air de désolation ils quittaient leurs parents, leurs amis, leur patrie d'adoption ! Comme ils semblaient envier ceux qu'un destin plus doux retenait au rivage !

L'ancre levée, et le bateau sorti du port, au lieu de rentrer au salon, ou de descendre dans les cabines, tout le monde resta sur le pont, pour contempler jusqu'au dernier moment l'aspect du pays regretté.

La ville avait depuis longtemps disparu derrière la Bouzaréah, la Bouzaréah s'était elle-même abaissée, le Sahel n'offrait plus à l'œil qu'un mince filet de teinte bleuâtre, la chaîne de l'Atlas et le groupe des monts Aurès fuyaient et s'estompaient dans les brumes du lointain; trois heures s'étaient écoulées depuis le départ, et cependant la plupart des passagers, immobiles, silencieux, cherchaient encore à l'horizon la terre évanouie.

Quelques-uns étaient tristes, deux ou trois même essuyaient par instants des larmes.

Ah! pensai-je, pour se décider à quitter un pays qu'ils semblent tant aimer, il faut qu'ils aient, comme moi, une mère à revoir.

Plusieurs m'étaient connus.

— Monsieur, dis-je à l'un d'eux, si l'Algérie a pour vous tant d'attrait, pourquoi la quittez-vous?

— A cause de la chaleur.

## A cause de la chaleur.

Il s'interrompit pour éponger son front ruisselant de sueur.

— Je suis, poursuivit-il, d'une constitution très délicate, et les climats chauds m'exténuent. Depuis vingt ans que j'habite Alger, il m'a fallu vingt fois accomplir ce pénible voyage, et vingt fois subir un fastidieux exil sanitaire Les médecins m'ont envoyé tantôt à Etretat au bord de la mer, tantôt à Meyringen au cœur de l'Oberland, tantôt à Fontainebleau au fin fond des forêts. Les bois, les monts et les rivages se sont, comme vous voyez, partagé le soin de ma cure ; mais en dépit du soulagement qu'ils m'ont valu, je n'ai trou-

vé, dans ces beaux lieux, qu'un incommensurable ennui. On n'a pas deux patries, et plus on aime la sienne, et moins on se plait dans celle des autres.

— Mais ne pourriez-vous pas trouver, en Algérie, les stations tempérées qu'on vous envoie chercher en France?

## La fraicheur en Afrique.

— Certainement; il y a même, tout près d'Alger, le mont Bouzaréah dont le climat n'est guère plus chaud que celui de l'Auvergne ou de la Bourgogne. C'est, en outre, une des contrées les plus agrestes du monde. Le plateau de la Vigie, notamment, sur lequel je possède une petite maison, ne saurait être comparé, pour le charme des perspectives, qu'aux plus beaux sites de la Campanie.

— Pourquoi ne pas habiter, en été, cette maison?

— Elle tombe en ruines.

— Il faut la réparer.

— A quoi bon! j'y crèverais de faim, si tout d'abord je n'y séchais d'ennui. Ni pain, ni voisins possibles. Le croiriez-vous! il y a là, sur ce plateau, qu'on pourrait appeler le plus riche fleuron du diadème de vertes collines qui ceignent la rade d'Alger, une étendue d'environ deux mille hectares, dans laquelle sont disséminées plus de cent belles propriétés, châteaux, villas, maisons mauresques, et qui, faute, je ne dirai pas seulement de routes, mais même de sentiers praticables, se trouve entièrement perdue, tant pour la ville que pour les propriétaires. A ceux-ci, des charges sans jouissance; à celle-là une banlieue vouée à l'abandon. Pourtant, l'hiver, qu'elle plus jolie promenade à

ménager aux étrangers que lasse trop souvent le peu de variété de nos environs; et l'été, quel refuge plus tempéré pour ceux qui, comme moi, redoutent la chaleur !

— N'avez-vous pas, à la même distance, et plus aisément accessible, le vaste plateau d'El-Biar, si pittoresque avec ses haies touffues, ses vertes oasis, et ses blanches maisons de style oriental ? Ben-Aknoun, par exemple, où se trouve l'orphelinat, est toujours rafraîchi par une brise si piquante qu'on n'y peut, m'a-t-on dit, passer, même au cœur de juillet, la nuit sans couverture.

N'avez-vous pas Kouba, la vallée des Consuls; et si le siroco vous semble encore trop ami de ces hauteurs moyennes, qui vous empêche de le fuir en vous élevant davantage ? Non, loin d'Alger, Médéah, par exemple, vous offre, sur le Nador, à neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, ses ormes, ses hêtres, ses peupliers, tous arbres hyperboréens, dont la présence est le sûr témoignage d'un climat septentrional.

A quelques heures de Médéah, et dans les mêmes conditions d'altitude et de fraîcheur, se présente à vous, suspendu comme un nid de verdure aux flancs du mont Zakkar, Milianah la ville aux vergers plantureux, aux vallons remplis d'ombre, aux sources murmurantes.

— Tout le monde le dit, répliqua mon transfuge.

— Pourquoi ne pas alors y rester vos étés ?

— J'ai mon passage gratuit jusqu'à Marseille ; et de Marseille aux Alpes, aux Pyrénées, il en coûte moins cher que d'aller explorer, ou le Nador, ou le Zakkar. Et puis, quelles installations, quelles distractions trouverais-je en ces solitudes ?

## Pour aller aux eaux.

A quelques pas de nous se tenait un monsieur assis en plein soleil, et couvert d'un gros pardessus.

Celui-là, pensai-je ne doit pas craindre la chaleur. Voyons un peu quel motif le fait émigrer.

C'était un de mes collègues du cercle ; nous avions causé souvent ensemble. Je pus donc l'interroger sans préambule.

— La faculté m'envoie, répondit-il prendre les eaux à Balaruc. Elle ne pouvait certes choisir un traitement qui me fût à la fois plus insipide et plus préjudiciable. Je laisse en Afrique une famille que j'adore, des intérêts que lèse mon absence, je m'expose au dernier des supplices, le mal de mer, et pour comble d'avanie, je vais, m'assure-t-on, trouver là-bas une existence à donner le spleen.

— N'y a-t-il pas en Algérie des eaux équivalentes à celles de Balaruc ?

— On le dit, mais qu'importe ! Personne n'y va.

## Les eaux d'Algérie.

Le docteur A. Bertherand a réuni en un volume les études successivement faites par lui, son frère, et les docteurs Payn, Lasnier, Hamel et Lelorrain, sur les eaux minérales de l'Algérie.

J'ai ce volume entre les mains, et je puis aujourd'hui renseigner pertinemment mon valétudinaire du bateau.

Oui, cher monsieur, tout près de Rovigo, à quarante-deux kilomètres d'Alger, il y a des eaux très

abondantes, très actives, les eaux d'Hammam-Melouan, qui peuvent fort bien remplacer Balaruc, voire même Bourbonne-les-Bains.

Les indigènes en font depuis longtemps usage, et leurs tentes, rangées sur le bord du ravin qui donne naissance à la source, accusent une population flottante d'environ quatre cents baigneurs.

L'analyse a démontré, d'accord avec les guérisons déjà obtenues, que ces eaux peuvent parfaitement convenir au groupe important des affections multiples dont les scrofules, le rhumatisme et la goutte, sont, pour ainsi parler, les chefs de file.

L'étroitesse du ravin ne permettra sans doute jamais d'y créer un établissement en rapport avec l'importance que la vertu de ses sources promet, un jour ou l'autre, à Hammam-Melouan ; mais on pourra toujours, au moyen de conduits, amener les eaux jusqu'à Rovigo. Il y a précisément là, doucement incliné vers le nord, un riche plateau d'où le regard embrasse un horizon splendide. A droite, c'est la baie d'Alger, rivale du golfe de Naples ; en face, le Sahel, ondulant avec grâce depuis la Maison-Carrée jusqu'au tombeau de la Chrétienne ; à gauche, les monts vaporeux du Chenoua, du Zakkar et de Mouzaïa ; au centre, le magnifique bassin de la Mitidja, parsemé de palmiers, d'orangers, de haouchs, de villages, que relient entre eux des routes unies comme des allées de jardin.

Un établissement thermal, organisé dans de pareilles conditions, serait bientôt l'un des premiers du monde. Ouvert surtout pendant la saison fraîche, il verrait accourir d'Europe tous ces malades en voie de guérison, dont le brusque retour des froids arrête trop souvent, et même compromet la cure.

Un médecin d'Alger, le docteur Feuillet, frappé de tous ces avantages, a sollicité et obtenu, au mois de juin dernier, la concession des eaux d'Hammam-Melouan. Voici déjà certes un grand pas de fait.

Mais pour exploiter cette concession, il faut de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent Le particulier n'est pas riche. Force est d'avoir recours aux actionnaires. Mais comment attraper ces oiseaux rares? Par l'espoir, ou plutôt la certitude du succès. Et comment leur donner cette certitude? En leur montrant les eaux, objet de la concession, recherchées, fréquentées, et pronées comme elles le méritent.

Un peu plus loin, entre Milianah et Vesoul-Benian, à cent kilomètres d'Alger, s'étend le territoire d'Hammam-Rira, dont les sources, fameuses du temps des Romains, virent naître *Aquæ calidæ*, ville d'hygiène et de plaisir, qui fut bientôt pour Césarée, Tipasa et Icosium, ce que sont aujourd'hui Vichy, Baden, Hambourg, pour nos capitales d'Europe. Des vestiges nombreux attestent ce brillant passé.

Tout l'explique d'ailleurs. La situation est magique, l'air pur et rafraîchi par les brises marines; les alentours sont curieux, agréables ou grandioses: ici des escarpements pittoresques, là d'immenses forêts où se marient, parés, enlacés de lianes, le pin, le caroubier, le myrte et le chêne kermès.

Aujourd'hui, le silence et la solitude règnent aux lieux dont la prospérité fut si grande jadis. Un établissement des plus modestes, pouvant contenir environ quarante lits, et appartenant au ministère de la guerre, quelques tentes disséminées dans les environs, une douzaine de gourbis où s'abritent de pauvres gens, voilà l'aspect actuel de la florissante *Aquæ Calidæ*.

Mais qui l'empêcherait de retrouver son antique splendeur ? Ici, comme pour Hammam-Melouan, il y a concession, et concession réclame exploitation, exploitation capitaux, capitaux actionnaires, actionnaires chance de succès, chance de succès vogue et fréquentation préléminaire des eaux.

D'où je conclus que le devoir de tout valétudinaire africain est de préférer, au risque de quelques dépenses et de quelques incommodités, les eaux d'Algérie à celles d'Europe ; de remplacer Bourbonne et Balaruc par Hammam-Melouan ; Chaudes-Aigues et Bourbon-Lancy par Hammam-Rira ; Schwalbach et Bussang par Teniet-el-Hâd ; Aix-en-Savoie et Bagnères de Bigorre par Hammam-Meskoutine ; Vichy par le Hamma constantinois ; enfin Seltz et Saint-Galmier par Mouzaïa-les-Mines.

Peut-être devra-t-il, la première année, loger sous la tente, et vivre pauvrement ; mais je lui promets une auberge pour la seconde. Les entreprises de ce genre sont comme les champignons ; elles poussent spontanément partout où le terrain s'y prête.

A l'auberge se joindra bien vite un hôtel ; à l'hôtel un village ; et voilà mes actionnaires trouvés ; voilà les eaux africaines devenues pour les Algériens un passe-temps facile et profitable, pour les étrangers un attrait de plus, et pour le pays une source nouvelle de prospérités.

## Par Genre.

On a beau prendre pour règle de ne voyager qu'en été ; d'attendre pour partir, que le baromètre soit au plus haut, l'air immobile, et la mer unie comme un

lac ; de choisir enfin, pour s'embarquer, un gros navire à aubes, il est bien rare que la traversée soit bonne tout entière.

Le premier jour, tout alla bien. On dîna d'excellent appétit. La table se trouva trop petite et l'ordinaire insuffisant. Le soir, on admira le coucher du soleil, une dame chanta des airs en s'accompagnant du piano, et la cloche du timonier faisait retentir le coup de minuit, que des sociétés attardées causaient encore au clair de lune.

Mais, plus même que les destins, les flots sont changeants et perfides. Le lendemain, une brise assez crue se mit à souffler du nord-est. La mer s'agita, s'enfla, moutonna, et l'on vit se dégarnir peu à peu les banquettes et les pliants du pont. Sur trente convives, il n'en parut que dix à table.

Mon voisin de cabine, un des lions d'Alger, était dans un état piteux.

— Il faut, lui dis-je, que vous ayez bien grand besoin d'aller en France, pour affronter, impressionnable comme vous l'êtes, ces détestables traversées.

— Nullement.

— Vous craignez la chaleur.

— Pas davantage.

— Vous allez prendre les eaux.

— Encore moins. Je vais en France parce que tout le monde y va. C'est le genre, et je m'y conforme. Que devenir, d'ailleurs, dans une ville où l'on ne rencontre plus que les esclaves du métier, abrutis par la solitude et l'ennui !

A ces mots, un redoublement de tangage interrompit le gandin, et me secoua moi-même assez pour que mon humeur en souffrît.

## Une mode à créer.

Les voilà donc, me dis-je, en faisant usage d'un procédé qui m'a presque toujours réussi contre le mal de mer, les voilà donc ces colons intrépides ! L'Algérie se meurt, l'Algérie est morte, s'écrient-ils, si l'Etat ne vient à son aide. Et de donner eux-mêmes, les premiers, le signal de l'abandon.

Ces absences multipliées, que se permettent sans nécessité, souvent même par fantaisie, les plus considérables d'entre eux, ont plus d'inconvénients qu'ils ne pensent.

Elles enlèvent à la colonie des revenus qui, dépensés sur place, contribueraient à l'enrichir: elles dégoûtent ceux qui restent, et ne tendent rien moins qu'à détourner les émigrants européens d'un pays qu'il faut fuir quatre mois sur douze, au prix de deux traversées, toujours longues, souvent pénibles, de fatigues énormes, et de dépenses plus ou moins onéreuses, suivant que l'on profite ou non de cet abus nommé passage gratuit. Il me semble que lorsque j'aurai définitivement adopté le titre d'Algérien, je ne me croirai plus le droit d'aller passer l'été en France. Je ne ferai, du reste, en cela, qu'imiter les colons de la vieille roche, les Vialar, les Simounet, les Weyer, les Warot et Semel, les Borelly, les Byron, les Tonnac, les Laudoyer, les Bastide, les Morin, les Sarlande, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer.

L'absentéisme, à Alger, devrait être flétri comme une félonie, non seulement chez les colons, mais aussi chez les fonctionnaires. Commis ou patrons, est-il juste qu'ils puissent donner l'exemple de la désertion, dans le pays qu'ils sont appelés à servir ou à gouverner ?

# XX

# GROS DESIDERATA.

## RÊVE EN SEPT CAUCHEMARS.

—

## Le droit d'élection.

J'étais en Kabylie, au pied d'une grande montagne que dominait une espèce de temple. Ce temple, de style bizarre, excitait ma curiosité. Je me mis à courir pour le voir de plus près. Les fenêtres en étaient ouvertes, et permettaient à l'œil de plonger dans l'intérieur.

Là, des trônes d'or constellés d'escarboucles, entouraient une vaste table sur laquelle fumaient les plus fins couscoussous. Des esclaves richement vêtus semblaient attendre les convives.

Bientôt parurent, en effet, des masses de Kabyles. Ils avaient l'air de vrais brigands. Leurs burnous sales et troués, leurs pieds chaussés de vieilles cordelettes, eussent fait le bonheur d'un Callot.

Ils entrèrent majestueusement, et, singulière opposition, à mesure qu'un d'eux s'approchait de la table, on lui mettait un sceptre d'ivoire dans la main, et sur la tête une couronne d'or. Puis, en grande cérémonie, on l'asseyait sur un des trônes.

J'étais beaucoup mieux mis qu'eux tous. Un ample paletot de molleton anglais flottait sur mes épaules, et des souliers vernis reluisaient à mes pieds. Quel accueil ne me ferait-on pas !

J'entre ; mais au lieu des honneurs attendus, je vois courir à moi, l'œil narquois, la bouche dédaigneuse, le nègre chargé de la réception. Il me prend familièrement par le bras, et me pousse dans un angle obscur où des esclaves accroupis mangeaient tristement des pois chiches.

Indigné d'un tel traitement, je demande à parler au maître de la maison. On va le chercher. Il s'avance. C'était un homme d'âge mûr et de physionomie débonnaire.

— Désespéré, me dit-il, de vous laisser manger à la cuisine, mais la table que vous voyez ne reçoit que des souverains.

— Des souverains, vos mendiants !

— S'ils ne règnent pas personnellement, au moins font-ils partie constituante du pouvoir Chacun d'eux concourt à la nomination de l'âmin, et le droit d'élection est chez nous le signe caractéristique de l'homme libre, du citoyen. Qu'êtes-vous à côté de nous, humbles colons ? Les vils esclaves de vos gouvernants !

A ces mots, il secoua fièrement le capuchon de son burnous, et retourna prendre place au milieu de ses compatriotes.

J'étais outré de colère. Je sortis brusquement de la salle, et me rendis au port afin de m'embarquer.

## Le service de la côte.

C'était probablement le port de Djidgelly. Mon rêve se tait sur ce point. Le courrier s'y trouvait justement

en partance. Je me fis tout de suite conduire à son bord.

Mais à peine y fus-je monté, que je me vis entouré par des soldats à tête de crocodile.

L'un m'enleva mon chapeau, l'autre m'arracha mes souliers ; celui-ci me mit un bâillon dans la bouche, celui-là des chaînes aux mains.

Et, comme je me plaignais de leurs violences, ils prétendirent que c'était la règle du bord, et que de plus j'aurais à garder la diète et à rester couché sur des pointes de clous pendant tout le voyage.

Exaspéré, comme on peut croire, je rassemblai mes forces, esquivai mes persécuteurs, et me précipitai dans la mer.

## Le droit de tonnage.

J'allais infailliblement périr, lorsqu'un autre bateau parut à l'horizon. Il marchait si vite, si vite, qu'il fut bientôt à portée de ma voix.

Je criai au secours ; on me tendit des cordes, et d'un bras vigoureux je me hissai sur le tillac.

Il était couvert de lingots d'or, si nombreux et si brillants, qu'on ne pouvait les regarder sans cligner les yeux.

En approchant d'Alger, nous rencontrâmes un grand nombre de bateaux pareils, également chargés d'or.

Une immense population, réunie sur les quais de la ville, leur faisait signe d'entrer dans le port.

Mais au lieu d'obéir, ils filaient rapidement devant la passe, et continuaient leur chemin, les uns vers Gibraltar, les autres vers Alexandrie.

Celui sur lequel j'étais, se hâta de filer aussi. Ce

n'était pas mon affaire Je m'élance vers le capitaine, et lui commande de me débarquer. Il résiste. Je menace de faire sauter le navire. Il tombe à genoux et tend des mains suppliantes. Puis, me faisant grimper au haut du mât de perroquet, il me montre, accroupi derrière le môle, à l'entrée du port qu'il semble garder, un monstre épouvantable, ayant pour bouche une gueule de requin, et pour bras des suçoirs de polype.

— Il prendrait tout ! me dit alors, en frémissant, le capitaine.

J'obtins néanmoins qu'on me jetât, en contrebande, sur les rochers de Bab-el-Oued.

## La bourse.

Je ne fis qu'un saut jusqu'à la place du Gouvernement.

J'allais monter chez moi, lorsque je me trouvai face à face avec un monsieur de ma connaissance.

— Avez-vous acheté des actions de la banque ? me dit-il d'un air anxieux.

— J'arrive. Non. Pourquoi ?

— C'est qu'elles ne valent maintenant que huit cents francs, et que dans deux jours elles en vaudront huit mille. M. Bulard, qui est mon ami, me l'a prédit en confidence.

Une fortune à faire ! Me voilà courant par la ville. La bourse ? où est la bourse ?

Les uns me montrent la maison qu'on achève de construire au coin du boulevard de l'Impératrice. Les autres, des débris de planches entassés dans la cour d'un menuisier. La plupart me rient au nez.

Mais voici que s'offre à mes yeux un individu tout de noir habillé, comme un homme d'affaires.

— Des actions de la banque, s'écrie-t-il en tirant de sa poche un rouleau de papier ; voici, monsieur, voici ! Moins cher qu'au bureau ! Deux cents francs !

J'en pris mille ; mais à peine payées, je m'aperçus qu'elles étaient fausses. Me voilà ruiné.

## La Cour.

— Il faut plaider, me dit-on.

J'empoignai mon voleur, et le conduisis à la Cour.

Les abords en étaient obstrués par une foule immense qui s'étendait en longue queue, par la rue Bab-el-Oued et la route de Saint-Eugène, jusqu'au-delà de la pointe Pescade.

On nous mit tout au bout. Je demandai l'explication de cette énigme.

— Le nombre des conseillers est insuffisant, me répondit un chaouch. Tous ces gens-là sont des plaideurs comme vous. Ils attendent leur tour. Le vôtre arrivera dans soixante-dix ans.

Dans soixante-dix ans !..

Plus que jamais j'étais ruiné.

## Le marché.

Cette catastrophe me fut d'autant plus sensible que je mourais de faim.

— Faites comme nous, me dirent des particuliers que je n'avais pas d'abord aperçus.

Ils étaient innombrables, et remplissaient les rues jusqu'à les encombrer. La plupart n'avaient pour habit que de sales haillons. En les regardant de plus près, je vis qu'ils demandaient l'aumône.

— Jamais ! jamais ! m'écriai-je.

Et j'enfonçai profondément mes bras dans les poches de mon paletot.

Ce fut une inspiration. J'y trouvai deux sous. Avec l'un, j'eus du pain ; l'autre fut réservé pour acheter du beurre.

Je me rendis, à cet effet, sur le marché de la place de Chartres.

Il y faisait un soleil si brûlant que tout le beurre était fondu. On le voyait couler à flots pressés dans le ruisseau.

Je résolus de me rabattre sur le lait. Mais à peine avais-je fait quelques pas dans la direction des crêmiers, qu'un orage subit, comme il en éclate en rêve, se mit à crever sur leur marchandise, et la baptisa si bien, qu'elle eût marqué zéro à l'échelle du lactomètre.

Je dus manger mon pain sec.

## L'hôpital.

Toutes ces contrariétés me firent tomber malade.

J'envoyai chercher un médecin.

On n'en put découvrir aucun. Une épouvantable épidémie venait de fondre sur Alger, et les docteurs, si nombreux en cette ville, n'y pouvaient suffire.

— Il faut aller à l'hôpital, me dit un voisin complaisant. Au moins, là, vous serez soigné.

Je m'y fis porter tout de suite ; mais la porte en était bouchée, comme à la Cour, par une queue de plusieurs kilomètres.

Un carabin, cependant, me fit entrer par passe-droit, et l'on me coucha dans un lit.

Les draps en étaient tellement humides, que je fus bientôt glacé jusqu'à la moelle des os.

Les bêtes l'infestaient en quantité si grande, que mon corps, soulevé par elles, remuait et marchait comme un morceau de fromage pourri.

C'étaient des araignées énormes, des crapauds gluants, des cancrelas fétides. Les uns m'entraient dans les narines, les autres me rongeaient les yeux.

Soudain, un bruit terrible et prolongé comme un coup de tonnerre, ébranla toute la maison. Le toit s'effondra, les murs s'écroulèrent. et leurs débris amoncelés m'ensevelirent tout vivant comme dans un tombeau.

## Parenthèse.

— Vous avez beau crier, me dit-on quelquefois, vous n'obtiendrez jamais quoique ce soit dans l'intérêt ou pour l'agrément des masses. Une sorte d'oligarchie règne sur Alger, et tout ce qui s'y fait est loin de nuire à la commodité des puissants.

Vous réclamez des façades pittoresques. Est-ce que le grand monde algérien est artiste ?

Des arbres. N'a-t-il pas. pour l'été, sa campagne de Mustapha, d'El-Biar ou de Saint-Eugène ? Ne va-t-il pas, d'ailleurs, en France ?

Des bancs S'assied-il dehors ?

Un chemin pour monter à la Bouzaréah. Ce n'est pas par là que sont ses propriétés.

La reconstruction de l'hôpital civil. Lui servira-t-il jamais ?

—Mauvais propos, calomnie, que tout cela !

## XXI

## INCIDENT.

### Suite et fin des épreuves d'une future.

— Monsieur, me dit François, en me remettant une lettre, faut-il que vous ayez le sommeil dur ! Voilà plus d'un quart-d'heure que je frappe à la porte.

J'ouvris la lettre, et lus ce qui suit :

— Vous rappelez-vous, mon cher ami, ce distique de Voltaire au bas d'une statue de l'Amour :

> Qui que tu sois, voici ton maître ;
> Il l'est, le fut, ou le doit être ?

Vrai ! on ne peut plus vrai ! Jugez-en. *Elle* ne sait encore ni coudre un bouton, ni faire une omelette, ni traverser la rue, et cependant... j'épouse !

Ne puis-je, d'ailleurs, lui montrer ? A défaut de talent, j'aurai le zèle, qui vaut mieux encore.

## XXII

# CONCLUSION.

Et pourquoi, moi aussi, n'épouserais-je pas tout d'abord ?

Les imperfections qui déparent encore ma nouvelle patrie, j'emploierai, si faibles qu'ils soient, tous mes efforts à les corriger.

Qui sait!...

Les petits ruisseaux font les grandes rivières, et les humbles colons les superbes empires.

FIN.

# TABLE.

—


| | | | |
|---|---|---|---|
| I. | Préf. . . . . | PAGE | 5 |
| II. | Une ville manquée. . . . . | | 10 |
| III. | La boîte de Pandore. . . . . | | 13 |
| IV. | La perspective. . . . . | | 15 |
| V. | Imitons l'Italie. . . . . | | 25 |
| VI. | Guerre à l'uniformité. . . . . | | 27 |
| VII. | La Cathédrale . . . . . | | 31 |
| VIII. | Le logement. . . . . | | 35 |
| IX. | Le commerce . . . . . | | 41 |
| X. | Les plantations urbaines. . . . . | | 48 |
| XI. | Projet de square. . . . . | | 58 |
| XII. | Le jardin Marengo. . . . . | | 61 |
| XIII. | Les chiens. . . . . | | 64 |
| XIV. | Les bancs . . . . . | | 70 |
| XV. | La gymnastique . . . . . | | 75 |
| XVI. | Les bains de mer. . . . . | | 79 |
| XVII. | La question du théâtre. . . . . | | 82 |
| XVIII. | Le grand escalier. . . . . | | 86 |
| XIX. | L'absentéisme . . . . . | | 91 |
| XX. | Gros desiderata. . . . . | | 101 |
| XXI. | Incident . . . . . | | 108 |
| XXII. | Conclusion . . . . . | | 109 |

Alger. Imprimerie A. Molot et Cie. 472

2639-537